

Nomades du Nord

James Oliver Curwood

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

C'EST vers la fin du mois de mars, au déclin de la lune de l'Aigle, que Nioua, l'ourson noir, vit réellement le monde pour la première fois.

Sa mère, Nouzak, était âgée, accablée de rhumatismes, et, comme les vieilles gens, elle aimait à dormir longtemps. Cet hiver où naquit Nioua, au lieu de son petit somme ordinaire d'un trimestre, elle s'en était accordé un de quatre mois ; de sorte que l'ourson, venu au monde pendant que sa mère était plongée dans l'inconscience, avait, non pas six semaines, mais un peu plus de deux mois, lorsqu'elle et lui sortirent de leur tanière.

Nouzak avait choisi sa caverne sur une cime élevée et stérile ; c'est de là que Nioua jeta son premier coup d'œil sur la vallée ; il demeura quelque temps ébloui par le passage de l'obscurité à la lumière, entendant, flairant et touchant bien des choses avant même de les voir. Et Nouzak, un peu surprise de trouver la chaleur et le plein soleil au lieu de la grise froidure, resta plusieurs minutes à renifler la brise et observer son domaine.

Depuis quinze jours un printemps précoce avait transformé cette merveilleuse contrée septentrionale qui s'étend entre le Jackson's Knee et la rivière Shamattawa, et, du nord au sud, entre le God's lake et le Churchill. De la crête rocheuse sur laquelle ils se tenaient et qui dominait une immense vallée, ce monde splendide apparaissait comme un océan de lumière, parsemé de taches blanches aux endroits où les vents d'hiver avaient

profondément accumulé la neige. De tous côtés, à perte de vue, un œil humain eût été sollicité par les îlots bleus de sombres forêts, par le scintillement de lacs encore à moitié gelés, par les reflets du soleil sur les rivières et les ruisseaux, par les verdoyantes étendues d'où montaient les parfums de la terre. Ces vapeurs parvenaient comme un tonique aux narines de la mère ourse, et l'informaient que le sol, là-bas, était déjà grouillant de vie. Les bourgeons de peupliers étaient gonflés à crever ; de l'humus jaillissaient les pousses d'herbes tendres et douces ; les camas se remplissaient de suc ; les étoiles filantes, les violettes appelées dents-de-chien et beautés-du-printemps se haussaient vers la tiédeur du soleil, invitant Nouzak et Nioua à un véritable régal. Nouzak, avec l'expérience de vingt années de vie passée, discernait les senteurs en toute connaissance de cause : le parfum délicieux des sapins et des pins, l'arome humide et sucré des racines de nénuphars et des gros bulbes provenant d'un marais dégelé au pied de la colline ; et par-dessus tout, submergeant ces agréables émanations individuelles sous les ondes d'une vitalité encore plus vaste et plus intense, l'odeur même de la terre.

Nioua aussi sentait tout cela. Son jeune corps étonné tremblait et vibrait pour la première fois sous l'excitation de la vie. À peine sorti de l'obscurité, il se trouvait soudain dans un monde de merveilles dont aucun rêve ne lui avait donné l'idée. En ces quelques minutes, la nature s'était mise à l'œuvre sur son être. À défaut de connaissances acquises, il possédait l'instinct inné. Il savait que c'était là son domaine, que le soleil et la chaleur étaient faits pour lui, et que les bonnes choses de la terre l'invitaient comme un héritage. Il plissait son petit mufle pour humer l'air et accueillait avidement tout ce qui lui parvenait d'attrayant et de désirable.

Il écoutait aussi. Ses oreilles dressées étaient pointées en avant, et vers lui montaient les bruissements de la terre en éveil. Les herbes mêmes devaient chanter de joie jusque dans leurs racines ; car de toute cette vallée ensoleillée émanait un murmure profond et musical, harmonie particulière aux régions où règne la paix, parce que l'homme en est absent. Partout susurraient des eaux courantes, et il décelait des rumeurs plus étranges qu'il savait provenir d'êtres vivants : le pépiement d'un passereau de roches, l'ariette argentine d'une grive à gorge noire cachée dans le marécage, l'hymne vibrant d'un geai du Canada aux couleurs somptueuses, cherchant une place pour son nid dans un fourré de cèdres veloutés. Puis, bien loin au-dessus de sa tête, éclata un cri perçant qui le fit frissonner, son instinct l'avertissant qu'il contenait un danger. Nouzak leva les yeux et vit l'ombre d'Upisk, le grand aigle, passer entre le soleil et la terre. Nioua perçut aussi cette ombre, et se blottit plus près de sa mère.

Nouzak, si âgée que sa vue s'obscurcissait, qu'elle avait perdu la moitié de ses dents, et que les os lui faisaient mal pendant les nuits humides et fraîches, n'était pourtant pas assez vieille pour ne pas regarder ce qu'elle pouvait voir avec le tressaillement d'une joie croissante. Son esprit voyageait bien au delà de cette vallée où ils venaient de s'éveiller. Par delà les murs des forêts, plus loin que le lac à l'horizon, de l'autre côté de la rivière et de la plaine, s'étendaient les espaces illimités qu'elle avait choisis pour résidence. Elle devinait un son assourdi, imperceptible pour Nioua, — le grondement de la grande cataracte. C'est cette basse en sourdine qui, sous le frémissement des cèdres et des jeunes sapins aux caresses de la brise, fredonnait dans les airs la chanson du printemps.

Enfin Nouzak émit un fort souffle de ses poumons, puis un grognement à l'adresse de Nioua, et, prenant les devants, se mit à descendre lentement parmi les rochers de la pente.

Dans le bassin doré de la vallée il faisait encore plus chaud que sur la crête de la colline. L'ourse alla droit au bord du marécage. Une demi-douzaine d'oiseaux s'élevèrent des roseaux avec un bruit d'ailes qui faillit compromettre l'équilibre de Nioua. Nouzak n'y fit pas la moindre attention. Un plongeon, à l'apparition feutrée du plantigrade, fit entendre une rauque protestation suivie d'un cri tellement aigu que l'ourson sentit se dresser les poils de son épine dorsale. Et à cela encore Nouzak resta indifférente. Nioua observait ces phénomènes, l'œil rivé sur sa mère : l'instinct lui avait déjà mis des ailes aux pattes pour décamper dès qu'elle en donnerait le signal. Dans sa drôle de petite tête se développait rapidement l'idée que sa mère était une créature en tous points merveilleuse. Elle était de beaucoup la plus volumineuse des choses vivantes, c'est-à-dire de celles qui se tenaient sur des pattes et qui se déplaçaient. Il en fut certain pendant deux minutes peut-être, jusqu'au moment où ils atteignirent l'extrémité du marais. Là se produisit soudain un ébrouement, accompagné d'un bris de fougères, suivi du barbotement d'un énorme corps dans la vase profonde, et un monstrueux élan, quatre fois gros comme Nouzak, s'élança dans une fuite précipitée. Les yeux de Nioua faillirent lui sortir de la tête. Et, cette fois encore, Nouzak ne fit pas attention !

Alors Nioua plissa son petit mufle et se mit à grogner, comme il grognait dans la caverne obscure après les oreilles et les poils de Nouzak ou après les bouts de bois qu'il venait de déchiqueter. Un glorieux entendement surgissait dans sa cervelle. Il pouvait se

permettre de grogner après n'importe quoi, quelle qu'en fût la grosseur, puisque tout fuyait devant sa mère.

Au long de cette superbe journée Nioua découvrit des tas de choses, et chaque heure écoulée le convainquit de plus en plus que Nouzak était la maîtresse incontestée de tout ce domaine neuf et ensoleillé.

L'ourse, rendue prudente par l'expérience de la maternité, car elle avait élevé dans son temps quinze ou dix-huit portées, ne fit guère de chemin le premier jour, afin de laisser aux semelles tendres du jeune plantigrade le temps de s'endurcir un peu. C'est à peine s'ils quittèrent le marais ; ils visitèrent seulement un bouquet d'arbres voisin où Nouzak lacéra de ses griffes un jeune sapin pour atteindre la substance gluante et succulente amassée sous l'écorce. Après leur régal de racines et de bulbes, ce dessert fut fort apprécié de Nioua, et il s'exerça à dépouiller un arbre pour son propre compte. Vers le milieu de l'après-midi Nouzak avait tant mangé que ses flancs faisaient saillie, et l'ourson lui-même, gonflé du lait maternel autant que d'autres aliments disparates ressemblait à une gousse trop pleine. La vieille paresseuse choisit pour faire la sieste un coin abrité au pied d'un grand rocher blanc que le soleil au déclin chauffait comme une étuve ; pendant ce temps Nioua, errant en quête d'aventures personnelles, rencontra en tête à tête un féroce escarbot.

L'insecte était un coléoptère géant de deux pouces de long. Ses deux pinces de combat, d'un noir de jais, se recourbaient comme des crochets de fer, tandis que le reste du corps, mordoré d'un riche brun métallique, resplendissait au soleil comme une armure. Nioua, aplati sur le ventre, le regardait, et son cœur battait vite. Le scarabée n'était qu'à un pied de distance, et il avançait !

C'est là ce qu'il y avait de curieux et presque de choquant dans l'affaire. De toutes les créatures vivantes rencontrées en ce jour, celle-ci était la première qui ne se sauvât point. En progressant lentement sur ses deux rangées de pattes, l'animal produisait un léger cliquetis que l'ourson percevait très distinctement. Nioua, disposé à l'aventure par le sang combatif de son père Souminitik, risqua une patte hésitante, et instantanément Shegawasse, le scarabée, assuma un aspect des plus terribles. Ses ailes commencèrent à bourdonner comme une scie mécanique, ses pinces s'ouvrirent assez largement pour saisir le doigt d'un homme, et il se mit à vibrer sur ses pieds comme s'il accomplissait une sorte de danse. Nioua retira vivement sa patte. Au bout de quelques instants Shegawasse se calma, mais continua d'avancer.

Naturellement, Nioua ignorait que le champ visuel de cette créature minuscule ne dépassait guère quatre pouces. C'était là le tragique de la situation. Mais il eût été contraire à la nature, chez le fils d'un père tel que Souminitik, de fuir devant une bestiole, même à l'âge de neuf semaines. En désespoir de cause, il lança de nouveau la patte, et malheureusement pour lui, une de ses petites griffes agrippa le brillant Shegawasse et le tint renversé sur le dos, incapable de bourdonner et de cliqueter. Nioua fut secoué d'un frisson de joie. Pouce par pouce il retira sa patte jusqu'à ce que l'insecte fût à portée de ses petites dents aiguës. Puis il le flaira.

L'occasion était propice pour Shegawasse ; il la saisit ; ses pinces se refermèrent, et le somme de Nouzak fut soudain troublé par un braillement d'angoisse. Quand elle leva la tête, Nioua se roulait à terre comme pris de convulsions, grattant, grognant et crachant à la fois. La mère ourse l'observa pensivement pen-

dant quelques instants, puis se leva lentement et marcha vers lui. Avec une de ses grosses pattes elle le fit rouler sur lui-même et aperçut l'escarbot fermement cramponné aux naseaux de sa progéniture. Aplatissant son rejeton sur le dos pour qu'il ne pût bouger, elle saisit l'insecte entre ses dents et le mordit doucement jusqu'à ce qu'il lâchât prise, puis l'avala.

Jusqu'au crépuscule, Nioua fut occupé à soigner son mufle endommagé. Un peu avant la tombée de la nuit, Nouzak se blottit contre le gros rocher, et le marmot, après avoir tété son souper, se nicha chaudement dans la vaste courbe de son avant-bras. En dépit de son museau endolori, c'était un heureux ourson ; dès la fin de ce premier jour, il se sentait brave et impavide, bien qu'il n'eût que neuf semaines. Il était venu dans le monde, il y avait observé bien des choses, et s'il n'avait pas remporté la victoire, il s'était du moins comporté vaillamment au cours de la journée.

02

Cette nuit-là Nioua éprouva une forte attaque de Mistou-puyou ou mal d'estomac. Imaginez un bébé à la mamelle s'attaquant sans transition à un bifteck : voilà ce qu'avait fait l'ourson. D'après l'ordre naturel il n'aurait pas dû commencer à grignoter des aliments solides avant un autre mois pour le moins ; mais la nature même semblait avoir entrepris un procédé d'éducation intensive destiné à le préparer aux luttes violentes et inégales qu'il aurait à soutenir un peu plus tard. Pendant des heures il pleurnicha tandis que Nouzak massait de son museau le petit ventre gonflé ; il finit par vomir et se sentit mieux ; puis il s'endormit.

En s'éveillant il fut ébloui : ses yeux s'ouvraient en plein flamboiement d'un vaste brasier. Hier il avait vu le soleil, doré, brillant et lointain : mais c'était la première fois qu'il le voyait surgir au bord du monde par un matin de printemps dans le pays du Nord. Rouge comme du sang, l'astre monta d'une ascension régulière et rapide, puis son bord plat s'arrondit et il se transforma en une grosse boule de quelque chose. Tout d'abord Nioua pensa que c'était de la vie, qu'une créature monstrueuse planait sur la forêt et volait vers eux ; il se tourna vers sa mère avec un gémissement interrogateur. Mais l'ourse n'avait pas peur : sa grosse tête tournée vers la chose mystérieuse, elle clignait des yeux avec un air de suprême béatitude. Ce fut alors que Nioua commença à sentir l'agréable chaleur de l'objet, et, en dépit de son inquiétude, il se mit à ronronner. De rouge, le soleil devint doré, et bientôt la vallée entière fut transfigurée de nouveau en une splendeur tiède et vibrante.

Après ce premier lever de soleil dans la vie de Nioua, Nouzak resta une quinzaine de jours au voisinage de la colline et de l'étang. Puis elle tourna la tête vers les lointaines et sombres forêts et entreprit son pèlerinage d'été. Nioua était alors âgé de onze semaines. Ses pieds avaient perdu leur mollesse, et il pesait six bonnes livres, ce qui n'était pas mal, étant donné qu'à sa naissance son poids était de douze onces seulement.

Du jour où Nouzak entreprit sa tournée vagabonde datèrent les véritables aventures de Nioua. Les profondeurs des forêts recélaient des endroits où la neige restait dure à l'abri du soleil, et pendant deux jours Nioua exhala ses regrets de la vallée ensoleillée.

Ils passèrent près de la cataracte, et Nioua contempla pour la première fois la fureur des eaux torrentielles. La haute futaie devenait plus sombre et plus lugubre à mesure que Nouzak s'y enfonçait. C'est là que Nioua reçut ses premières leçons de chasse. Nouzak était maintenant bien engagée entre les lignes de partage du Jackson's Knee et du Shamattawa, dans les fonds qui pour les ours offrent un terrain de chasse de premier ordre au commencement du printemps.

Àpeine éveillée, infatigable, elle se mettait en quête de nourriture, creusant le sol, retournant les pierres, émiettant les bûches et les souches pourries. Les souris grises de bois, malgré leur taille minuscule, constituaient son plat de résistance, et Nioua était émerveillé de la vivacité que pouvait déployer la vieille balourde lorsqu'elle découvrait une de ces petites créatures. De temps en temps Nouzak en capturait des familles entières sans en laisser échapper une seule. À cet ordinaire s'ajoutaient des grenouilles et crapauds encore à moitié endormis ; de nombreuses fourmis repliées sur elles-mêmes, comme mortes, au cœur des troncs en décomposition ; et, à l'occasion, des abeilles sauvages, des guêpes et des frelons. Nioua croquait assez souvent sa part de ces friandises. Le troisième jour Nouzak découvrit une masse solide de fourmis hiverneuses, gelées en un bloc aussi gros que les deux poings d'un homme. Nioua en mangea une certaine quantité, et apprécia fort leur saveur à la fois sucrée et acide.

Àmesure que la saison s'avançait et que les bêtes rampantes sortaient de dessous les souches et les rochers, Nioua connut la joie excitante de chasser pour son propre compte. Il rencontra un second escarbot et le tua. Il occit sa première souris des bois. Rapidement se développaient en lui les instincts de son père Soumi-

nitik, le vieil amateur de bagarres qui habitait la troisième ou quatrième vallée au nord de celle-ci, et qui n'avait jamais laissé passer une occasion de se battre. Nioua, lorsqu'il eut quatre mois, c'est-à-dire vers la fin de mai, dévorait bien des choses qui auraient tué la plupart des oursons de son âge, et il n'y avait pas en lui le moindre atome de couardise, du bout de son petit nez impudent jusqu'à l'extrémité de son moignon de queue. Il pesait alors neuf livres et était noir comme un négrillon.

Dans les premiers jours de juin se produisit un événement sensationnel qui devait être le point de départ d'un grand changement dans la vie de Nioua. Ce jour-là, le soleil avait adouci et attiédi la température à tel point que Nouzak commença sa sieste immédiatement après dîner. Ils étaient maintenant sortis de la région basse et boisée, et se trouvaient dans une vallée où un cours d'eau peu profond s'insinuait et serpentait entre des bancs de sable blanc et des rives caillouteuses. Nioua n'avait pas sommeil : moins que jamais il ne désirait perdre à dormir un si bel après-midi. De ses petits yeux ronds il regardait ce tableau merveilleux et y trouvait une invite personnelle. Il jeta un coup d'œil à sa mère et gémit. L'expérience lui avait appris qu'elle était morte au monde pour plusieurs heures à venir, à moins qu'il n'allât lui chatouiller le dessous du pied ou lui mordre l'oreille, auquel cas elle s'éveillerait juste assez pour grogner contre lui. Il était fatigué de ce jeu. Il désirait quelque chose de plus excitant, et ce fut d'un esprit soudainement résolu qu'il se mit en quête d'aventures.

Dans ce vaste paysage de couleur vert et or, il n'était qu'une petite boule noire presque aussi large que longue. Il descendit vers le ruisseau et jeta un regard en arrière. Il pouvait encore

apercevoir sa mère. Puis ses pattes pagayèrent dans le sable fin et blanc en bordure du rivage, et Nouzak fut oubliée. Il suivit le banc jusqu'à son extrémité, et revint vers la verte rive où le jeune gazon était comme du velours sous ses pattes. Là il se mit à retourner de petites pierres pour trouver des fourmis. Il poursuivit dans une course furieuse une marmotte qu'il serra de près pendant vingt secondes. Un peu plus tard un gros lièvre lui partit presque sous le nez, et il lui donna la chasse : mais en une douzaine de bonds, le Wapous à raquettes disparut dans un fourré. Nioua rida son museau et émit un grognement criard. Jamais le sang de Souminitik n'avait couru dans ses veines d'une façon si turbulente. Il voulait attraper quelque chose : pour la première fois de sa vie il aspirait à la bataille. Il était comme un petit garçon qui au lendemain de Noël se trouve en possession d'une paire de gants de boxe, mais n'a pas d'adversaire. Il s'assit et jeta autour de lui des regards dolents, frisant toujours son museau et continuant à grogner son défi. Devant lui le monde entier était battu d'avance. Il le savait. Tout avait peur de sa mère. Tout avait peur de lui. C'était vexant, ce manque de quelque chose de vivant en face d'un jeune gaillard ambitieux de se battre. Tout compte fait, la vie était assez terne.

Il obliqua dans une nouvelle direction, tourna le coin d'un gros rocher, et tomba en arrêt.

Àl'autre bout du rocher dépassait une grosse patte de derrière. Pendant quelques instants Nioua demeura immobile, la regardant avec l'anticipation grandissante d'une bonne farce. Cette fois il allait donner à sa mère un coup de dent qui la stimulerait pour tout de bon. S'il avait en lui le pouvoir de ravigoter quelqu'un, il l'éveillerait à cette belle journée et à ses occasions per-

dues ! Il avança donc lentement et avec précaution, choisit sur la patte un endroit dépourvu de poils, et y planta ses petites dents jusqu'aux gencives.

Le résultat fut un rugissement qui ébranla la terre. Il se trouvait que cette patte n'appartenait pas à Nouzak, mais était propriété personnelle de Makous, vieil ours mâle de disposition bourrue et de caractère malveillant. Chez lui l'âge avait déterminé une originalité qui ne ressemblait pas du tout aux manies de grand'mère de la vieille Nouzak. Makous fut sur pied bien avant que Nioua eût compris l'erreur qu'il venait de commettre. Non seulement c'était un ours vieux et bougon, mais il détestait les oursons. Plus d'une fois en son temps il s'était rendu coupable de cannibalisme. C'était ce que les chasseurs indiens appellent un Ouchan, un mauvais ours, mangeur de ses semblables, et à l'instant où ses yeux enragés aperçurent Nioua, il lâcha un nouveau rugissement.

Cette fois Nioua ramassa ses grosses pattes sous son ventre et fila comme un trait. Jamais de sa vie il n'avait couru comme cela. Son instinct l'avertissait qu'il venait enfin de rencontrer quelque chose qui n'avait pas peur de lui, et que lui-même se trouvait en mortel péril. Il ne choisit pas sa direction, car maintenant qu'il s'était si bien trompé il n'avait plus la moindre idée de l'endroit où était sa mère. Il entendit Makous se précipiter à sa poursuite, et tout en galopant, il poussa un braillement sauvage, un appel au secours plein d'angoisse.

Ce cri parvint à la vieille et fidèle Nouzak. Elle fut sur pied instantanément et pas une minute trop tôt. Lancé comme un noir boulet de canon, Nioua dépassait le rocher où elle avait dormi, et Makous bondissait à dix pas derrière lui. L'ourson vit sa mère du

coin de l'œil, mais il était emporté par la vitesse acquise. À ce moment Nouzak entra en action. Comme un joueur de football faisant un essai, elle calcula son élan pour frapper le vieux Makous de tout son poids en plein dans les côtes, et les deux vieilles bêtes roulèrent plusieurs fois dans une mêlée que Nioua apprécia comme excitante et magnifique.

Il s'était arrêté, et ses yeux saillaient comme deux petits oignons brillants pour bien embrasser la scène du combat. Lui qui tout à l'heure désirait une bataille, il demeurait comme paralysé de ce qu'il voyait maintenant. Les deux ours y allaient de tout cœur, rugissant à pleine voix, se labourant mutuellement le cuir et lançant des averses de cailloux et de terre dans leur corps à corps mortel. Dans cette première passe, Nouzak eut le dessus. La violence de son assaut avait coupé le souffle à Makous : elle lui avait planté dans la gorge ses dents émoussées et brisées, et le zébrait de ses griffes de derrière si bien que le sang coulait à flots des flancs du vieux barbare et qu'il mugissait comme un taureau suffoqué.

Nioua savait que son poursuivant prenait la raclée ; il poussa un cri aigu pour encourager sa mère à lui sortir les tripes du corps et revint tout au bord de l'arène, plissant le mufle et montrant les dents dans un grognement féroce. Il exécutait une danse effrénée à une douzaine de pieds des combattants ; le sang de Souminitik le remplissait du désir de prendre part à la bagarre, et pourtant il n'osait pas.

Soudain il se passa quelque chose qui bouleversa complètement la folle joie qu'il ressentait du triomphe de sa mère. Makous, en qualité de mâle, était nécessairement habile à se battre. Il se dégagea tout à coup des mâchoires de Nouzak, la roula sous

lui, et commença à son tour à lui arracher la peau de la carcasse avec une telle libéralité que la vieille ourse poussa un hurlement d'agonie dont Nioua se sentit pétrifié.

Il est toujours intéressant de se demander ce que va faire un jeune garçon qui voit rosser l'auteur de ses jours. S'il y a une hache à sa portée, il est probable qu'il s'en servira. Il n'est pire catastrophe possible dans la vie que d'avoir un progéniteur qui a reçu une raclée du père d'un camarade. Le désir le plus cher d'un garçon normal, après celui de devenir Président des États-Unis, est de posséder un paternel capable de corriger toute autre créature à deux jambes portant culotte. Or il y avait chez Nioua pas mal de traits humains. En entendant beugler sa mère, il sentait le monde crouler autour de lui. Si la vieillesse avait fait perdre à Nouzak une partie de sa force, sa voix du moins n'était pas endommagée, et les cris spasmodiques qu'elle émettait devaient porter au moins à un demi-mille.

Nioua ne put en supporter davantage. Avec une rage aveugle, il s'élança. C'est au hasard qu'il referma ses cruelles petites mâchoires sur un orteil appartenant à Makous, et ses dents s'enfoncèrent dans la chair comme une double rangée d'aiguilles d'ivoire. L'ours donna une secousse, mais l'ourson tint bon et mordit plus fort. Alors Makous retira sa patte en arrière, puis la détendit comme une catapulte ; malgré sa volonté de ne pas lâcher, Nioua se trouva lancé dans les airs : il atterrit contre un rocher à vingt pieds des combattants, avec une telle force que le souffle lui manqua, et que pendant huit ou dix secondes il se dépensa en efforts confus pour se relever. Puis il recouvra la vue et les sens, et ce qu'il vit ranima les battements du sang dans tout son corps.

Makous ne combattait plus, il fuyait, et d'une démarche franchement boiteuse !

La pauvre vieille Nouzak se tenait debout sur ses pattes, face à l'ennemi en retraite. Elle haletait comme un veau blessé, les mâchoires grandes ouvertes et la langue pendante. Des ruisselets de sang coulaient de son corps sur le sol. Elle avait été entièrement et sérieusement abîmée. Sans l'ombre d'un doute, c'était une ourse battue. Pourtant devant la glorieuse déroute de l'adversaire, Nioua ne s'aperçut nullement de la défaite de Nouzak. L'ennemi se sauvait, par conséquent il était vaincu ; et tout excité, l'ourson accourut en poussant des cris de joie.

03

Debout près de sa mère, dans le chaud soleil de ce premier après-midi de juin, et regardant Makous en fuite à travers le lit du ruisseau, Nioua se faisait positivement l'effet d'un vieux guerrier consommé pesant au moins quatre cents livres ; il n'était cependant qu'un ourson au ventre en marmite et à la gueule arrondie, pesant neuf livres tout au plus.

Il s'écoula pas mal de minutes entre l'instant où Nioua avait planté ses féroces petits crocs dans la partie la plus tendre de l'orteil du vieil ours et celui où Nouzak put retrouver assez de souffle pour pousser un grognement. Ses flancs pompaient l'air comme un soufflet de forge. Quand Makous eut disparu sur l'autre bord, Nioua s'assit sur son derrière potelé, pointa drôlement les oreilles en avant, et observa sa mère de ses yeux ronds et brillants pleins d'inquiètes réflexions. Nouzak proféra une

plainte sifflante et marcha lentement vers le rocher où l'appel de Nioua l'avait éveillée en sursaut. Il lui semblait que tous les os de son pauvre corps étaient brisés ou disloqués. Elle boitait et trébuchait en gémissant, et laissait derrière elle des traces sanglantes sur l'herbe. Makous lui avait infligé une trempe sérieuse.

Elle se coucha, émit un dernier gémissement, et regarda Nioua comme pour dire :

« Si tu n'étais pas allé faire des farces et éveiller la rage de cette vieille vipère, ceci ne serait pas arrivé. Vois dans quel état je suis maintenant ! »

Un jeune ours se serait promptement remis des suites de la bataille ; mais Nouzak resta couchée sans bouger tout le reste de l'après-midi et toute la nuit suivante. Et ce fut certainement la plus belle que Nioua eût encore vue. Maintenant que les nuits étaient tièdes, il en était venu à préférer la lune au soleil ; de nature et d'instinct, il était plutôt disposé à rôder dans l'obscurité qu'à chasser en plein jour.

L'astre se leva dans une gloire dorée. Les forêts de sapins et de cèdres se détachaient comme des îles dans cet océan de lumière fauve ; la rivière scintillait et frémissait comme une chose vivante en serpentant à travers la claire vallée. Mais Nioua avait compris la leçon reçue ; malgré l'appel de la lune et des étoiles, il resta tout près de sa mère, se contentant d'écouter la bacchanale nocturne.

Au matin Nouzak se remit sur pattes, et, ayant grogné à Nioua de la suivre, grimpa lentement la colline coiffée de soleil. Ce n'est pas qu'elle fût d'humeur à voyager, mais au fond de sa tête couvait la crainte de voir revenir l'horrible Makous ; elle savait bien

qu'une nouvelle bataille l'achèverait, auquel cas le vieux ne ferait qu'un repas du petit. Elle se força donc à descendre l'autre versant de la colline, à traverser une nouvelle vallée, et par une coupure taillée comme une grande porte, elle entra dans une étendue moutonneuse de prairies, de lacs, et de vastes forêts de sapins et de cèdres. Depuis une semaine déjà elle se dirigeait vers certain cours d'eau situé dans cette plaine, et maintenant que la présence de Makous l'inquiétait sur ses derrières, elle continua sa marche si longtemps que les pattes courtes et grasses de Nioua pouvaient à peine le soutenir.

Ils atteignirent la rivière en question au milieu de l'après-midi, et Nioua était si épuisé qu'il eut peine à grimper au sapin sur lequel sa mère l'envoya faire un somme. Ayant trouvé une fourche confortable, il s'endormit rapidement, pendant que Nouzak allait à la pêche.

La rivière était pleine de carpes, emprisonnées dans les petites mares après avoir déposé leur frai, et en moins d'une heure elle en accumula sur la rive une énorme provision. Quand Nioua descendit de son berceau, juste à la tombée de la nuit, il prit sa part d'un régal dont Nouzak s'était déjà bourrée au point de ressembler à une barrique. C'était la première fois que l'ourson goûtait du poisson, et pendant une semaine il vécut à ce régime paradisiaque. Il en mangeait le matin, à midi et le soir, jusqu'à ce que sa peau parût sur le point d'éclater. Partout les accompagnait une odeur qui devenait de plus en plus rance de jour en jour, et plus elle rancissait, plus elle paraissait délicieuse à Nioua et à sa mère. Et Nioua grossissait comme une gousse bien pleine. En une semaine il gagna trois livres. Il avait renoncé à téter, car la vieille ourse était tarie à un degré absolument désappointant.

Au commencement de la soirée du huitième jour, Nioua et sa mère se couchèrent au bord d'un tertre gazonné pour y dormir après leur plantureux repas. Nousak était sans contredit la vieille ourse la plus heureuse de toute la région du nord. Le ravitaillement n'était plus un problème pour elle. Parquée dans les trous de la rivière, elle tenait une quantité illimitée de poissons, dont nul congénère n'était venu lui disputer la possession. Dans cet heureux terrain de chasse elle prévoyait une béatitude sans trêve jusqu'au moment où les orages de la mi-été videraient les trous d'eau, mais où les baies seraient mûres. Et Nioua, l'heureux petit gourmand, partageait ses rêves.

. . . . . .

Or, ce même jour, juste au coucher du soleil, un homme accroupi sur les mains et les genoux examinait un banc de sable humide à cinq ou six milles en aval de la rivière. Ses manches retroussées laissaient voir ses biceps brunis, et comme il n'avait pas de chapeau, la brise du soir rebroussait une tignasse de cheveux blonds qui depuis quelque huit ou neuf mois n'avaient été taillés qu'avec un couteau de chasse.

D'un côté de cet individu était posé un seau de fer-blanc : de l'autre, le regardant avec le plus vif intérêt, était assis un petit chien des moins gracieux et en même temps des plus sociables qui soient jamais nés d'un chien de chasse Mackenzie et d'une mère à moitié Airedale et à moitié Spitz.

Avec ce tragique mélange de sang dans les veines, rien au monde n'aurait pu lui donner l'apparence d'autre chose qu'un pur chien. Sa queue, allongée sur le sable, était longue et mince, avec un nœud à chaque vertèbre ; ses pattes, trop grandes,

comme les pieds d'un jeune garçon, ressemblaient à de petits gants de boxe ; sa tête était trois fois trop grosse en proportion du corps, et un accident avait aidé la nature à l'achèvement de ce chef-d'œuvre en le privant de la moitié d'une oreille. Pendant qu'il observait son maître, cette demi-oreille se tenait droite comme un fragment de tôle, tandis que l'autre, deux fois plus longue, était déployée en avant en mine d'enquête profondément intéressée. La tête, les pattes et la queue étaient nettement du Mackenzie de chasse, mais les oreilles et le corps efflanqué formaient un terrain contesté entre le Spitz et l'Airedale. À sa période actuelle de développement disgracieux, c'était bien le plus vulgaire cabot qu'on pût rencontrer ailleurs que dans les petites rues d'une grande ville.

Pour la première fois depuis plusieurs minutes le maître parla, et Miki gigota de proue en poupe pour reconnaître le fait que la parole lui était directement adressée.

— Aussi vrai que tu es âgé de douze semaines, Miki, c'est une mère et son ourson. Et si j'y connais quelque chose en fait d'ours, ils ont passé ici aujourd'hui même.

Il se releva, remarqua l'ombre qui s'épaississait à la lisière de la forêt, et remplit son seau d'eau. Pendant quelques instants les derniers rayons du soleil l'éclairèrent en plein visage. C'était une figure forte et optimiste, sur laquelle se peignait la joie de vivre. Elle s'illumina d'une inspiration soudaine, et un reflet qui ne venait pas seulement de la forêt parut dans les yeux de l'homme, tandis qu'il ajoutait :

— Miki, je me donne la peine de trimbaler ta piteuse carcasse pour la fillette parce que je sais que tu es un bijou non dégrossi

de bonne nature et de beauté, et qu'elle t'aimera pour ces deux choses-là. C'est ma sœur, vois-tu. Or, si je pouvais seulement emmener cet ourson avec toi…

Il se mit à siffler en retournant avec son seau d'eau dans la direction d'une petite rangée de balsamiers à cent mètres de distance.

Miki le suivait pas à pas.

Challoner, récemment nommé agent de la Great Hudson's Bay Company, avait établi son campement au bord du lac près de l'embouchure de la rivière. Ce n'était presque rien : une tente en mauvais état, un canot encore plus endommagé, et une petite pile de fardage. Mais, aux derniers rayons du soleil, ce peu de chose en aurait dit long à quelqu'un d'entraîné dans les fatigues et les surprises de la vie forestière. C'était l'équipement d'un homme qui, s'étant avancé hardiment jusqu'à l'âpre bord du monde, en ramenait ce qui lui restait. Challoner éprouvait un sentiment de camaraderie humaine pour ces reliques qui l'avaient accompagné dans une lutte incessante pendant la majeure partie d'une année.

La pirogue était tordue, bossuée et rapiécée ; la tente, exposée à la fumée et aux orages, avait acquis une teinte intermédiaire entre la rouille et le charbon ; les sacs à vivres étaient presque vides.

Sur un petit feu mijotaient un pot de café et une casserole de poisson ; dans un four de campagne délabré et raccommodé, bien exposé à la chaleur, une galette commençait à brunir.

Miki, revenu sur les talons de son maître, s'assit sur ses hanches anguleuses, de façon à ce que le fumet du poisson lui ar-

rivât en plein dans les narines. Il avait découvert que, sentir, c'est presque manger. Ses yeux brillaient comme des grenats en suivant les derniers préparatifs de Challoner, et, après chaque aspiration, il se léchait les babines et avalait goulûment sa salive. En fait, c'est à sa voracité que Miki devait son nom. Il avait toujours faim et semblait toujours vide, si copieusement qu'il eût dîné. C'est pourquoi son maître l'avait appelé Miki, c'est-à-dire tambour.

Quand ils se furent repus de poisson et de galette, et après que Challoner eut allumé sa pipe, celui-ci exprima ce qu'il avait dans l'esprit.

— Demain j'irai à la recherche de cette ourse, déclara-t-il.

Miki, levé près de la braise, bâtonna le sol de sa queue pour faire voir qu'il écoutait.

— Je vais t'apparier avec l'ourson, et la fillette en mourra de rire.

Miki redoubla de la queue.

— Magnifique idée ! semblait-il dire.

— Pense un peu, continua Challoner, regardant par-dessus la tête du chien à un millier de milles de distance. Quatorze mois ! et enfin nous retournons à la maison. Je vais vous dresser, toi et l'ourson, pour cette sœurette-là. Ça te plaira, j'espère ? Tu ne la connais pas, pauvre laideron, sans quoi tu ne resterais pas là à me fixer comme un totem sculpté sur une perche. Et tu es trop bête pour t'imaginer comme elle est gentille. Tu as vu le coucher du soleil ce soir ? Eh bien, ma sœur est encore plus belle. Ça te la

coupe, hein, Miki ? Tu n'as rien à ajouter ? Alors faisons nos prières et allons nous coucher.

Challoner se leva et s'étira. Ses muscles craquèrent. Il sentait comme un géant la vie bouillonner en lui.

Et Miki, n'ayant cessé jusqu'au dernier instant de frapper de la queue, se redressa sur ses pattes trop longues et suivit son maître vers leur abri.

. . . . . .

Challoner en ressortit dans l'aube grise d'un des premiers jours d'été, et ralluma le feu. Miki ne tarda pas à le rejoindre. Son maître lui passa autour du cou une corde de tente usée dont il attacha l'autre bout à un jeune arbre. Il en fixa une de même longueur aux coins d'un sac à provisions de façon à pouvoir le porter en bandoulière. Dès la première teinte rose annonçant le soleil, il était prêt à suivre la piste de Nioua et de sa mère.

Miki entonna une lamentation soutenue en se trouvant délaissé par son maître, et celui-ci, se retournant de loin, le vit tirer et cabrioler au bout de sa corde comme un diable mécanique. À un quart de mille en remontant la rivière, il pouvait encore entendre sa protestation suppliante.

L'emploi de cette journée n'était pas une simple partie de plaisir pour Challoner, et il ne se proposait pas seulement de posséder un ourson pour faire la paire avec Miki. Il avait besoin de viande, et la chair d'ours, à ce début de saison, devait être excellente ; mais par-dessus tout il lui fallait une provision de graisse. S'il pouvait tuer la bête, cela lui épargnerait du temps pour tout le reste de son voyage de retour vers la civilisation.

Il était huit heures quand il retrouva des traces indubitables de Nouzak et de Nioua, à l'endroit où l'ourse avait pêché quatre ou cinq jours auparavant, et où elle était revenue la veille avec son ourson pour se régaler de poisson faisandé. Challoner fut enchanté. Il était sûr de trouver la paire au bord de la rivière, et pas très loin. Le vent était pour lui, et il commença à avancer avec précaution, son fusil tout prêt pour le moment opportun. Pendant une heure il marcha d'un pas régulier et tranquille, guettant les moindres bruits ou mouvements qui pouvaient se produire en avant, et se mouillant le doigt de temps à autre pour voir si le vent changeait. Mais la ruse humaine n'était pas son seul avantage : toutes les circonstances concouraient en sa faveur.

Dans une partie élargie et plate de la vallée, où la rivière, se ramifiant en une douzaine de ruisseaux, clapotait entre des bancs de sable dans des trous caillouteux, Nioua et sa mère cherchaient d'un mufle indolent un déjeuner d'écrevisses. Le monde n'avait jamais semblé plus beau à Nioua. Le duvet de son dos moutonnait à la chaleur du soleil comme celui d'un chat qui ronronne. Il se délectait aux éclaboussures du sable humide sous ses pieds et au jaillissement chantant de l'eau contre ses pattes. Il aimait les bruits de tout ce qui l'entourait, le souffle du vent, les murmures des cimes de sapins et de cèdres, le bavardage de l'eau, le petit cri des lièvres de rocher, l'appel des oiseaux ; et, par-dessus tout, le profond grognement du langage maternel.

C'est dans cette partie ensoleillée de la vallée qu'une première bouffée, apportée par une soudaine déviation du vent, avertit Nouzak d'un danger imminent, l'approche de l'homme !

Instantanément, elle fut pétrifiée. Elle portait à l'épaule la profonde cicatrice d'une blessure qui, voilà bien des années,

l'avait frappée en même temps que cette odeur de l'unique ennemi redouté d'elle, Depuis trois étés elle n'avait pas flairé cette infection ; elle en avait presque oublié l'existence. Et, si soudainement qu'elle en restait paralysée, voici qu'elle retrouvait dans la brise l'émanation chaude et menaçante.

Àce moment, Nioua aussi parut sentir l'approche d'un danger effrayant. À deux cents mètres de Challoner il se détachait comme une tache immobile de jais sur la blancheur du sable environnant, les yeux fixés sur sa mère, ses petits naseaux sensibles essayant de démêler la nature du péril contenu dans l'air.

Alors éclata un bruit qu'il n'avait jamais entendu, un rugissement sec et déchirant rappelant le tonnerre sans y ressembler ; en même temps il vit sa mère vaciller et s'affaisser tout d'un coup sur les pattes de devant.

Elle se releva tout de suite et poussa un cri sauvage et nouveau pour lui, mais qui évidemment l'avertissait de fuir pour sauver sa vie.

Comme chez toutes les mères qui ont connu la tendre familiarité d'un enfant, la première pensée de Nouzak était pour son petit. Elle allongea une patte pour lui donner une brusque poussée, et Nioua se lança dans une course affolée vers la forêt proche. Nouzak le suivit. Un second coup partit, et un ronronnement menaçant passa tout près au-dessus de sa tête. Mais l'ourse n'activa pas son allure. Elle restait délibérément en arrière de Nioua, le pressant, le talonnant malgré cette douleur de fer rouge dans l'aine, qui la remplissait d'angoisse.

Au moment où ils atteignaient la lisière une troisième balle de Challoner mordit le terrain sous ses pattes.

L'instant d'après ils étaient cachés par la barricade de troncs d'arbres. L'instinct guidait Nioua vers le plus épais du fourré, et derrière lui Nouzak dépensait ses dernières forces à le hâter. Dans sa vieille cervelle grandissait une ombre profonde et effrayante qui commençait à lui embrumer la vue, et elle avait conscience qu'elle arrivait enfin au terme de sa piste. Avec ses vingt années de vie derrière elle, elle luttait maintenant pour gagner quelques secondes. Elle arrêta Nioua près d'un cèdre épais, et, comme tant de fois auparavant, lui fit signe d'y grimper. D'un unique coup de sa langue tiède, elle lui effleura le museau dans une suprême caresse. Puis elle se retourna pour livrer sa dernière bataille.

Elle se traîna droit à la rencontre de Challoner, et à cinquante pieds du cèdre, elle s'arrêta pour l'attendre, la tête pendante entre les épaules, les flancs haletants, la vue de plus en plus obscurcie ; elle s'affaissa enfin avec un grand soupir, barrant la route à l'ennemi.

Peut-être revit-elle un instant les lunes dorées et les soleils éblouissants de ces vingt ans passés ; peut-être un répit bienfaisant descendit-il en elle comme récompense finale d'une glorieuse maternité sur la terre.

Quand Challoner arriva, elle était morte.

De sa cachette Nioua assistait à la première grande tragédie de sa vie et à l'avènement de l'homme. À la vue de cette bête à deux jambes, il se contractait tant qu'il pouvait dans son refuge, et son petit cœur battait à se briser sous la terreur dont il était saisi. Il ne raisonnait point. Ce n'est pas par un prodige d'intelligence

qu'il savait que quelque chose d'effrayant était arrivé, et que cette mince et droite créature en était la cause.

Ses petits yeux étincelaient juste au-dessus du rebord de la fourche du cèdre. Il se demanda pourquoi sa mère ne se relevait pas pour combattre à l'arrivée de ce nouvel ennemi. Malgré sa frayeur il était prêt à grogner si seulement elle s'éveillait, prêt à dégringoler de l'arbre pour voler à son secours, comme il l'avait aidée dans la défaite de Makous. Mais pas un muscle de Nouzak ne tressaillit quand le chasseur se pencha sur son vaste corps. Elle était bien morte.

Le visage de Challoner était rouge de triomphe. La nécessité avait fait de lui un meurtrier. Le cadavre représentait à ses yeux une superbe fourrure et une provision de viande qui lui durerait pendant tout le reste de son voyage vers le sud. Il posa son fusil contre un arbre et se mit à la recherche de l'ourson. Son expérience de la vie sauvage lui disait qu'il ne devait pas être loin : il explora les arbres et les fourrés du voisinage.

Àl'abri de sa branche, dissimulé par l'épaisseur des rameaux, Nioua se faisait aussi petit que possible. Au bout d'une demi-heure, Challoner, désappointé, abandonna ses investigations et retourna boire un coup à la rivière avant d'entreprendre le dépouillement de l'ourse.

Àpeine avait-il disparu que la petite tête de Nioua se redressa vivement. Pendant quelques instants il observa de tous côtés, puis descendit à reculons le tronc de cèdre. En touchant terre, il lança un appel aigu, mais sa mère ne bougea pas. Il s'en approcha et s'arrêta près de la tête immobile en reniflant l'air souillé de l'odeur humaine. Il lui toucha la gueule du museau, le lui enfonça

dans le cou, et finalement lui mordit l'oreille ; c'était toujours sa suprême ressource pour l'éveiller. Alors il resta perplexe, se mit à gémir doucement, puis monta sur le vaste dos maternel et s'y accroupit. À son gémissement se mêla une note étrange, et de sa gorge s'éleva un cri pleurnicheur qui ressemblait à celui d'un enfant.

Challoner, en revenant, entendit cette plainte, et se sentit le cœur serré. Il avait entendu des bébés pleurer comme cet ourson orphelin.

Dissimulé derrière un jeune sapin, il regarda vers l'endroit où gisait le cadavre de Nouzak et aperçut Nioua juché dessus. Il avait tué bien des êtres dans sa vie, car c'était son métier de tuer, et d'acheter les fourrures de créatures tuées par autrui. Mais il n'avait jamais rien vu de pareil à ceci, et un remords l'assaillit soudain comme s'il venait de commettre un assassinat.

— Je regrette ! murmura-t-il. Pauvre petit diable ! Je regrette.

C'était presque une prière, une demande de pardon. Pourtant il n'y avait qu'une chose à faire maintenant. Si doucement que Nioua ne put l'entendre, il rampa sous le vent et se glissa derrière lui. Il arriva à douze pieds de l'ourson avant que celui-ci soupçonnât le danger, et alors il était trop tard. D'un élan rapide Challoner lui tomba dessus, et, sans lui laisser le temps de descendre, le suffoqua sous les plis du sac à provisions.

Challoner n'avait jamais vécu d'instant plus mouvementé. Au-dessus même de la douleur et de l'effroi de Nioua surgit le sang combatif de son père Souminitik. Il grognait, gigotait, griffait et mordait à la fois. Pendant ces cinq minutes, cinq petits diables semblaient s'être fondus en un seul, et avant que Challoner lui

eût attaché la corde au cou et pût emprisonner son corps grassouillet dans le sac, il avait les mains griffées et lacérées en une vingtaine d'endroits.

Nioua continua à gigoter dans le sac jusqu'à complet épuisement, pendant que Challoner écorchait l'ourse et découpait la viande et la graisse dont il avait besoin. Ses yeux brillèrent d'admiration devant la beauté de cette fourrure. Il y enroula les chairs et ficela le tout en un paquet qu'il fixa aux pattes de ses épaulettes. Ainsi chargé de soixante livres, il ramassa son fusil… et Nioua. Il avait quitté son campement au début de l'après-midi : il faisait presque nuit quand il y revint. Tout le long du chemin, jusqu'au dernier demi-mille, Nioua se débattit comme un Spartiate.

Maintenant il s'abandonnait dans son sac, comme inanimé, et quand Miki vint flairer sa prison avec méfiance, il n'esquissa même pas un mouvement de protestation. Toutes les odeurs lui étaient devenues indifférentes, et il ne faisait plus de distinction entre les sons.

Challoner était fourbu. Tous les muscles et les os de son corps étaient endoloris. Cependant son visage, couvert de sueur et de poussière, grimaçait un sourire.

— Vaillant petit démon ! disait-il en contemplant le sac affalé et en bourrant sa pipe pour la première fois de l'après-midi. Brave, brave petit diable !

Il attacha à un jeune arbre l'extrémité de la laisse de Nioua et commença à ouvrir avec précaution le sac à vivres. Il en fit rouler Nioua sur le sol, et se recula vivement. À ce moment Nioua était disposé à accepter un armistice avec Challoner ; mais ce n'est pas lui que ses yeux éblouis distinguèrent le premier en déboulant de

son sac : ce fut Miki ! Et Miki, frétillant de tout son corps dégingandé dans l'excitation de sa curiosité, était actuellement sur le point de le flairer !

Les petits yeux de Nioua étincelèrent. Est-ce que ce malbâti à l'oreille émondée, est-ce que ce rejeton de la bête humaine était lui aussi un ennemi ? Les tortillements de son corps et les moulinets de sa queue étaient-ils une invitation à la bataille ? Il en estima ainsi. De toute façon, cet avorton était à peu près de sa taille, et comme un éclair, il bondit au bout de sa corde et tomba sur le cabot. Miki, qui l'instant d'avant débordait d'amitié et de bonne humeur, fut sur le dos tout de suite, battant l'air de ses pattes grotesques, et ses glapissements remplirent d'une clameur éperdue et lamentable la tranquillité dorée du soir.

Challoner restait muet et intrigué. En tout autre moment il eût séparé les jeunes combattants, mais il se passa une chose qui l'en empêcha. Nioua, dressé carrément sur Miki, dont les quatre pattes trop longues signalaient une capitulation sans conditions, retira lentement ses dents de la peau flasque du toutou. Il apercevait de nouveau la bête humaine.

Un instinct plus subtil que tout raisonnement élémentaire l'immobilisa un instant, ses yeux minuscules fixés sur Challoner. Miki agitait les pattes en l'air et gémissait doucement ; sa queue raide frappait le sol comme pour demander merci ; il se léchait les babines et essayait de gigoter, comme pour dire à Nioua qu'il n'avait pas du tout l'intention de lui faire du mal. Nioua, regardant Challoner en face, grimaça de défi. Il se retira lentement de dessus Miki. Et celui-ci n'osant bouger, resta sur le dos, les pattes en l'air.

Lentement, l'étonnement peint sur le visage, Challoner se retira sous la tente pour les observer par une fente de la toile.

Nioua cessa de montrer les dents. Il regarda le petit chien. Peut-être un instinct niché dans quelque coin de sa cervelle lui suggérait-il tout ce dont il avait été privé par le manque de frères et de sœurs, toute la camaraderie et tous les jeux du premier âge. Miki dut sentir ce changement d'humeur chez la petite créature fourrée de noir qui l'instant d'avant agissait en ennemie. Il frappa frénétiquement le sol de sa queue et tendit les pattes de devant vers Nioua. Puis, un peu effrayé de ce qui s'ensuivrait, il roula sur le flanc. Nioua ne bougea pas, et le cabot fit des soubresauts de joie.

Un instant après, Challoner, l'œil à la fente, les vit qui se flairaient le museau avec de mutuelles précautions.

04

Cette nuit-là il tomba une pluie fine et froide du nord-est. Challoner sortit à l'aube humide pour allumer le feu ; dans un creux, sous le jeune sapin, Miki et Nioua, blottis l'un contre l'autre, étaient profondément endormis.

L'ourson fut le premier à apercevoir la bête humaine, et pendant quelque temps ses yeux brillants restèrent fixés sur l'étrange ennemi qui avait bouleversé sa vie. L'épuisement lui avait fait dormir d'une traite cette première nuit de captivité, et dans le sommeil il avait oublié bien des choses. Maintenant tout lui reve-

nait ; il s'enfonça plus profondément dans son abri sous la racine, et poussa un timide gémissement à l'adresse de sa mère.

Ce fut cette plainte qui éveilla le chien. Celui-ci, qui s'était mis en boule, se déroula lentement, étira ses pattes démesurées et bâilla si fort que Challoner l'entendit. L'homme se retourna, et vit deux paires d'yeux fixés sur lui dans le réduit souterrain. Miki dressa joyeusement les deux oreilles, la bonne et celle à laquelle il manquait un morceau, et salua son maître avec toute la joyeuse humeur d'une camaraderie irrépressible. En réponse, une grimace apparut sur le visage mouillé de bruine et bronzé par quatorze mois d'exposition aux vents orageux du nord ; Miki s'approcha, en exprimant, par toutes sortes de gambades et contorsions grotesques, sa gratitude pour ce sourire adressé à sa personne.

Quant à Nioua, il se recula autant que le permettait l'espace laissé sous la racine, jusqu'à ce qu'on ne vît plus que sa tête ronde ; de cette forteresse où il se trouvait en sécurité temporaire, ses petits yeux foudroyaient le meurtrier de sa mère.

La tragédie d'hier se représentait vivement à lui, le lit tiède et ensoleillé du ruisseau où l'ourse et lui cherchaient leur déjeuner à l'arrivée de la bête humaine ; l'étrange coup de tonnerre, leur fuite sous la futaie, et la scène finale où Nouzak se retourna pour affronter l'ennemi. Pourtant ce n'était pas le trépas maternel qui ce matin lui semblait le plus poignant, mais bien le souvenir du terrifiant combat que lui-même avait soutenu contre l'homme blanc, puis sa lutte dans les profondeurs sombres et suffocantes du sac où Challoner l'avait apporté au camp. En ce moment même, son vainqueur examinait les écorchures de ses mains. Il

fit quelques pas en avant et grimaça pour Nioua le même sourire de bonne humeur qu'il avait esquissé à l'adresse du chien maigre.

Les petits yeux de Nioua étincelèrent.

— Je t'ai déjà dit hier au soir que je regrettais ce qui était arrivé, dit Challoner comme s'il parlait à l'un de ses semblables.

Àplus d'un point de vue Challoner était un type à part, différent de ceux qu'on rencontre d'ordinaire dans le nord. Il croyait, par exemple, à une certaine psychologie spécifique de l'animal, et s'était convaincu que les bêtes avec lesquelles on se conduit et parle de la manière habituelle entre hommes développent fréquemment une intelligence que son esprit peu scientifique confondait avec la raison.

— Je t'ai dit que je le regrettais, répéta-t-il en s'accroupissant à moins d'un mètre de la racine sous laquelle les yeux de Nioua flambaient. Et c'est la vérité. Je déplore d'avoir tué ta mère. Mais il nous fallait de la viande et de la graisse. En outre, Miki et moi, nous te revaudrons cela. Nous allons t'emmener avec nous chez la fillette, et si tu n'apprends pas à l'aimer tu seras la plus mesquine et la plus ignoble de toutes les créatures, et un bougre indigne d'avoir une mère. Le caniche et toi vous allez être frères. Sa vieille à lui aussi est morte, morte de faim, ce qui est pire que de recevoir une balle dans la poitrine. Et j'ai trouvé le chiot, tout comme je t'ai trouvé, se pressant contre son cadavre et se lamentant comme s'il ne lui restait rien au monde. Ainsi donc déride-toi et donne la patte ! Faisons la paix !

Challoner avança la main. Nioua demeura rigide comme une pierre. Quelques instants plus tôt il aurait grogné et montré les dents. Actuellement il faisait le mort. Cette bête humaine était

bien la plus étrange qu'il eût jamais vue. Hier elle ne lui avait fait d'autre mal que de le mettre dans le sac. Aujourd'hui encore elle ne semblait pas disposée à lui en faire. D'ailleurs sa parole n'était ni désagréable ni menaçante.

Les yeux de l'ourson se posèrent sur Miki. Le chien s'était accroupi carrément entre les genoux de Challoner et le regardait d'un air étonné et interrogateur, comme pour dire :

« Pourquoi ne sors-tu pas de dessous cette racine et ne viens-tu pas nous aider à faire le déjeuner ? »

La main de Challoner se rapprocha, et Nioua se tassa jusqu'à ce qu'il n'y eût plus un pouce d'espace à remplir. Alors le miracle se produisit. La patte de devant du monstre humain lui toucha la tête. Un frisson d'étrange terreur le parcourut. Cependant cela ne faisait pas de mal. S'il ne s'était coincé à bloc il eût griffé et mordu ; mais il ne pouvait faire ni l'un ni l'autre.

Lentement Challoner glissa les doigts vers la peau flasque derrière son cou. Miki, supposant qu'il allait se passer quelque chose d'étonnant, regardait l'opération avec des yeux écarquillés. Les doigts de Challoner se refermèrent, puis il attira Nioua et le tint à bout de bras ; l'animal gigotait comme s'il essayait de grimper, et se mit à geindre si fort que le toutou éleva la voix par pure sympathie et fit sa partie dans ce concert de détresse.

Une demi-minute plus tard, Challoner avait remis Nioua en maillot ; mais cette fois il avait laissé dépasser la tête, et serré l'embouchure du sac avec une cordelette de babiche. La bête était emprisonnée aux trois quarts, comme un ourson de poche.

La laissant se débattre et se rouler en guise de protestation, Challoner s'occupa du déjeuner. Pour la première fois Miki trouvait une opération plus intéressante que celle-là, et rôdait autour du captif en train de gigoter et de brailler, essayant vainement de lui apporter le réconfort de sa sympathie. Nioua finit par rester tranquille. Miki s'assit tout près de lui et regarda son maître d'un air intrigué, sinon scandalisé.

Le ciel se teintait d'une promesse de soleil quand Challoner fut prêt à reprendre son long voyage vers le sud. Il chargea son canot, laissant Nioua et Miki à embarquer en dernier. Il disposa à l'avant un nid moelleux fourni par la peau de Nouzak. Puis il appela Miki et lui attacha au cou le bout d'une vieille corde, dont il fixa l'autre extrémité autour de la gorge de Nioua : l'ourson et le chien étaient ainsi accouplés par une même laisse d'un mètre de long. Prenant les deux jumeaux par la peau du cou il les transporta dans le canot et les installa dans le coin préparé pour eux.

— Maintenant, jeunes gens, tâchez d'être sages, leur dit-il en manière d'avertissement. Nous allons essayer de faire quarante milles aujourd'hui pour rattraper le temps perdu hier.

Au moment où le canot démarrait, un rayon de soleil perça le ciel à l'horizon oriental.

05

Lorsque le canot commença à glisser sur la surface du lac, il se produisit chez Nioua un changement d'humeur extraordinaire qui échappa à Challoner et même à Miki. Toutes les fibres de son

corps tressaillaient et son cœur battait comme le jour de la glorieuse bataille entre Nouzak et le vieil ours mâle. Il crut que tout ce qu'il avait perdu allait lui revenir, et que, sans tarder, tout irait bien, car il sentait sa mère ! Puis il découvrit que cette odeur était concentrée dans l'énorme fourrure sur laquelle il était couché ; il s'y enfouit en aplatissant son ventre rondelet, et regarda Challoner par-dessus ses pattes.

Énigme difficile à résoudre ! La bête humaine était là qui dirigeait le canot, et sa mère était sous lui, chaude et douce, mais si effroyablement tranquille ! Il ne put retenir le gémissement discret qui s'adressait à elle, mais n'excita d'autre réponse qu'une pleurnicherie sympathique de son compagnon d'âge. Hélas ! La mère de Nioua ne bougeait pas : elle ne faisait pas de bruit ; il ne pouvait voir d'elle que cette peau noire et velue ; elle n'avait plus ni tête ni membres, ni les grosses pattes chauves qu'il aimait à chatouiller, ni les oreilles qu'il se plaisait à mordre. Rien n'en subsistait que ce bout de peau, et l'odeur.

Cependant une grande consolation réchauffait sa petite âme éperdue. Il sentait le voisinage protecteur d'une force indomptable et indestructible. Son dos se hérissa aux premiers rayons du soleil, et il posa son mufle brun entre ses pattes sur la fourrure maternelle. Miki, dans la même attitude, le regardait attentivement, comme s'il s'efforçait de résoudre l'énigme de ce nouveau compagnon.

Dans sa tête comique, avec son oreille convenable et l'autre mutilée, ornée en outre d'une moustache hérissée qu'il tenait de son ancêtre Airedale, il essayait d'arriver à une sorte quelconque de compréhension. Dès le début, il avait accepté Nioua comme ami et camarade, et l'ingrat lui avait infligé une bonne raclée

pour sa peine. Encore, cela, Miki pouvait l'oublier ; mais, ce qui était impardonnable, c'était le manque absolu de considération que Nioua semblait professer à son égard. L'ourson ne prêtait pas la moindre attention à ses plus amusantes bouffonneries. Quand le chien s'était mis à japper et sauter, l'invitant chaleureusement par ses aplatissements et contorsions à quelque partie de tape courante ou de lutte, l'autre s'était contenté de le regarder comme un idiot. Le chien se demandait si par hasard l'ours ne pouvait se plaire à autre chose qu'à se battre. Il s'écoula assez longtemps avant que Miki se décidât à tenter une nouvelle expérience à ce sujet.

La chose arriva juste au milieu de l'intervalle qui sépare le déjeuner du dîner. Pendant tout le temps écoulé depuis l'embarquement, Nioua avait à peine fait un mouvement, et Miki s'ennuyait à mourir.

Le temps désagréable de la nuit dernière n'était qu'un souvenir, et sur leur tête pas un nuage n'obscurcissait le ciel. Depuis plus d'une heure le canot de Challoner avait quitté le lac. Il naviguait maintenant sur une rivière assez rapide qui descendait la pente sud de la ligne de partage entre le Jackson's Knee et la Shamattawa. Ce cours d'eau, alimenté par le grand lac d'amont, était inconnu de Challoner, qui, en garde contre la traîtrise des rapides et des cataractes, observait l'aval d'un œil vigilant.

Depuis une demi-heure environ le courant devenait de plus en plus vif, et Challoner pensait bien qu'avant longtemps il serait obligé de faire un transport par terre. Il ne tarda pas à entendre devant lui le profond et tranquille murmure qui l'avertissait de l'approche d'une zone dangereuse. En tournant la prochaine courbe à bonne allure et assez près du rivage, il aperçut à quatre

ou cinq cents mètres plus bas les rochers et l'écume du tourbillon.

Ses yeux embrassèrent vivement la situation. Les rapides couraient entre une rive presque à pic et une autre couverte d'une épaisse forêt. Il vit d'un coup d'œil que c'était du côté boisé qu'il devait accomplir son portage, c'est-à-dire précisément sur la rive opposée et la plus lointaine. Faisant obliquer son canot de quarante-cinq degrés, il employa toute la force de son corps et de ses bras à manœuvrer sa rame. Il aurait juste le temps d'atteindre l'autre bord avant que le courant ne devînt dangereux. Par-dessus le frémissement des rapides il entendait maintenant le grondement irrité d'une cataracte.

Ce fut à ce moment mal choisi que Miki s'avisa de faire une nouvelle avance à Nioua. Avec un jappement amical il lança une patte en avant. Or, pour un petit chien, Miki possédait des membres énormes ; sa patte de devant était longue et décharnée, et, quand elle s'abattit en plein sur le bout du museau de Nioua, ce fut avec la force d'un gant de boxe manié par un expert. Il faut aussi tenir compte de la soudaineté de ce geste inattendu ; et, pour comble, le pataud, du revers de son autre patte balancée comme une massue, atteignit le poilu dans l'œil. C'en était trop, même de la part d'un ami ; avec un grognement soudain, Nioua s'élança de son nid et tomba sur le chien.

De fait, Miki, bien qu'il eût si piteusement demandé grâce lors de leur première échauffourée, provenait lui aussi d'une race combative. On ne mêle pas en vain le sang d'un chasseur Mackenzie, celui de tous les chiens du nord qui possède les plus grosses pattes, les plus larges épaules et le plus de vigueur, avec le sang d'un Spitz ou d'un Airedale. Si le Mackenzie, malgré sa

force bovine, est en tout temps paisible et de bonne humeur, le diable entre pour une bonne part dans la nature du Spitz et de l'Airedale, car il est difficile de décider lequel des deux est le plus enclin à la bataille. Et tout d'un coup le bénin Miki sentit le diable s'éveiller en lui. Cette fois il n'implora pas la pitié en glapissant. Il affronta les mâchoires de Nioua, et en moins de deux secondes un combat de premier choix était en pleine action sur la scène précaire de l'avant du canot.

En vain Challoner s'époumona pour les rappeler à l'ordre tout en ramant sans relâche pour échapper au danger des rapides. Nioua et Miki étaient trop absorbés pour l'entendre. De nouveau les quatre pattes de Miki s'agitaient en l'air, mais cette fois ses dents aiguës étaient solidement plantées dans la peau lâche sous le cou de Nioua, et ses membres antérieurs et postérieurs lui servaient à donner continuellement des coups de battoir qui auraient fini par essouffler Nioua, s'il ne s'était produit ce que Challoner appréhendait. Toujours enlacés, les combattants roulèrent de la proue dans le courant tourbillonnant.

Ils disparurent complètement pendant dix secondes environ, puis Challoner vit rebondir à la surface, à plus de cinquante pieds en aval, leurs deux têtes voisines rapidement emportées vers un fatal destin. Un cri d'angoisse lui échappa, qui trahissait une douleur réelle, car il était impuissant à les sauver, et depuis plusieurs semaines Miki était son unique compagnon et ami.

Maintenus ensemble par la corde d'un mètre de long qui les attachait, Miki et Nioua furent balayés vers le chaos écumant des rapides, Pour Miki c'était une faveur du destin que son maître ait eu l'idée de l'attacher à la même corde que Nioua. Le chien âgé de trois mois pesait quatorze livres, dont 80 % d'os et à peine un

demi pour cent de graisse, tandis que l'ourson, sur un poids total de treize livres, possédait environ 90 % de lard. Au point de vue des capacités de flottement, Miki devait donc se comporter comme une petite ancre, et Nioua comme une bouée de sauvetage de première qualité, presque insubmersible.

Il n'y avait chez l'un ni l'autre la moindre teinte de couardise. Tous deux étaient de race combative, et Miki, bien que submergé pendant la majeure partie des cent premiers mètres de leur course à travers les rapides, ne cessa pas un instant de se débattre pour tenir son museau dans l'air. Tantôt il naviguait sur le dos et tantôt sur le ventre, mais dans toutes les positions, il manœuvrait constamment ses grosses pattes comme des rames.

Ces efforts aidaient Nioua jusqu'à un certain point dans la lutte héroïque qu'il soutenait de son côté pour éviter d'embarquer une trop grande quantité d'eau. S'il eût été seul, ses dix ou onze livres de graisse l'auraient emporté sur le courant comme un ballon d'enfant ; mais avec ce halage de quatorze livres au cou, c'était pour lui un sérieux problème de ne pas sombrer. Une demi-douzaine de fois il disparut un instant, lorsque quelque dragage de fond engloutissait Miki, tête et queue, pattes et tout ; mais toujours Nioua revenait à la surface, agitant en désespéré ses quatre grosses palettes.

Puis vint la cataracte. À ce moment Miki avait pris l'habitude de voyager sous l'eau et heureusement perdu la faculté d'apprécier toute l'horreur du nouveau cataclysme où ils plongeaient. Il avait presque cessé de patauger. Il gardait conscience d'un rugissement dans les oreilles, mais la chose était moins déplaisante qu'au premier abord. Franchement parlant, il était en train de se noyer.

À Nioua était refusée l'agréable sensation d'une mort sans douleur. Aucun ourson du monde n'était mieux éveillé que lui quand arriva la catastrophe finale. Il avait la tête bien au-dessus de l'eau et était en pleine possession de tous ses sens. Tout à coup la rivière se déroba sous lui : il tomba comme un boulet dans une avalanche, et cessa de sentir à son propre cou la traction de Miki.

Challoner aurait pu estimer très exactement la profondeur du gouffre creusé au pied de la cataracte : mais si Nioua eût été capable d'exprimer sa propre opinion, il l'aurait appréciée à un mille au moins. Quant à Miki, il n'était plus en état de faire des évaluations, ni de s'en soucier, qu'il s'agît de deux pieds ou de deux lieues. Ses pattes avaient cessé d'opérer et il s'abandonnait totalement à son destin. Mais Nioua revint sur l'eau, et Miki le suivit comme un bouchon. Il était tout près de rendre le dernier soupir quand la force du courant issu du tourbillon lança l'ourson sur un amas de bois en partie submergé. Nioua, en s'agrippant d'un effort désespéré à cette planche de salut, tira hors de l'eau la tête du petit chien ; et celui-ci resta accroché par le cou au bord de l'épave, comme un pendu au bout de sa corde.

06

Il est douteux que, pendant les quelques instants qui s'écoulèrent alors, un raisonnement défini ait traversé la cervelle de Nioua ; et il serait exagéré de supposer qu'il se mit délibérément à l'œuvre pour tirer de sa situation précaire le pauvre Miki, déjà presque inconscient et plus qu'à moitié mort. Son unique ambition était

de gagner lui-même un terrain sec et solide, mais en s'y efforçant il devait nécessairement entraîner le jeune chien.

Plantant dans le bois flotté ses petites griffes aiguës, il se mit donc à hâler son bout de corde, et petit à petit, la tête en avant, Miki se trouva hissé hors du courant glacé et hostile. Ce fut une manœuvre très simple. Nioua atteignit un tronc d'arbre autour duquel l'eau refluait : il s'y aplatit et s'y cramponna comme jamais il ne s'était cramponné de sa vie.

De la rive, cette souche flottante était cachée par d'épaisses broussailles ; sans quoi, dix minutes après, Challoner les eût aperçus.

En fait, Miki n'avait pas suffisamment repris ses sens pour flairer ou entendre son maître lorsque celui-ci vint voir s'il restait une chance pour que son petit camarade fût encore en vie. Quant à Nioua, qui flaira cette approche, il ne fit qu'embrasser sa bûche avec une ardeur redoublée : il en avait assez de la bête humaine pour le reste de ses jours.

Une demi-heure se passa avant que Miki commençât à hoqueter, tousser et vomir de l'eau ; et pour la première fois depuis leur rixe en canot, l'ourson sembla s'intéresser vivement à lui. Dix minutes s'écoulèrent encore, puis Miki souleva la tête et regarda autour de lui. Sur quoi Nioua imprima une secousse à la corde, comme pour avertir son compagnon qu'il était temps de se débrouiller s'ils voulaient atteindre le rivage. Et Miki, trempé et lamentable, plus semblable à un squelette famélique qu'à une créature de chair, essaya positivement d'agiter la queue en reconnaissant Nioua.

Il grelottait encore dans cinq centimètres d'eau et jetait des regards d'envie vers ce bloc de bois haut et sec où s'était blotti Nioua. De ses pattes tremblantes et gourdes il s'activa pour le rejoindre. Mais la veine était contre lui. Au moment où il s'écartelait pour y grimper, ses grattements affolés communiquèrent à la souche la légère impulsion nécessaire et suffisante pour la dégager des épaves submergées. Lentement d'abord, la courbe du flot écarta de son ancrage un bout du tronc. Puis le fil du courant le saisit traîtreusement et d'une façon si soudaine que Miki faillit perdre son instable équilibre. L'arbre se déroba, puis se redressa, et se mit à fuir avec une rapidité qui aurait coupé le souffle à Challoner même dans sa fidèle pirogue.

Précisément, Challoner était en train de transporter son embarcation au-dessous de la cataracte. Mais il eût considéré comme une imprudence inexcusable de la mettre à flot dans les rapides où les frères siamois accomplissaient leur héroïque navigation, et, pour plus de sûreté, il préféra perdre près de deux heures à transborder son équipage à travers la forêt jusqu'à un demi-mille en aval.

Pour l'ourson et le toutou ce parcours d'un demi-mille fut une expérience qui devait survivre dans leur mémoire aussi longtemps qu'ils vivraient.

Ils se faisaient face à peu près par le travers du vaisseau, Nioua bien aplati, ses griffes incrustées dans le bois et ses petits yeux bruns presque sortis de leurs orbites : il aurait fallu un levier pour l'arracher de là. Quant à Miki, dès le début il semblait problématique qu'il pût tenir le coup. Il était incapable d'enfoncer dans le bois ses griffes émoussées et d'utiliser ses pattes raides, comme Nioua faisait des siennes, à l'instar de bras hu-

mains. Tout ce qu'il pouvait faire était de se maintenir en équilibre : il glissait de tribord à bâbord selon que l'esquif roulait ou déviait dans sa course ; parfois il se couchait en travers, parfois en long, et à chaque instant les mâchoires de l'incertain s'entr'ouvraient pour l'engloutir.

Les yeux de Nioua ne le quittaient pas une seconde, et s'ils avaient été des vrilles, ils auraient percé des trous. À en juger d'après la mortelle intensité de ce regard, l'ourson comprenait que sa sécurité personnelle dépendait moins de la ténacité de ses propres griffes que des capacités nautiques de Miki. Si le chien passait par-dessus bord, il n'avait d'autre choix que de le suivre.

Le tronc, plus gros et plus lourd d'un bout que de l'autre, filait tout droit, avec la rapidité et l'aspect d'une forte torpille. Nioua tournait le dos à l'horreur des flots écumants et des roches rugissantes, tandis que Miki faisait face à ce spectacle et n'en perdait pas une beauté. De temps à autre, l'épave se précipitait dans un tourbillon d'écume et y disparaissait un instant ; à ces moments-là Miki retenait son souffle et fermait les yeux, Nioua contractait ses griffes. Une fois, la souche effleura un rocher : six pouces de plus, et c'en était fait de leur croisière. Avant d'être à moitié de leur voyage, le jeune chien et l'ourson ressemblaient à deux boules de mousse savonneuse où scintillaient des yeux effarés.

Le tonnerre de la cataracte s'atténua rapidement dans la distance ; les grosses roches autour desquelles l'eau bouillonnait et refluait avec un grondement formidable commencèrent à s'espacer ; l'arbre franchit des espaces libres où il flottait aisément, sans secousses, et atteignit enfin le courant régulier des eaux placides. Alors seulement les deux boules d'écume risquèrent un mouvement volontaire.

L'ours tourna la tête et contempla pour la première fois toute la région d'épreuves qu'ils venaient de traverser. Le chien, qui regardait en aval, revit des rives tranquilles, une forêt profonde, une rivière étincelante au soleil. Tout son corps se gonfla d'une aspiration puissante, et le soupir dans lequel il exhala son soulagement était si profond et sincère qu'une trombe baveuse lui jaillit du nez et des babines. Il eut enfin conscience de la posture incommode où il s'ankylosait, une patte de derrière tordue sous lui, une de devant écrasée sous sa poitrine. Le calme des ondes et la proximité de la rive lui inspirèrent confiance, et il se dressa sur ses pattes.

Il possédait sur Nioua l'avantage d'un voyageur expérimenté, ayant régulièrement navigué plus d'un mois dans la pirogue de Challoner. Il ne craignait pas l'eau, du moins l'eau normale et de bonne conduite. Il se rengorgea un tantinet, et gratifia Nioua d'un jappement à moitié plaintif.

Mais l'éducation de Nioua avait suivi une ligne différente. Si son initiation au canotage datait d'aujourd'hui seulement, par contre il savait bien ce que c'est qu'un tronc d'arbre. Plus d'une aventure l'avait averti qu'une bûche dans l'eau est ce qui ressemble le plus à un être vivant, c'est-à-dire un objet doué d'une capacité presque illimitée de vous jouer les plus mauvais tours. Or c'était là une lacune fatale dans le trésor de science de Miki. Étant donné que ce tronc-là les avait transportés en sûreté à travers les eaux les plus turbulentes qu'il eût jamais vues, il le considérait comme un canot de premier ordre, avec cette restriction que le dessus en était arrondi de façon désagréable ; mais cette légère imperfection ne l'inquiétait guère. Sous les yeux terrifiés

de Nioua, il se redressa crânement et se mit à regarder dans toutes les directions.

Instinctivement, l'ours s'accrocha d'une étreinte désespérée, au moment même où Miki éprouvait le désir irrésistible de se débarrasser de l'écume qui l'emmaillotait complètement, sauf les yeux et le bout de la queue. Maintes fois il s'était secoué dans la pirogue : pourquoi ne le ferait-il pas maintenant ? Sans répondre à cette question, et même sans se l'être posée, il le fit.

Ainsi que la trappe du gibet se dérobe sous l'attouchement du bourreau, le tronc répondit immédiatement à la secousse en se retournant. Sans avoir le temps de pousser un cri, Miki partit comme un boulet, frappa la surface avec un « floc » profond et solennel, et, tel un plomb de sonde, disparut encore une fois.

Nioua, dont c'était la première submersion complète, tint bon ; et quand la souche se redressa, il restait vaillamment cramponné à la même place, nettoyé de toute écume. Il chercha Miki des yeux et le crut parti. Cependant il se sentait étranglé par le tiraillement familier à la gorge. Attiré par la tête dans le sens de la corde, il voyait naturellement le point où celle-ci disparaissait dans l'eau, mais rien n'apparaissait au bout : la bête était trop profondément submergée.

Il n'y avait guère de courant à l'endroit où se trouvait Miki. Aussi, Nioua, sentant le poids mort s'alourdir de plus en plus, s'agrippait à l'épave comme à la vie même. S'il eût lâché prise, et rejoint le chien, ils auraient perdu l'heureuse chance qui en ce moment même tournait en leur faveur. Car Miki, se débattant au fond tant qu'il pouvait, jouait à la fois le rôle d'ancre et de gou-

vernail ; lentement la souche changea de direction, se trouva prise dans un remous de bas-fond, et vint longer la rive boueuse.

D'un bond fou, Nioua s'élança sur la terre ferme ; et dès qu'il la sentit sous ses pattes, il essaya de prendre sa course. Le résultat de cet effort fut que Miki émergea lentement de la vase, écartelé comme un homard, tandis que l'air rentrait dans ses poumons. Nioua, sentant instinctivement que son camarade n'était pas en état de courir pour le moment, s'ébroua et attendit. Miki ne fut pas long à reprendre ses esprits. En moins de cinq minutes il fut sur pied et se secoua avec une telle vigueur que l'ours fut enveloppé par un cyclone d'eau et de boue.

S'ils étaient restés là, Challoner les aurait trouvés au bout d'une heure environ, car il pagayait dans ces parages, tout près de la rive, cherchant leurs cadavres. Il se peut qu'un instinct légué par ses innombrables ancêtres avait averti Nioua de cette éventualité, car moins d'un quart d'heure après leur atterrissage il menait l'attelage dans la forêt, et Miki le suivait de bon cœur dans cette aventure nouvelle pour lui.

L'ours commençait à recouvrer sa bonne humeur. Bien que sa mère lui manquât, la forêt était son domaine familial. Après son expérience affolante en compagnie du chien et de la bête humaine, il sentait grandir sa joie au contact velouté des aiguilles de pin sous ses pattes et aux arômes familiers de ces retraites silencieuses. Il reniflait la brise et pointait les oreilles, se croyant revenu à ses anciennes pistes, enthousiasmé de se sentir encore une fois maître de sa petite destinée. C'était cependant une forêt nouvelle, mais, il ne s'en inquiétait pas. Tous les sous-bois se ressemblaient à ses yeux, car il lui était impossible de les repérer dans un domaine contenant des milliers de kilomètres carrés.

Pour Miki, c'était une autre affaire. Il commençait à ressentir l'absence de Challoner, le voisinage de la rivière lui manquait, et il devenait inquiet à mesure que Nioua l'entraînait plus avant dans les sombres et mystérieuses profondeurs des hautes futaies. Décidé enfin à une vigoureuse protestation, il s'arrêta et se raidit si brusquement que l'ourson, arrivant au bout de la corde, s'étala sur le dos avec un grognement de surprise. Miki profita de cet avantage acquis pour retourner sur ses pas et, tirant avec l'énergie presque chevaline que lui avait léguée son père de race Mackenzie, il se mit en route vers la rivière, et traîna Nioua sur une distance de quatre à cinq mètres avant que l'ours pût se remettre sur pattes.

Alors commença la lutte. Assis sur leurs derrières, les pattes de devant plantées dans la terre molle, les rivaux tendirent la corde à se démantibuler la nuque et se désorbiter les yeux. L'effort de Nioua était calme et soutenu, tandis que Miki, à la manière canine, tiraillait de façon saccadée et convulsive, avec des bonds en arrière qui forçaient Nioua à céder du terrain pouce par pouce. Tout revenait à savoir lequel des deux cous possédait le plus de résistance. Sous la graisse de l'ourson il n'y avait pas encore beaucoup d'énergie physique ; sur ce point il était inférieur au jeune chien, dont la peau flasque et les gros os dissimulaient une force réelle. Aussi, après s'être raidi héroïquement et s'être laissé traîner encore sur une douzaine de pieds, Nioua renonça au débat et suivit la direction choisie par Miki.

Les instincts ataviques de Nioua l'auraient ramené en droite ligne vers la rivière. Mais chez Miki l'intention était meilleure que le sens de l'orientation. Nioua le suivit de meilleure grâce quand il s'aperçut que son compagnon décrivait un cercle bien inutile

qui les éloignait un peu moins vite, mais tout aussi sûrement de la redoutable rivière. Au bout d'un autre quart d'heure, Miki était absolument égaré. Il s'assit sur le derrière, regarda Nioua, et avoua la situation par un faible gémissement.

Nioua ne bougea pas. Ses petits yeux perçants venaient de se fixer sur un objet suspendu à un arbrisseau à quelques pas de distance. Antérieurement à l'apparition de la bête humaine, l'ourson consacrait les trois quarts de son temps à manger.

Or depuis la veille au matin il n'avait rien avalé, pas même le moindre insecte. Il se sentait complètement vide, et la vue de l'objet pendu au buisson faisait saliver toutes les glandes de sa bouche. C'était un nid de guêpes.

Bien des fois dans sa jeune vie il avait vu sa mère Nouzak aborder des nids de ce genre, les abattre, les écraser de sa grosse patte et l'inviter à se régaler de guêpes mortes. Pendant plus d'un mois ce mets avait fait partie de son menu quotidien, et c'était un des meilleurs qu'il connût. Il approcha du nid ; Miki le suivit. Quand ils en furent à moins de trois pieds, Miki commença à percevoir un fredonnement très distinct et de nature inquiétante. Nioua n'était pas du tout alarmé ; calculant la distance du nid au-dessus de terre, il se dressa sur son arrière-train, leva les pattes de devant, et attira l'objet avec une secousse funeste.

Instantanément, le ronronnement que Miki avait entendu se transforma en un bourdonnement de scie menaçante. Avec la rapidité de l'éclair, la mère de Nioua aurait mis le nid sous ses pattes et en avait écrasé la vie. Au lieu de cela, la secousse imprimée par Nioua n'avait servi qu'à déplacer la demeure d'Ahmou et

de sa dangereuse tribu. Et, précisément, Ahmou se trouvait à la maison avec les trois quarts de ses guerriers.

Avant que Nioua pût donner une seconde secousse au nid, il en sortit un nuage épais : soudain Miki poussa un cri éperdu de douleur. Ahmou en personne s'était posé sur le bout de son museau. Nioua n'émit pas une plainte, mais resta un bon moment à se frotter le mufle entre ses pattes, tandis que Miki, toujours hurlant, enfonçait le sien dans la terre. L'instant d'après toute l'armée d'Ahmou était en action. Alors Nioua se mit à pousser un braillement bizarre et tourna le dos dans une retraite précipitée : Miki ne resta pas en arrière. Sur chaque point de sa peau tendre il sentait la piqûre d'une aiguille rougie au feu. C'était maintenant Nioua qui faisait le plus de bruit. Sa voix ressemblait à un beuglement continu, et l'accord fantastique de cette basse avec le glapissement aigu de Miki eût convaincu tout Indien passant par là que les loups-garous y donnaient un bal.

L'héroïsme des guêpes est assez chevaleresque : après cette déroute de leurs ennemis, elles auraient réintégré leur forteresse bouleversée, si Miki, dans sa fuite éperdue, n'avait eu la malencontreuse idée de passer d'un côté d'un jeune arbre tandis que Nioua avait choisi l'autre côté. Cette mésaventure les arrêta avec une brusquerie presque suffisante à leur rompre le cou. Sur quoi, une douzaine de guerriers de l'arrière-garde d'Ahmou revinrent à la charge. Nioua, dont l'humeur combative était enfin éveillée, se retourna et griffa Miki à la croupe en un endroit presque dépourvu de poils. Le pauvre roquet, déjà à demi aveugle, affolé de souffrance et de terreur au point de perdre toute jugeote, crut que la déchirure lancinante infligée par les griffes acérées de l'ourson n'était qu'une piqûre plus profonde des horreurs bourdonnantes

qui le harcelaient. Il poussa un hurlement suprême et tomba en convulsions.

Cet accès le sauva. Dans ses contorsions folles il roula autour de l'arbre du même côté que Nioua, et celui-ci, sentant la laisse dégagée, reprit sa course d'un trait. Miki le suivit, hurlant à chaque bond. La rivière n'inspirait plus d'horreur à Nioua. Son instinct l'avertissait qu'il lui fallait de l'eau, et au plus vite. En ligne aussi droite que celle que Challoner eût pu suivre à la boussole, il entraîna son compagnon vers le fleuve. À quelques centaines de pas ils rencontrèrent un petit ruisseau qu'ils auraient pu franchir d'un bond. Nioua sauta dans l'eau, profonde de quatre à cinq pouces, et, pour la première fois de sa vie, Miki fit un plongeon volontaire. Ils restèrent longtemps vautrés dans le frais ruisselet.

La lumière du jour n'arrivait plus que terne et vague aux yeux de Miki, qui commençait à enfler de l'extrémité du museau à la dernière vertèbre de la queue. Nioua, protégé par sa graisse, souffrait moins, et y voyait encore. À mesure que coulaient ces heures douloureuses, bien des choses s'ajustaient dans sa cervelle. Toutes ces tribulations avaient commencé à l'apparition de la bête humaine. C'est elle qui lui avait pris sa mère, qui l'avait jeté lui-même dans un sac obscur, et surtout qui lui avait attaché la corde au cou. Lentement, mais sûrement, il commençait à se convaincre que cette corde était cause de toutes leurs mésaventures.

Après un repos prolongé ils sortirent du ruisseau et trouvèrent, au pied d'un grand arbre, un trou moelleux et sec. Même pour Nioua, qui avait conservé l'usage de ses yeux, il commençait à faire sombre dans la vaste forêt. Le soleil déclinait, l'air fraî-

chissait. Miki, étendu à plat ventre, sa tête enflée posée entre ses deux pattes de devant, gémissait doucement.

Maintes et maintes fois les yeux de Nioua se fixèrent sur la corde, à mesure que l'idée dominante se fixait dans sa tête. Il se mit à gémir aussi, autant par regret de sa mère qu'en réponse à Miki. Un irrésistible désir de camaraderie le rapprocha du jeune chien. Après tout, ce n'était pas Miki qu'il fallait blâmer : c'était la bête humaine… et cette corde.

Le soir mélancolique s'épaississait autour d'eux, et Nioua, se serrant de plus près contre son compagnon, prit la corde entre ses pattes de devant, y planta les dents avec un léger grognement, et se mit à la déchiqueter méthodiquement. Il grondait de temps à autre, mais ce grondement dénotait une intention toute communicative, comme s'il eût voulu dire à Miki :

« Tu vois ! je vais ronger cette affaire-là, et elle sera coupée avant l'aurore. Bon courage ! Sûrement la journée de demain sera meilleure. »

07

Au lendemain de leur douloureuse expérience avec le nid de guêpes, Nioua et Miki, sur leurs quatre paires de pattes raides et gonflées, se redressèrent pour saluer l'infiltration de l'aurore dans les ombres de la forêt où les avait plongés l'accident de la veille. Ils semblaient animés d'une invincible jeunesse : Miki, surtout, plus grotesque que jamais par le boursouflage de son

corps efflanqué et de ses membres excessifs, n'en était que mieux disposé à se mettre en quête de nouvelles aventures.

Il étalait une gueule ronde comme la lune, sous une tête bouffie à faire craindre son explosion ; mais ses yeux, ou du moins ce qu'on en pouvait voir, brillaient de leur éclat habituel ; et ses deux oreilles, la demie et l'entière, se dressaient en confiance vers l'ourson, dans l'expectative d'un signal quelconque indiquant ce qu'ils allaient faire. Le venin diffusé dans son corps ne le faisait plus souffrir. Il se sentait trop large de plusieurs pointures, mais, à part ce détail, pas trop mal en point.

Chez Nioua, protégé par sa graisse, les traces de la bataille étaient encore moins notoires. Sa seule détérioration manifeste consistait en la fermeture complète d'un œil. De l'autre, grand ouvert et alerte, il regardait tout autour de lui. En dépit de cette occlusion et de la raideur de ses pattes, il éprouvait l'optimisme de ceux à qui la fortune se décide à sourire. Il était débarrassé de la bête humaine qui avait tué sa mère ; l'attrayante forêt s'ouvrait devant lui, et il avait réussi à couper pendant la nuit la corde qui l'enchaînait à Miki.

Ainsi soulagé de deux maux au moins, il n'eût pas été autrement surpris de voir Nouzak sortir de l'ombre entre les arbres. Cette pensée le fit gémir ; et Miki lui répondit par une autre plainte ; car, envisageant la vaste solitude de son nouveau monde, il venait de se rappeler son maître.

Tous deux avaient faim. L'étonnante rapidité des coups dont le sort les avait accablés ne leur avait pas laissé le temps de manger. Pour Miki, le changement survenu était non seulement étonnant, mais désastreux ; dans l'anticipation de quelque nouvelle

catastrophe, il osait à peine respirer, tandis que Nioua scrutait la forêt ambiante.

Rassuré par cette inspection, il tourna le dos au soleil, selon la coutume de sa mère, et se mit en route.

Miki le suivit. Et c'est alors seulement qu'il s'aperçut que toutes les jointures de son corps semblaient avoir disparu. Il avait le cou ankylosé, les pattes comme des échasses, et cinq fois en cinq minutes il buta de ses orteils maladroits et tomba malgré ses efforts pour ne pas rester à la traîne. En outre, les yeux presque fermés, il y voyait à peine. À sa cinquième chute, il perdit entièrement l'ourson de vue, et proféra un gémissement de protestation. Nioua s'était arrêté et fouillait du museau sous une souche pourrie.

Quand Miki le rejoignit il était à plat ventre léchant aussi vite qu'il le pouvait une colonie de grosses fourmis rouges. Miki le regarda faire pendant quelques instants. Il ne tarda pas à soupçonner que Nioua mangeait quelque chose, mais du diable s'il savait ce que c'était. Flairant avec avidité tout près du groin fourrageur de l'ourson, il passa la langue au même endroit, mais n'en retira que de la poussière. Et Nioua ne cessait d'émettre de petits grognements de satisfaction. Il s'écoula bien dix minutes avant qu'il dénichât la dernière fourmi et se remît en route.

Peu après ils arrivèrent à une clairière où le terrain était humide. Après avoir flairé un peu et fixé de-ci de-là son bon œil, Nioua se mit soudain à creuser. En très peu de temps il déterra un objet blanc de la grosseur du pouce, qu'il broya gloutonnement entre ses mâchoires. Miki réussit à en saisir un assez gros morceau, mais fut vite désappointé. La chose ressemblait à du

bois ; après l'avoir roulée plusieurs fois dans sa gueule il la laissa tomber de dégoût, et Nioua s'empara de ce reste de racine avec un grognement reconnaissant.

Ils reprirent leur chemin. Pendant deux mortelles heures Miki suivit Nioua sur les talons. Le vide de son ventre grandissait à mesure que diminuait l'enflure de son corps, et sa faim devenait une torture. Mais il ne trouvait pas un morceau à se mettre sous la dent, tandis que Nioua, presque à chaque pas, semblait découvrir quelque chose à dévorer. Au bout de ces deux heures le menu de l'ourson avait atteint des proportions considérables et contenait, entre autres vivres animaux, une demi-douzaine d'escarbots noirs ou verts, toute une variété d'insectes durs ou mous, des colonies entières de fourmis rouges ou noires ; plusieurs vers blancs arrachés au cœur de morceaux de bois en décomposition ; une poignée de limaçons ; une jeune grenouille ; un œuf mal couvé de pluvier terrestre ; et, en fait de légumes, deux racines de camas et un chou. De temps à autre il arrachait de tendres pousses de peuplier et en grignotait l'extrémité. Il chiquait de la résine de sapin ou de balsamier toutes les fois qu'il en trouvait, et, à l'occasion, corsait son menu d'un brin d'herbe tendre.

Miki essaya un certain nombre de ces aliments. Il aurait bien mangé la grenouille, si Nioua ne l'eût devancé. La résine lui empâtait les dents, et son amertume faillit le faire vomir. Entre un limaçon et une pierre il ne faisait guère de distinction ; quant aux insectes, il tomba du premier coup sur une de ces créatures à l'assa-fœtida que l'on appelle punaises puantes, et renonça à pousser plus avant ses recherches entomologiques. Il décapita d'un coup de dents une pousse qui sortait de terre, mais au lieu d'un rejeton de jeune peuplier c'était une tige d'oseille sauvage

qui lui ratatina la langue pendant un quart d'heure. Il en vint à conclure que, du menu de Nioua, l'herbe était le seul article qu'il aurait pu manger.

Comme pour narguer cette abstinence, le compagnon de Miki manifestait une béatitude croissante à mesure que s'enrichissait son étrange collection stomacale. De fait, Nioua se trouvait dans un pays de cocagne et ne cessait de pousser des grognements de satisfaction ; d'autant plus que son mauvais œil commençait à se rouvrir et qu'il voyait les choses plus clairement. À diverses reprises, ayant découvert de nouvelles fourmilières, il invita le chien, par de petits cris excités, à partager son régal. Jusqu'au milieu du jour, Miki le suivait sur les talons. Il ne se départit de cette fidélité de satellite qu'en voyant le téméraire fouiller résolument dans un nid habité par quatre abeilles sauvages, qu'il écrasa et dévora.

Àpartir de ce moment Miki sembla comprendre qu'il devait chasser pour son propre compte, et cette idée éveilla chez lui un frisson d'enthousiasme. Il avait maintenant les yeux à peu près déclos, et ses pattes avaient beaucoup perdu de leur raideur. Le sang de sa triple race ne tarda pas à s'affirmer, et il partit en quête de son côté. Ayant trouvé une piste fraîche, il se mit à fureter, et une perdrix s'envola avec un grand bruit d'ailes. Bien qu'un peu alarmé, il sentit croître son excitation. Quelques instants après, en fourrant le museau sous un tas de broussailles, il se trouva face à face avec son dîner.

C'était Wahbou, le levraut. En un clin d'œil Miki bondit sur lui et le saisit par la peau du dos. Nioua, entendant le bris des broussailles et le cri de la victime, suspendit sa chasse aux fourmis et se fraya un chemin vers la scène de l'action. Miki, se dégageant à

reculons, fit face à Nioua. Il tenait triomphalement entre ses mâchoires le jeune lièvre, qui avait bien vite cessé de crier et de se débattre, et il commença à le dépouiller en affectant de gronder d'un air terrible. Nioua se coula près de lui avec des grognements affables. Les grondements de Miki redoublèrent.

Nioua, sans se démonter, continua d'exprimer sa profonde considération pour son cousin par une série de plaintes sourdes et suppliantes, et flaira la proie. La menace s'éteignit dans la gorge de Miki. Peut-être se rappela-t-il que Nioua l'avait invité plus d'une fois à partager son repas de fourmis et de scarabées. Ils mangèrent le lièvre ensemble.

Le festin ne se termina qu'avec le dernier morceau de chair et le dernier fragment d'os tendre. Alors Nioua s'assit sur son derrière rond et sortit sa petite langue rouge pour la première fois depuis la mort de sa mère. C'était le signe d'un estomac repu et d'un esprit béat. Pour le moment, il ne voyait rien à désirer qu'une sieste ; il s'étira avec nonchalance et chercha du regard un arbre propice.

Cette agréable sensation de plénitude inspirait au contraire à Miki un nouveau désir d'activité. Étant donné que Nioua broyait soigneusement sa nourriture, tandis que Miki, sans se soucier de la mastication, avalait la sienne en paquets, le chien avait disposé pour sa part des quatre cinquièmes du lièvre. Il n'avait donc plus faim. Mais jamais il n'avait senti si vivement son changement d'ambiance depuis leur chute dans les rapides. Pour la première fois de sa vie il venait de tuer et de goûter le sang tiède, et cette combinaison ajoutait à son existence une excitation incomparable avec l'attrait d'un somme en plein soleil. Maintenant qu'il avait appris le jeu, l'instinct de la chasse tremblait dans toutes les

fibres de son petit être. Il aurait continué jusqu'à bout de souffle si Nioua n'eût trouvé un bon endroit pour dormir.

C'est avec une surprise ahurie qu'il regarda son compagnon entreprendre à loisir l'ascension d'un grand peuplier. Il avait bien vu des écureuils grimper aux arbres, comme il avait vu voler des oiseaux ; mais l'acte de Nioua lui coupa la respiration ; et c'est seulement lorsque l'ourson fut installé à l'aise sur une fourche que Miki put exprimer ses sentiments. Il poussa un jappement d'incrédulité, flaira le pied de l'arbre, et esquissa une tentative d'imitation. La bûche qu'il ramassa sur le dos le convainquit que dans leur association, la spécialité de grimper aux arbres était réservée à Nioua.

Désolé, il recula d'une vingtaine de pieds et s'assit pour étudier la situation. Il ne percevait pas le moins du monde ce que Nioua pouvait bien avoir à faire là-haut, car ce n'était certainement pas la chasse aux insectes. Il jappa une demi-douzaine de fois, mais Nioua ne daigna pas répondre. Enfin le chien renonça à résoudre le problème et s'allongea sur le sol avec un gémissement découragé.

Mais ce n'était pas pour dormir. Il se sentait dispos, et désirait s'enfoncer dans les profondeurs de cette forêt fascinatrice.

Il était allégé de l'étrange appréhension qui l'obsédait avant le meurtre du lièvre. En un instant, sous le tas de broussailles, la Nature avait accompli un de ses miracles d'éducation. Dans cet intervalle de deux minutes, le roquet pleurnicheur, enrichi de force et d'intelligence, avait définitivement franchi cette phase élémentaire qui s'était prolongée par sa camaraderie avec Challo-

ner. Le chaud frisson du meurtre venait d'enflammer en lui tous les instincts.

Pendant la demi-heure qu'il passa étendu sur le ventre, mais l'œil et l'oreille aux aguets, tandis que Nioua sommeillait, le petit chien devint à moitié adulte. Il ne devait jamais savoir que son père Héla, le Mackenzie, était le meilleur chasseur dans toute la contrée du Little Fox, et qu'à lui tout seul il avait abattu un caribou mâle. Il ne le savait pas, mais il le sentait, sous forme d'un appel persistant et impérieux. C'est pour saisir cet appel qu'il écoutait avidement les murmures de la forêt, et c'est ainsi que son oreille alerte perçut le faible et monotone gloussement de Kawouk, le porc-épic.

Miki ne fit pas un mouvement. Un instant après il entendit le léger cliquetis des dards, et bientôt Kawouk, sortant du couvert, se dressa sur ses pattes de derrière dans un rayon de soleil.

Depuis treize ans Kawouk vivait tranquille dans ce coin solitaire, et maintenant qu'il était vieux il pesait bien ses trente livres. Sorti tard pour dîner cet après-midi, il se sentait encore plus heureux que d'habitude. Sa vue n'était pas très nette, même aux meilleurs jours. La nature ne lui avait jamais destiné des yeux perçants ; c'est pourquoi elle l'avait surchargé d'une phalange hérissée de javelots. À trente pieds de distance il ne s'inquiétait pas du chien, qu'il paraissait ignorer. Et Miki se tapit tout contre terre, averti par son instinct naissant que mieux valait laisser tranquille ce genre de créature.

Pendant un instant Kawouk resta debout, gloussant le cri de sa tribu sans mouvement visible du corps. Il se présentait de profil à Miki et ressemblait à un fonctionnaire obèse. Il était si gras

que son ventre faisait saillie comme une moitié de ballon, et ses pattes antérieures étaient croisées par-dessus, à peu près comme des mains humaines. En somme, on l'aurait pris plutôt pour une vieille femelle de son espèce que pour le chef de sa tribu.

Alors seulement Miki aperçut Iskouasis, la jeune compagne du porc-épic, au moment où elle débouchait timidement du fourré près de Kawouk. Les vieux os de celui-ci n'étaient pas encore à l'abri du frisson romanesque, car il se mit immédiatement à étaler ses bonnes manières et son élégance. Il commença cette risible démonstration par une sorte de danse amoureuse, sautant d'une patte sur l'autre en secouant son gros bedon et en gloussant plus fort que jamais. Les charmes d'Iskouasis étaient d'ailleurs suffisants pour tourner la tête à un plus vieux beau que Kawouk. C'était une véritable blonde, c'est-à-dire une albinos, une des rares créatures de son espèce. Elle avait le museau rose, roses étaient les paumes de ses pattes, et chacune de ses prunelles roses était encerclée dans un iris d'azur. Mais elle accueillait par une indifférence évidente la danse passionnée du barbon. Celui-ci s'en aperçut et changea de tactique. Il retomba à quatre pattes et se mit à poursuivre sa queue épineuse, comme frappé subitement de folie. Lorsque enfin il s'arrêta pour juger de l'effet produit, il fut manifestement démonté en constatant la disparition d'Iskouasis.

Il resta assis, stupide, pendant une bonne minute, sans faire le moindre bruit. Puis, à la consternation de Miki, il fila droit vers l'arbre où dormait Nioua. À vrai dire, c'était celui qui lui servait de salle à manger ; il se mit en devoir d'y grimper, sans cesser de bavarder tout seul. Du coup, Miki sentit son poil se hérisser. Il ignorait que Kawouk, comme tous ceux de son espèce, était l'être

le plus inoffensif du monde, et, de sa vie, n'avait jamais fait de mal à personne à moins d'être attaqué. N'en sachant rien, le chien lança une volée d'aboiements furieux pour prévenir Nioua.

Celui-ci s'éveilla lentement, et, en ouvrant les yeux, vit devant lui une gueule épineuse qui provoqua chez lui une convulsion de frayeur. Avec une précipitation qui faillit le faire dégringoler de sa fourche, il exécuta une sorte de rétablissement et se hissa plus haut dans l'arbre. Kawouk ne s'émut pas le moins du monde. Maintenant qu'Iskouasis était partie il était entièrement absorbé par l'anticipation de son dîner. Il continua son ascension à loisir, ce que voyant, Nioua, terrifié, recula sur une branche pour lui laisser libre passage sur le tronc.

Malheureusement c'était précisément sur cette branche que Kawouk avait pris son dernier repas, et il s'y aventura, semblant toujours ignorer la présence de l'ourson. À cette vue, Miki émit une série de jappements tellement aigus que Kawouk parut enfin comprendre qu'il se passait en bas quelque chose d'anormal. Il regarda Miki s'épuiser en vains efforts pour sauter sur le tronc de l'arbre ; puis il se retourna, et, pour la première fois, contempla Nioua en manifestant un certain intérêt. L'ourson se cramponnait de ses membres antérieurs et postérieurs. Il lui semblait impossible de reculer d'un pied de plus sur la branche que son poids faisait déjà ployer d'une manière inquiétante.

Àce moment Kawouk entama une réprimande irritée. Miki, après un dernier jappement éperdu, se cala sur les hanches pour mieux observer le drame saisissant qui se préparait là-haut.

Kawouk avançait prudemment par intermittences, et Nioua reculait pouce par pouce jusqu'à ce qu'enfin il roula sous la

branche et resta agrippé en dessous, le dos vers la terre. Alors Kawouk cessa de gronder et commença tranquillement son dîner. Nioua tint bon pendant deux ou trois minutes. Deux fois il essaya un rétablissement. Puis ses pattes de derrière glissèrent. Pendant une douzaine de secondes il resta suspendu par les pattes de devant, et enfin il s'abattit dans l'abîme de quinze pieds qui le séparait du sol.

Il atterrit tout près de Miki avec un choc mat qui lui coupa la respiration, se releva en grognant, jeta vers l'arbre un regard ahuri, et, sans autre explication à Miki, se mit à trotter au plus épais de la forêt, tout droit vers la grande aventure qui devait constituer pour tous deux une épreuve définitive.

08

Nioua ne s'arrêta qu'après avoir parcouru au moins un quart de mille.

Miki fut tenté de croire qu'ils venaient de passer brusquement au crépuscule. La partie de la forêt où les avait conduits la fuite de l'ourson ressemblait à une vaste et mystérieuse caverne. Challoner lui-même se serait arrêté en cet endroit, impressionné par la grandeur du silence, séduit par les murmures énigmatiques dont il était composé. Le soleil était encore haut dans le ciel, mais pas un rayon ne pénétrait l'épaisseur des sapins et cèdres suspendus comme un dôme sur la tête de Miki et de Nioua. Autour d'eux il n'y avait ni broussailles, ni arbustes ; sous leurs pieds, pas une fleur, pas un brin d'herbe ; rien qu'un tapis mou d'aiguilles brunes et veloutées dont l'amoncellement étouffait toute

vie. On pouvait imaginer que les nymphes de la forêt avaient fait leur dortoir de ce lieu abrité en toute saison contre le vent, la pluie et la neige ; ou encore que les loups-garous avaient choisi pour cachette cette fantastique et morne solitude, d'où ils sortaient pour accomplir leur horrible mission parmi les enfants des hommes.

Aucun oiseau ne pépiait dans les arbres ; nulle vie ne voletait entre leurs branches serrées. Tout était si tranquille que Miki pouvait entendre les battements tumultueux de son propre cœur. Il regarda l'ourson, dont les yeux, dans la pénombre, étincelaient d'un feu étrange. Ni l'un ni l'autre n'avaient peur, et pourtant dans le silence de cette crypte leur camaraderie naquit une seconde fois, et il y avait en elle quelque chose de nouveau qui pénétra leurs sauvages petites âmes, comblant le vide laissé par la mort d'une mère ou la perte d'un maître.

Le jeune chien gémit doucement, et une sorte de ronronnement sortit de la gorge de Nioua, suivi d'un grognement aigu comme le cri d'un petit cochon. Ils se pressèrent l'un contre l'autre, épaule contre épaule, face au monde.

Au bout de quelque temps ils se risquèrent en avant, comme deux enfants explorant le mystère d'une vieille habitation déserte. Ils ne chassaient pas, et cependant tous les instincts de chasse étaient éveillés en eux. Ils s'arrêtaient fréquemment pour regarder, écouter et flairer l'ambiance.

Ce lieu rappelait à Nioua la sombre caverne où il était né. Sa mère allait-elle surgir tout à coup de l'une de ces allées obscures ? Était-elle endormie par là, elle qui sommeillait si bien dans la nuit de sa tanière ? Peut-être ces questions s'esquissèrent-elles

dans son esprit. Car, tout, ici, comme dans leur antre, était mortellement tranquille ; et, à peu de distance, la pénombre s'épaississait en trous noirs. C'était un de ces endroits que les Indiens appellent Muhnedou, une partie de la forêt d'où la présence des démons a oblitéré toute vie. Car seuls les démons savent faire croître des arbres assez épais pour que le soleil ne les pénètre jamais ; et seuls les hiboux peuvent tenir compagnie à ces mauvais esprits.

Àl'endroit où se tenaient Nioua et Miki un loup adulte eût hésité et rebroussé chemin ; le renard se serait esquivé en rasant la terre ; même l'hermine au petit cœur féroce aurait sondé les alentours de ses minuscules yeux ronds, et, sans frayeur, mais avertie par l'instinct, elle eût regagné un couvert moins épais. Car ici, en dépit du calme et de l'obscurité, il y avait de la vie, qui palpitait embusquée dans ces abîmes d'ombre. Cette vie s'éveillait précisément au moment où Nioua et Miki s'enfonçaient en plein silence, et un feu verdâtre commençait à s'allumer dans des yeux ronds comme des boules. Pourtant il ne se produisait pas un son, pas un mouvement dans les épaisses ramures. Pareils aux farfadets du Muhnedou, les hiboux monstres observaient de là-haut, reprenant lentement leurs esprits, et… attendant.

Bientôt une ombre énorme se détacha du sombre chaos et passa si près au-dessus de la tête des deux compagnons, qu'ils entendirent le rouet menaçant des ailes géantes. Au moment où disparaissait la lugubre créature, un sifflement leur parvint, suivi du claquement rude d'un bec puissant. Un frisson traversa Miki. L'instinct qui cherchait à s'éveiller en lui s'enflamma comme une pincée de poudre. Instantanément, il sentit le voisinage d'un danger inconnu et terrifiant.

Maintenant des bruits se propageaient autour d'eux, des grouillements dans les arbres, des vibrations fantastiques dans l'air ; les claquements métalliques pétillaient au-dessus de leurs têtes. Miki vit la grande ombre revenir et s'évanouir de nouveau. Elle fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, si bien que la voûte feuillue en sembla remplie ; et avec chaque ombre se rapprochait la menace grinçante de ces becs aux fortes charnières. Comme le loup ou le renard, il rasait la terre ; mais ce n'était plus avec l'effroi geignant d'un petit chien. Les muscles bien tendus, il grondait en montrant les dents lorsqu'un des hiboux passait assez près pour lui faire sentir le battement de ses ailes.

Quant à Nioua, il répondit à ces approches par un reniflement qui, s'il eût été plus avancé en âge, aurait reproduit le Whouf de défi maternel. À la mode des ours, il se tenait debout. Et ce fut sur lui que s'abattit l'une des ombres, comme une flèche monstrueuse lancée de la nuit.

Àsix pieds de distance les yeux flamboyants de Miki virent son camarade enseveli sous une masse grise, et lui-même demeura quelques instants terrifié et paralysé par le tonnerre de ces ailes gigantesques.

Nioua ne proférait pas un son. Renversé sur le dos, il plantait ses griffes dans une telle épaisseur de plumes molles qu'il semblait n'y avoir dessous ni cœur ni chair. Il sentait sur lui la présence concrète de la mort. Les battements d'ailes ressemblaient à des coups de massue. Sa respiration en était coupée, ses sens paralysés, mais il continuait à labourer rageusement de ses griffes cette poitrine sans chair.

Dans sa première et féroce attaque, Ouhoumisiou, dont les vastes pennes mesuraient cinq pieds de bout en bout, avait manqué d'une fraction de pouce sa prise mortelle. Au lieu de s'enfoncer comme des couteaux dans les organes essentiels, ses puissantes serres s'étaient refermées trop tôt sur le poil épais et la peau flasque de l'ourson. Maintenant il assommait sa proie de ses ailerons, guettant l'instant propice pour l'achever d'un coup de son terrible bec. Une demi-minute de plus et la gueule de Nioua allait être mise en pièces.

C'est parce que Nioua ne faisait pas de bruit, ne poussait aucun cri, que Miki se releva sur ses pattes avec les babines retroussées et un grondement dans la gorge. Du coup, sa crainte abolie fit place à un tressaillement presque joyeux. Il reconnaissait leur ennemi, un oiseau. Pour lui les volatiles étaient une proie et non une menace. Une douzaine de fois, pendant leur retour des contrées hautes, Challoner avait abattu de grosses oies canadiennes et des grues à grandes ailes. Le chien s'était repu de leur chair. Deux fois il avait poursuivi des grues blessées en jappant de toutes ses forces, et elles avaient fui devant lui. Cette fois il n'aboya ni ne jappa, mais s'élança comme un éclair sur la masse emplumée. Ses quatorze livres de chair et d'os, avec la force d'une pierre, frappèrent Ouhoumisiou, qui, arraché de son étreinte, fut précipité sur le flanc dans un grand remous d'ailes.

Avant qu'il pût reprendre son équilibre, Miki s'élança de nouveau sur lui, visant à la tête, à l'endroit où il avait harponné la grue blessée. L'oiseau tomba à plat sur le dos, et alors seulement la gorge de Miki émit une volée d'abois irrités et menaçants. C'était un son nouveau pour Ouhoumisiou et pour ses frères altérés de sang qui, retirés dans l'ombre, observaient le combat. Les cla-

quements de bec s'affaiblirent dans la distance, et le hibou, d'un essor vigoureux, s'enleva dans les airs.

Miki, bien planté sur ses pattes de devant, la gueule dressée vers le plafond d'ombre, continua d'aboyer et hurler son défi. Il souhaitait que l'oiseau revînt à la charge : il aurait voulu lui arracher les plumes. Pendant qu'il lançait sa provocation sauvage, Nioua se releva, puis avec un petit cri d'avertissement à l'adresse de Miki, prit encore une fois la fuite. Il semblait lui dire : « Si tu agis comme un ignorant, moi du moins je comprends la situation. » Et cette fois encore il obéissait à l'instinct légué par d'innombrables générations. Il savait que la mort rôdait dans les abîmes environnants, et il se mit à courir comme il n'avait jamais couru de sa vie. Miki le suivit. Déjà les spectres volants commençaient à se rapprocher d'eux.

Enfin ils aperçurent en avant une tache de soleil. Les arbres devenaient plus hauts, et la lumière les pénétrait suffisamment pour dissiper les abîmes d'ombre naguère béants de toutes parts.

En parcourant cent mètres de plus, ils auraient atteint la lisière de la grande plaine qui servait de terrain de chasse aux hiboux. Mais l'instinct de la conservation bouillonnait dans la tête de Nioua ; il restait étourdi par le tamponnement de ces ailes foudroyantes, et les flancs lui cuisaient des griffures d'Ouhoumisiou. Aussi, rencontrant sur sa route un inextricable abatis de tronc d'arbres, il plongea dans cet abri si prestement, que pendant quelques instants Miki se demanda ce qu'il était devenu.

Le chien se glissa à sa suite sous l'abatis, puis se retourna et allongea le cou. Il n'était pas satisfait. Ses babines étaient encore retroussées, et il continuait à gronder. Il avait vaincu son

ennemi ; il l'avait carrément renversé, et s'était empli la gueule de ses plumes. Dans de pareilles conditions, il s'en voulait d'avoir suivi la déroute de Nioua, et brûlait du désir de retourner et de pousser cette affaire-là jusqu'au bout. Plus que jamais s'affirmait en lui l'injonction de race, le sang de l'Airedale et du Spitz, insoucieux de la défaite, où se mêlaient le courage du loup et l'obstination du renard, soutenus par les mâchoires puissantes et la force herculéenne du Mackenzie. Si Nioua ne s'était enfoncé profondément sous l'abatis, Miki serait sorti pour glapir son défi aux créatures empennées devant lesquelles il avait pris la fuite.

Mais les déchirures produites par les serres d'Ouhoumisiou brûlaient Nioua comme un fer rouge, et il en avait assez des batailles aériennes. Il se mit à lécher ses blessures. Au bout de quelque temps Miki s'approcha de lui et flaira le sang frais et tiède. L'odeur le fit gronder. Il savait que c'était le sang de Nioua, et ses yeux brillaient comme des globes incandescents en regardant l'ouverture par laquelle ils étaient entrés dans leur obscur labyrinthe.

Il resta une heure sans bouger, et pendant cette heure, comme dans celle qui avait suivi le meurtre du lièvre, il grandit. Lorsque enfin il se glissa prudemment hors de l'abatis, le soleil descendait derrière les forêts occidentales. Il regarda autour de lui, attentif aux mouvements et aux sons. Il avait perdu le maintien affaissé et suppliant du roquet. Ses pattes démesurées se posaient carrément sur le sol ; ses membres anguleux étaient durs, comme sculptés dans du bois noueux ; son corps était tendu, ses oreilles dressées, sa tête plantée bien droit entre des épaules dont l'ossature annonçait pour l'avenir une force gigantesque. Il se sentait en plein milieu de la grande aventure. La vie n'était plus une

question de jeux et de caresses aux mains d'un maître ; quelque chose d'autrement palpitant venait d'envahir son monde.

Au bout d'un certain temps il s'allongea sur le ventre tout près de l'entrée du refuge et se mit à ronger le bout de corde qui lui pendait encore au cou. Le soleil s'enfonçait de plus en plus et ne tarda pas à disparaître. Miki attendait toujours que Nioua sortît et vînt se coucher près de lui en plein air. Le crépuscule s'épaississant, il se retira au bord de l'issue et y trouva Nioua. Ensemble ils plongèrent leurs regards dans le mystère de la nuit.

Au début régna le silence absolu qui caractérise la première heure d'obscurité dans le pays du nord. Les étoiles se montrèrent dans le ciel pur, d'abord deux par deux, puis en constellations étincelantes. La lune se levait de bonne heure : déjà elle apparaissait sur la crête des forêts, inondant le paysage de sa pâleur dorée et remplissant la nuit d'ombres grotesques, immobiles et muettes. Ce calme ne dura guère. Des trous infestés de hiboux émana un bruit étrange et profond. Miki avait entendu les cris perçants et les hululements prolongés des petits rapaces, dévaliseurs de pièges, mais il ne connaissait pas la vocifération de ces Jézabels aux fortes ailes, ni de ces Frankensteins des forêts profondes, véritables bouchers de la nuit. C'était un son creux, enroué, un gémissement plutôt qu'un cri ; une plainte si brève et si basse qu'elle semblait empreinte de prudence, ou de la crainte d'effaroucher une proie éventuelle. Pendant quelques minutes le signal de vie fut transmis d'un repaire à l'autre, puis les voix se turent et le silence se rétablit, coupé à intervalles par le frôlement dévastateur des grandes pennes au sommet des pins et des cèdres, lorsque les oiseaux de chasse prenaient leur essor vers la plaine.

La sortie des hiboux n'était que le prélude du carnaval nocturne. Miki et Nioua restèrent longtemps couchés côte à côte, bien éveillés, écoutant de toutes leurs oreilles. Un chat-pêcheur passa à pas feutrés au voisinage de l'abatis, et son odeur leur parvint ; puis ils perçurent le cri lointain d'un plongeon, le jappement d'un renard impatient et le meuglement d'une femelle d'élan qui paissait au bord du lac de l'autre côté de la plaine. Enfin vint l'hallali qui activa la circulation de leur sang et les fit tressaillir jusqu'au cœur.

Au premier abord il semblait venir de très loin, ce cri à plein gosier des loups lancés sur la piste. Mais la chasse tournait vers le nord dans la plaine, de sorte que le vent, qui soufflait du nord et de l'ouest, ne tarda pas à emporter les échos. Dès lors la hurle s'entendit très distinctement, et dans la cervelle de Miki s'éveillèrent des visions nébuleuses et des réminiscences presque inintelligibles. La voix qu'il percevait ne ressemblait en rien à celle de Challoner, mais c'était une voix connue, celle de Héla, son père géant, et de sa mère Numa ; celle de sa lignée pendant des centaines et des milliers de générations avant sa naissance. L'instinct légué par ses ascendants le sollicitait, en même temps que certains souvenirs de tout son jeune âge.

Plus tard il lui faudrait à la fois de l'intelligence et de l'expérience pour discerner la minime différence entre chien et loup. Or cette clameur de sa race venait vers lui, et s'enflait rapidement, empreinte d'une férocité affamée. Il en oublia Nioua. Il ne vit pas l'ourson se retirer plus profondément sous l'abatis. Il se dressa raide, inconscient de tout, sauf de cet appel excitant à la curée.

Ahtik, le jeune caribou, menait un train éperdu à cent mètres en avant des loups ; à court de souffle, à bout de force, il sondait la nuit de ses yeux effarés, guettant le miroitement de quelque cours d'eau qui lui offrît une chance de salut. Déjà la horde s'était étendue en forme de fer à cheval, et les fauves placés aux deux extrémités galopaient à sa hauteur, prêts à se rapprocher pour lui trancher les jarrets et l'abattre. En ces instants suprêmes tous les gosiers s'étaient tus, et le jeune animal sentait venir la fin. Il obliqua désespérément à droite et se plongea dans la forêt. En entendant les heurts de son corps dans les broussailles, Miki se rasa contre l'abatis. Dix secondes après Ahtik passa à moins de cinquante pieds : sa forme paraissait énorme et grotesque au clair de lune ; son halètement ressemblait à un râle et exprimait les affres d'une mort imminente. Il s'évanouit aussi vite qu'il était apparu, et, à sa place, une dizaine d'ombres silencieuses glissèrent avec la rapidité du vent qui vient et passe.

Miki, resté debout, écouta pendant un certain temps, mais le silence était retombé sur la nuit. Alors il rentra dans l'abatis et se coucha à côté de Nioua.

Il passa les heures suivantes en bribes de sommeil interrompu. Il rêva de choses oubliées ; il rêva de Challoner, des nuits froides passées auprès de grands feux ; il entendit la voix de son maître et sentit son attouchement. Mais la note dominante à travers tous ses rêves était le sauvage cri de chasse de ses ancêtres.

Au petit jour il sortit de l'abatis et flaira la piste laissée par le caribou et les loups. Jusqu'ici c'était Nioua qui avait mené leurs vagabondages : maintenant l'ourson suivait son compagnon. Miki, les narines pleines du relent fauve, se dirigea résolument vers la prairie. Il lui fallut une demi-heure pour en atteindre la li-

sière. Enfin il franchit un large soulèvement de terrain pierreux au delà duquel son odorat le guida dans une descente profonde et abrupte vers l'évasement de la vallée.

Alors il s'arrêta.

Àvingt pieds en contrebas et à une distance de cinquante pieds gisait la carcasse en partie dévorée du caribou. Mais ce n'était pas ce spectacle qui le fit tressaillir jusqu'au fond du cœur. Mahigune, la louve renégate, était venue de la plaine broussailleuse pour se repaître du gibier qu'elle n'avait pas contribué à abattre. C'était une créature furtive, au dos rentré, au coup de dent leste, réduite à une maigreur squelettique par suite d'une maladie contractée en goûtant à un appât empoisonné ; une bête lâche, évitée même par les autres de sa race, et qui tuait jusqu'à ses propres petits. Cependant Miki ne voyait en elle rien de tout cela ; elle lui représentait, en chair et en os, tout ce que la mémoire et l'instinct lui rappelaient de sa mère. Or sa mère était venue avant son maître.

Pendant une ou deux minutes il resta immobile et tremblant, puis descendit vers elle, comme il serait allé vers Challoner ; avec beaucoup de précautions et encore plus d'inquiétude, mais surtout avec une étrange émotion que la présence de l'homme n'aurait pas suscitée. Il arriva tout près de Mahigune avant qu'elle n'eût conscience de son approche. Il respirait, toute chaude maintenant, l'odeur maternelle, et cela le remplissait de joie. Pourtant il se sentait apeuré, mais non d'une crainte physique. Aplati sur le sol, la tête entre les pattes, il se mit à gémir.

La louve se retourna avec la vivacité de l'éclair, les crocs dénudés sur toute la longueur de ses mâchoires, les yeux injectés de

sang, luisants de menace et de soupçon. Miki n'eut pas le temps d'esquisser un mouvement, ni d'émettre un son de plus. Avec la souplesse d'un chat elle s'élança sur lui, lui fit une morsure unique, et disparut.

Le sang coulait de l'épaule de Miki, mais ce n'était pas une souffrance concrète qui le tenait paralysé. L'odeur maternelle persistait à l'endroit quitté par Mahigune. Mais le rêve du jeune chien était brisé et ce qui chez lui prenait forme de mémoire s'évanouit dans un profond soupir terminé en plainte. Pour lui comme pour Nioua, il n'y avait plus de Challoner, et il n'y avait plus de mère. Il est vrai qu'il lui restait… le monde, ce monde sur lequel le soleil se levait actuellement, et d'où émanait, vibrant, l'arome de la vie. Et, tout près de lui, il y avait aussi une douce et riche senteur de viande.

Il la flaira avec appétit. Puis, se retournant, il aperçut la forme noire et boulotte de Nioua qui descendait la pente pour se joindre au festin.

09

Si Makoki, le vieil Indien à face de cuir, de la tribu des Cree, qui faisait le courrier entre le lac Dieu et le fort Churchill, avait connu l'histoire de nos deux héros jusqu'au moment où ils vinrent se repaître de la carcasse en partie dévorée du caribou, il aurait dit qu'Iskou-Wapou, la bonne Divinité des bêtes, veillait sur eux de façon toute particulière. Car Makoki croyait fermement aux dieux de la forêt, aussi bien qu'à ceux de sa propre hutte. Sans doute il eût fourni une version personnelle et pittoresque de cette aven-

ture, qu'il aurait racontée aux enfants de ses petits-enfants ; et ceux-ci à leur tour l'auraient transmise à leur postérité.

Il n'est pas dans l'ordre de la nature, aurait-il argué, qu'un ourson noir et un jeune chien Mackenzie, mâtiné de Spitz et d'Airedale, se lient d'une pareille camaraderie. C'est donc que la Puissance bienfaisante qui préside aux affaires des quadrupèdes, eut l'œil sur eux dès le début. C'est elle — car Iskou-Wapou est une déesse et non un dieu — qui, ayant poussé Challoner à tuer la mère de Nioua, l'incita à attacher d'une même corde l'ourson et le chien, afin qu'en tombant dans les rapides ils échappent à la mort et trouvent l'un dans l'autre un sauveur et un ami. Makoki les aurait appelés Neswa-pawuk, les deux petits frères ; et en toute circonstance, il se serait coupé un doigt plutôt que de leur faire du mal. Mais le vieil Indien ne savait rien de cette épopée : ce matin-là il était à cent milles de distance, en train de marchander avec un blanc qui cherchait un guide. Il devait toujours ignorer qu'Iskou-Wapou se tenait à ses côtés en ce moment même, préparant le plan d'événements qui devaient avoir une si grande importance dans la vie des deux bêtes.

Cependant les inséparables déjeunaient gloutonnement. Profondément pratiques, au lieu de s'attarder au passé, ils s'absorbaient complètement dans le présent. Ces quelques jours d'aventures excitantes semblaient les avoir vieillis d'une année. Chez Nioua, le regret de sa mère perdait de plus en plus de son intensité ; et pour Miki, la perte de son maître ne comptait plus, au train dont allaient les choses.

Ce qui occupait une place prépondérante et nette dans leur mémoire, c'était la nuit dernière, leur lutte pour la vie contre les hiboux monstres, leur fuite, l'abatage du jeune caribou par les

loups, et, pour Miki en particulier, sa brève et amère expérience avec la louve renégate. L'épaule lui brûlait à l'endroit où elle avait planté ses crocs. Mais son appétit n'en était pas diminué. Il grognait en mangeant, et se gorgea jusqu'à ce qu'il lui fût impossible d'avaler un morceau de plus.

Alors il se tassa sur les hanches et regarda dans la direction qu'avait prise Mahigune, c'est-à-dire vers l'est, du côté de la baie d'Hudson. Une immense plaine s'étendait entre deux chaînes semblables à des murs de forêts, dorés par le soleil matinal. Il n'avait jamais vu le monde tel qu'il lui apparaissait maintenant. Les loups avaient tué le caribou au bord d'un escarpement qui faisait saillie comme un pouce gros et court sur la forêt infestée de hiboux, et la carcasse gisait en contrebas dans une descente herbeuse qui dominait le paysage. De là les regards de Miki pouvaient plonger sous lui et devant lui, si loin que les merveilles aperçues finissaient par se fondre dans l'éclat du soleil et l'azur du ciel. Son champ visuel embrassait un paradis plein de promesses ; de vastes prairies, vertes et grasses ; une série de bosquets semblables à des parcs, avant-garde de l'autre grande forêt qui commençait au pied des chaînes lointaines ; des étendues couvertes de buissons et diaprées des riches teintes du mois de juin ; de-ci, de-là, des eaux scintillantes, et, à un demi-mille de distance, un lac qui semblait un miroir géant encadré dans la verdure empourprée des cèdres et des sapins.

Voilà donc où était allée la louve. Il se demandait si elle reviendrait. Il huma l'air, cherchant quelque odeur d'elle. Mais le désir de la revoir n'existait plus dans son cœur. Quelque chose commençait à l'avertir de la grande différence entre chien et loup. Pendant un instant, espérant encore que le monde lui tenait

une mère en réserve, il avait pris une étrangère pour celle qu'il avait perdue. Mais il comprenait, maintenant. Les dents de Mahigune avaient failli lui briser l'épaule ou lui trancher la veine jugulaire.

Tebah-Gone-Gawin, la grande et unique loi, l'implacable norme de la survivance du plus apte, s'imposait à lui. Vivre, c'était combattre, c'était tuer ; c'était vaincre tout ce qui agite des pattes ou des ailes. La terre et l'air lui réservaient des menaces. Depuis la disparition de Challoner il n'avait trouvé d'amitié nulle part, sauf dans le cœur de Nioua, l'ourson sans mère. Et c'est vers Nioua qu'il se tourna maintenant, tout en grognant contre un oiseau des élans au gai plumage, qui voletait à l'affût d'un morceau de viande.

Nioua, dont quelques minutes plus tôt le poids ne dépassait pas une douzaine de livres, en pesait bien maintenant quatorze ou quinze. Son ventre était tendu comme les flancs d'un sac trop plein ; assis en plein soleil, il faisait le gros dos, se pourléchant les babines, copieusement satisfait du monde et de lui-même. Miki se frotta contre lui ; Nioua proféra un grognement de camaraderie, puis se roula sur le dos en l'invitant à jouer.

C'était la première fois que cela lui arrivait, et Miki, avec un jappement de joie, lui sauta dessus. Dans cette amicale escarmouche à coups de pattes, de griffes et de dents, ponctuée de grondements féroces par Miki, de grognements et de petits cris de goret par Nioua, ils déboulèrent jusqu'au bord de la plongée de terrain. De là jusqu'en bas il y avait bien une centaine de pieds ; c'était une pente gazonnée mais abrupte : comme des projectiles lancés par une catapulte ils dégringolèrent jusqu'à la plaine.

Pour Nioua, cette acrobatie n'offrait rien de désagréable : gras et rond comme il l'était, il roulait facilement. Mais il en allait autrement pour le cabot. Tout en pattes, en saillies de peau et d'os, il exécuta en tombant une telle série de contorsions, de boucles et de sauts périlleux, qu'en touchant la dure veine de schiste au bord de la plaine il était complètement étourdi et à bout de souffle. Il se remit sur pied, tout haletant, et pendant quelque temps le monde lui parut décrire une ronde écœurante. Puis il reprit ses sens, et aperçut son camarade à une douzaine de pieds de distance.

Nioua venait de faire une réjouissante découverte. Nulle créature au monde n'apprécie mieux une glissade qu'un ourson noir, sauf peut-être un jeune garçon sur un traîneau ou un castor sur sa queue ; et tandis que Miki remettait de l'ordre dans ses esprits dispersés, Nioua remonta délibérément à vingt ou trente pieds sur la pente, et se laissa de nouveau rouler jusqu'en bas ! La mâchoire inférieure de Miki en tomba de surprise. Nioua renouvela la manœuvre et l'autre en perdit la respiration. Cinq fois il regarda l'ourson grimper ces vingt ou trente pieds et s'ébouler sur l'herbe. À la dernière chute il bondit sur lui et lui donna une telle bousculade qu'elle faillit dégénérer en un combat pour tout de bon.

Miki entreprit ensuite d'explorer la base de la colline. Nioua le suivit par condescendance pendant une centaine de mètres tout au plus, mais refusa carrément d'aller plus loin. Parvenu au quatrième mois de son intéressante existence, le jeune ours était convaincu que la Nature l'avait fait naître pour lui donner le plaisir de se remplir indéfiniment le ventre. Manger était pour lui la seule et unique excuse de l'existence. Il avait une sérieuse tâche à

accomplir pendant les quelques mois à venir s'il voulait maintenir le record de sa famille, et il se sentait rempli d'alarme et de révolte en constatant que Miki semblait disposé à abandonner la grasse et juteuse carcasse du jeune caribou. Du coup, il oublia toute idée de jeu et se mit à remonter la pente dans une disposition qui contenait cent pour cent d'esprit pratique.

Voyant cela, Miki abandonna son projet d'exploration et le rejoignit. Ils atteignirent le palier de la pente à vingt pas de la carcasse du renne et s'arrêtèrent derrière un amas de grosses pierres pour examiner leur provision de viande. Ils restèrent muets et immobiles de surprise. Deux hiboux gigantesques étaient en train de déchirer la carcasse.

Miki et Nioua les identifiaient avec les monstres de la sombre forêt d'où ils s'étaient échappés au péril de leur vie. Mais en réalité ceux-ci n'appartenaient pas à la race d'Ouhoumisiou et des pirates nyctalopes. C'étaient des hiboux de neige, qui diffèrent de leurs congénères en ce que leur vision est aussi perçante, en plein jour, que celle du faucon. Mispoul, le gros mâle, était d'un blanc immaculé, et sa femelle, un peu plus petite, était rayée de bandes d'un brun ardoisé ; leurs têtes rondes et l'absence de houppes d'oreilles leur donnaient une apparence terrifiante.

Mispoul, ses magnifiques ailes à demi étendues sur la carcasse d'Ahtik, déchirait la chair du caribou si gloutonnement que Nioua et Miki entendaient claquer son bec puissant. Sa femelle Niouish avait la tête presque enfouie dans les entrailles d'Ahtik. Leur aspect et le bruit qu'ils faisaient en mangeant auraient suffi à troubler les nerfs d'un ours plus âgé que Nioua ; celui-ci se tapit derrière une pierre, ne laissant dépasser que la tête.

Un grognement maussade se forma dans la gorge de Miki. Mais il le retint et s'aplatit sur le sol. Cette fois encore, le sang de son père, le chasseur géant, s'éveillait en lui comme une flamme. Cette carcasse était à lui, et il était disposé à la défendre. En outre, n'avait-il pas battu le grand hibou dans la forêt ? Mais ici, il avait affaire au couple. Cette constatation le fit rester coi une minute ou deux de plus, et dans ce bref intervalle il survint de l'inattendu.

Il vit Mahigune, la louve renégate, sortir des broussailles de l'autre côté de la pente. Le dos rentré, les yeux injectés de sang, sa queue touffue se dérobant dans une intention meurtrière, elle se glissa à travers le terrain découvert comme une ombre grise et rancunière. Si furtive qu'elle fût, elle agissait avec une grande rapidité. Elle s'élança sur Mispoul avec un grondement et un claquement de mâchoires qui incitèrent Miki à se tapir encore plus près du sol.

Les crocs de Mahigune s'enfouirent dans les quatre pouces de plumes qui formaient l'armure du hibou. L'oiseau avait été surpris, et sans l'intervention de Niouish, sa tête eût été séparée du tronc avant qu'il pût se mettre en état de défense. La chouette, sortant son cou ensanglanté des entrailles d'Ahtik, attaqua Mahigune avec un cri guttural et sifflant qui ne ressemblait à celui d'aucune autre créature vivante. Elle planta son bec et ses serres dans le dos de la louve, qui, abandonnant Mispoul, lança un coup de gueule féroce à son nouvel assaillant. Mispoul était sauvé pour un instant, mais au prix d'un terrible sacrifice de la part de Niouish. D'un seul coup bien dirigé de ses mâchoires à longs crocs, Mahigune avait littéralement arraché à la chouette une de ses vastes ailes. Dans le croassement de souffrance qui lui échap-

pa, son mâle entendit sans doute une note d'agonie, car il s'enleva sur ses ailes, s'équilibra un instant, puis s'abattit sur le dos de la louve avec une force qui la renversa.

Le grand hibou lui enfonça profondément ses serres dans les reins, s'agrippant à cette partie vitale avec une ténacité vindicative et féroce. Dans cette étreinte, Mahigune, à son tour, sentit l'aiguillon de la mort. Elle se renversa sur le dos et se roula en tous sens, hurlant, mordant et griffant l'air dans ses efforts pour se débarrasser de ces lames de feu qui lui pénétraient de plus en plus profondément dans les entrailles.

Mais Mispoul tenait bon, roulant avec elle, la frappant de ses ailes géantes, refermant les serres dans une étreinte que la mort même n'aurait pu dénouer. Sa femelle agonisait sur l'herbe. Le sang s'échappait à flots du trou qu'elle avait au flanc. Sa vue était déjà obscurcie par l'approche de la mort, qu'elle tentait encore de voler au secours de Mispoul. Quant à celui-ci, héroïque jusqu'au bout, la mort même ne lui fit pas lâcher prise.

Mahigune se traîna dans les broussailles en bordure, et là seulement elle réussit à se débarrasser du cadavre du grand hibou. Mais elle conservait aux reins ses profondes blessures, et le sang lui coulait du ventre pendant qu'elle cherchait à atteindre le fourré, laissant derrière elle une piste rouge. Elle parcourut encore un quart de mille, puis se coucha sous un bouquet de sapins nains, où elle ne tarda pas à rendre l'âme.

Chez Nioua et Miki, — mais surtout chez le fils d'Héla, — cet âpre combat avait encore activé le subtil développement de leur compréhension du monde et la croissance de cette sagesse inoubliable qui naît de l'expérience, soutenue par l'instinct hérédi-

taire. Ils avaient tué de petites créatures, Nioua, ses scarabées, ses grenouilles et ses frelons ; Miki, son lièvre ; ils s'étaient battus pour défendre leur vie ; ils avaient passé par des épreuves qui, dès le début, constituaient un jeu de hasard engagé contre la mort ; mais il avait fallu l'apogée d'une lutte comme celle qui venait de se dérouler sous leurs yeux pour leur ouvrir de nouvelles perspectives sur la vie.

Miki laissa passer plusieurs minutes avant d'aller flairer le cadavre de la chouette. Il n'éprouvait plus le désir de lui arracher les plumes dans un puéril accès de triomphe et de férocité. Des habiletés et des ruses nouvelles venaient de naître en lui. Le sort de Mispoul et de sa femelle lui avait fait sentir tout le prix du silence et de la circonspection ; il savait maintenant qu'il y avait au monde beaucoup d'êtres à qui il n'inspirait aucune frayeur et qui n'étaient nullement disposés à fuir devant lui. Il avait perdu son mépris et prudent et fanfaron des créatures ailées ; il avait appris que la terre n'était pas faite pour lui seul, et que pour y tenir sa petite place il devait lutter comme Mahigune et les hiboux. Et tout cela venait de ce que dans les veines de Miki coulait le sang rouge d'une longue lignée d'ancêtres combatifs qui eux-mêmes se rattachaient aux loups.

Chez Nioua le processus déductif suivait une marche toute différente. Sa race n'était pas agressive, sauf vis-à-vis de ses semblables. Elle n'avait pas l'habitude de faire sa proie des autres bêtes, et nulle ne la considérait comme une proie. Cette sécurité résultait d'ailleurs d'un pur accident de naissance, du fait qu'aucune créature de ce vaste domaine n'était assez forte, isolément ou en bande, pour venir à bout d'un ours noir adulte en lutte franche. Aussi la tragédie de Mahigune et des hiboux n'avait rien

enseigné à Nioua sur l'art de se battre. Le seul bénéfice, peut-être, qu'il avait tiré de cet exemple était un redoublement de prudence. Et ce qui l'intéressait le plus dans tout cela, c'est que la louve et les deux oiseaux n'avaient pas dévoré le jeune caribou. Son souper était intact.

Il resta caché, ses petits yeux ronds bien ouverts à l'éventualité de nouveaux dangers, et regarda Miki explorer la scène du combat. Le chien alla du cadavre de la chouette à celui d'Ahtik, puis flaira lentement la trace de Mahigune vers la brousse. Il trouva Mispoul à la lisière du bois. Sans s'aventurer plus loin, il revint vers Nioua, qui s'était enfin décidé à se risquer en terrain découvert.

Miki dut bien courir une cinquantaine de fois dans la journée à la défense de leur garde-manger. Les oiseaux des élans glousseurs, avec leurs gros yeux, étaient les plus ennuyeux ; et le second prix de persévérance revenait aux geais du Canada. Deux fois une petite hermine à robe grise, aux yeux rouges comme des grenats, vint pour se gorger de sang, mais Miki s'élança contre elle d'un air si sauvage qu'elle ne revint pas une troisième fois. Vers midi les corbeaux du voisinage avaient senti ou aperçu la carcasse, et décrivaient des cercles au-dessus, en attendant le départ de Miki et Nioua. Plus tard, perchés au sommet des arbres de la lisière, ils firent entendre de rauques protestations.

Cette nuit-là les loups ne revinrent pas à la pente. Le gibier était trop abondant et ceux qui se trouvaient au-dessus de la gorge chassaient une nouvelle proie loin dans l'ouest. Une fois ou deux Nioua et Miki entendirent leurs hurlements à grande distance.

Ils passèrent encore cette nuit radieuse et étoilée à veiller et écouter, dormant à intervalles ; dans la douceur de l'aube grise ils retournèrent à leur festin.

C'est en cela que Makoki, le vieux courrier de la tribu Cree, aurait trouvé la preuve la plus convaincante de la présence tutélaire. Jours et nuits se succédaient, et la chair et le sang d'Ahtik développaient merveilleusement la force des deux bêtes. Au bout de quatre jours, Nioua était gras à lard ; il avait bien grandi de moitié depuis le jour où il était tombé du canot. Miki commençait à se remplir. On ne pouvait plus lui compter les côtes à distance. Sa poitrine s'élargissait, ses pattes perdaient un peu de leur gaucherie anguleuse, ses mâchoires se renforçaient de leur exercice sur les os d'Ahtik. L'ardeur du roquet au jeu diminuait en lui à mesure que s'affirmait l'impatience du chien de chasse. La quatrième nuit, le cri de la horde lui parvint de nouveau et suscita en lui une exaltation sauvage.

Pour Nioua, embonpoint était synonyme de bonne humeur et contentement. Tant qu'il restait de la viande, il n'était guère tenté de dépasser ce flanc de colline. Deux ou trois fois par jour il descendait au ruisseau ; le matin et l'après-midi, de préférence vers le coucher du soleil, il s'amusait à rouler du haut de la pente. En outre, il prenait l'habitude de faire sa sieste dans la fourche d'un jeune arbre.

Comme Miki n'appréciait pas du tout le sport du toboggan et ne savait pas grimper aux arbres, il passait le temps à s'aventurer de plus en plus loin au pied de la hauteur. Il aurait voulu que l'ourson l'accompagnât dans ses expéditions. Il ne se mettait jamais en route sans l'avoir supplié de descendre de son perchoir,

ou sans avoir tenté de le détourner de l'unique piste tracée par ses allées et venues au ruisseau.

Cependant l'obstination de Nioua n'était pas de nature à provoquer entre eux un réel désaccord. Miki l'estimait trop pour cela. Si les choses en étaient venues à une épreuve décisive, et si Nioua avait pensé que Miki ne reviendrait pas, il l'eût suivi sans aucun doute.

Ce fut une autre cause, plus puissante qu'une vulgaire querelle, qui établit entre eux la première barrière sérieuse. Miki appartenait à une race qui aime à manger sa viande fraîche, tandis que Nioua préférait la sienne faisandée. Or à partir du quatrième jour, ce qui restait de la carcasse d'Ahtik se mit à mûrir rapidement. Le cinquième jour, Miki en trouva la chair difficile à avaler ; le sixième, cela lui fut impossible.

Nioua la jugeait de plus en plus délicieuse à mesure que la saveur en devenait plus forte et le parfum plus lourd. Le sixième jour, dans son enthousiasme, il se roulait dessus. Cette nuit-là, pour la première fois, Miki évita de dormir à côté de lui.

Le septième jour amena une crise. Ahtik empestait maintenant l'atmosphère. Son odeur, propagée par la douce brise de juin, avait attiré tous les corbeaux du pays. Elle repoussa Miki, qui s'esquiva comme un chien battu jusqu'au lit du ruisseau. Quand Nioua vint y boire après déjeuner, Miki le renifla un instant, puis s'arrangea pour augmenter la distance entre eux. En réalité il n'y avait plus guère de différence entre Ahtik et Nioua, sinon que l'un était immobile et l'autre en mouvement. Tous deux puaient la charogne : tous deux étaient décidément bien faisandés. Les corbeaux mêmes décrivaient des cercles au-dessus de

Nioua, se demandant comment il se faisait qu'il marchât comme une créature vivante.

Cette nuit-là Miki dormit seul sous un massif de buissons dans le lit du ruisseau. Il était affamé et solitaire, et pour la première fois depuis plusieurs jours il sentait l'énormité et le vide du monde. Nioua lui manquait. Ses gémissements d'appel troublèrent à plusieurs reprises les longues heures de silence étoilé.

Le soleil était déjà haut quand Nioua descendit la colline. Il s'était acquitté de son déjeuner et de sa glissade matinale, et embaumait de pis en pis. Cette fois encore Miki essaya de l'entraîner, mais Nioua semblait obstiné à demeurer dans toute la gloire de sa condition actuelle.

Ce matin-là il était encore plus pressé que d'habitude de retourner à la plongée : toute la journée de la veille il avait dû donner la chasse aux corbeaux, et aujourd'hui ceux-ci redoublaient d'entêtement pour essayer de lui voler sa carne. Après avoir bu et poussé un grognement criard à l'adresse de Miki, il s'empressa de remonter la pente.

Sa piste pénétrait sur le palier en traversant l'amas de rochers à l'abri desquels Miki et lui avaient regardé la bataille entre Mahigune et les deux hiboux ; par mesure de précaution il s'y arrêtait toujours un instant pour s'assurer que tout allait bien en terrain découvert. Cette fois il eut un sursaut. La carcasse était littéralement noire de corbeaux.

Kakakiou et sa horde éthiopienne de nettoyeurs étaient descendus comme un nuage ; à grands battements d'ailes, échangeant force coups de bec, ils lacéraient la chair d'Ahtik comme une bande de déments. Un autre nuage planait dans l'air ; tous

les buissons et arbustes du voisinage pliaient sous leur poids, et leur plumage de jais brillait au soleil comme s'ils sortaient d'un bain de rétameur.

Nioua en restait confondu. Il n'avait pas peur ; à maintes reprises il avait chassé ces voleurs poltrons : mais jamais il n'en avait vu autant. Ils lui cachaient complètement sa charogne. La terre même était noire aux alentours.

Il s'élança des rochers en découvrant ses crocs, comme il l'avait déjà fait au moins une douzaine de fois. Il y eut un bruit d'ailes étourdissant. L'air fut obscurci, et le croassement qui s'éleva de toutes parts pouvait s'entendre à un mille de distance. Mais cette fois Kakakiou et sa puissante équipe ne s'envolèrent pas vers la forêt. Leur nombre leur inspirait de l'audace. Ils avaient goûté à la chair d'Ahtik, et l'arome qui s'épanouissait dans leurs narines les enivrait et les affolait de désir.

Nioua était abasourdi. Au-dessus, derrière, tout autour ils tournoyaient, l'insultant de leurs cris rauques, et les plus hardis fondaient sur lui pour le battre de leurs ailes. Le nuage menaçant s'épaississait ; tout à coup il s'abattit comme une avalanche.

Il recouvrit la carcasse et ensevelit carrément Nioua. Celui-ci se sentit suffoqué sous la multitude emplumée et commença à se battre, comme il l'avait fait avec les hiboux. Les tenailles d'une vingtaine de becs noirs lui pincèrent les poils et la peau ; d'autres le piquaient aux yeux ; il crut qu'on lui arrachait les oreilles, et le bout de son museau fut ensanglanté en quelques secondes. Perdant le souffle, aveuglé, étourdi, abîmé de piqûres par tout le corps, il oublia Ahtik et n'eut plus d'autre désir que de gagner un terrain découvert où il pût courir à l'aise.

Concentrant toute sa force en un suprême effort, il se remit sur pied et chargea à travers la masse vivante qui l'enveloppait. À ce signal de défaite nombre des assaillants le quittèrent pour se joindre au festin. Lorsqu'il arriva à moitié chemin du bois où s'était réfugiée Mahigune, tous l'avaient abandonné, sauf un seul. Celui-là était peut-être Kakakiou en personne. Il s'était attaché comme un piège à la queue touffue de Nioua, et y restait suspendu avec une mortelle détermination malgré les cahots de la course. Il y demeura cramponné jusqu'à ce que sa victime fût assez loin sous le couvert. Alors il s'enleva lourdement et rejoignit ses congénères.

Si jamais Nioua avait senti le besoin de Miki, c'était en ce moment. Encore une fois, son point de vue du monde venait de changer complètement. Il avait été piqué dans une centaine d'endroits. Le corps lui brûlait comme du feu. Le dessous de ses pattes même lui faisait mal et rendait sa marche pénible. Pendant une demi-heure il resta caché sous un buisson, léchant ses blessures et quêtant l'odeur de Miki.

Puis il descendit la pente vers le lit du ruisseau, et parcourut dans toute sa longueur la piste tracée par ses allées et venues. Mais c'est en vain qu'il chercha de tous côtés son camarade. Il grogna et gémit, et essaya encore une fois de retrouver sa trace dans l'air. Il remonta le ruisseau jusqu'à une certaine distance, et le redescendit en courant. Ahtik ne comptait plus du tout maintenant.

Mais Miki était parti.

10

Àun quart de mille de là, Miki avait entendu la clameur des corbeaux. Mais il n'était pas disposé à revenir, même s'il eût deviné que Nioua avait besoin d'aide. Affamé par un long jeûne, bien décidé à s'attaquer à tout être comestible, quelle que fût sa taille, il dut pourtant parcourir un bon mille avant de rencontrer une simple écrevisse, qu'il broya et avala avec sa carapace ; cela lui ôta du moins le mauvais goût de la bouche.

Cette journée lui réservait encore un événement mémorable. Maintenant qu'il se trouvait seul, le souvenir de son maître lui revenait plus précis. Ses représentations mentales s'affirmaient plus nettes à mesure que l'après-midi s'allongeait, et comblaient lentement mais sûrement le gouffre creusé par la camaraderie de Nioua. L'enthousiasme des aventures avait momentanément cessé de l'aiguillonner. Il hésita à plusieurs reprises et fut sur le point de retourner vers Nioua. Mais sa faim l'entraînait toujours plus loin.

Il dénicha encore deux écrevisses. Puis le ruisseau devint plus profond : l'eau y coulait moins rapide et plus sombre. Deux fois il donna la chasse à de vieux lièvres qui l'esquivèrent aisément. Il fut sur le point d'en attraper un jeune. Fréquemment des perdrix s'élevaient à grand bruit d'ailes. Il vit des oiseaux d'élan, des geais, et de nombreux écureuils. Il était entouré de proies impossibles à saisir. Enfin la fortune lui sourit. En fourrant le museau dans l'ouverture d'une souche creuse, il bloqua un lièvre dans ce réduit sans autre issue. Il passa plusieurs minutes à savourer le premier repas sérieux qu'il eût pris depuis trois jours.

Ce régal l'absorbait à tel point qu'il laissa passer inaperçue l'entrée en scène d'un nouveau personnage. Il n'entendit pas venir Ouchak, le chat-pêcheur, et il ne flaira son odeur qu'au bout d'un certain temps. Ouchak n'était pas enclin à déranger autrui. De naissance et d'instinct, c'était un vaillant chasseur, doué de bonnes manières ; et quand il vit Miki (qu'il prenait pour un jeune loup) en train de dévorer une proie nouvellement tuée, il ne fit pas un mouvement pour en demander sa part. Il ne se sauva pas non plus ; et sans doute il aurait bientôt repris son chemin si Miki, averti de sa présence, ne lui eût fait front.

Ouchak était arrivé de l'autre côté de la souche et se tenait à six pieds de distance à peine. Pour quelqu'un ignorant son histoire comme Miki, son aspect n'avait rien de féroce. Il ressemblait à ses congénères, la belette, la loutre, le putois. Aussi long que Miki, il n'atteignait guère que la moitié de sa hauteur, de sorte que ses deux paires de pattes courtes semblaient un peu déjetées, comme chez un chien basset. Il pesait probablement huit à dix livres. Il avait la tête ronde comme un boulet, presque pas d'oreilles, et des moustaches extravagantes ; avec cela une queue touffue et des petits yeux agressifs qui semblaient faire un trou à travers tout ce qu'ils regardaient. Sa présence fortuite fit à Miki l'effet d'une menace et d'un défi. En outre, Ouchak semblait facile à vaincre si l'on en venait à une bataille. Aussi le chien retroussa les babines et se mit à gronder.

Ouchak accepta cette manifestation comme une invite à passer son chemin, et comme c'était un animal bien élevé qui respectait les chasses réservées d'autrui, il esquissa, en manière d'excuse, une retraite à pas feutrés.

Ceci était de trop pour Miki, qui ignorait encore l'étiquette des pistes forestières. Ouchak avait peur de lui. Il se sauvait ! Avec un jappement de triomphe, il s'élança à sa poursuite. Ce ne fut après tout qu'une erreur de jugement, et beaucoup d'animaux à deux pieds avec des cervelles plus grosses que la sienne, en commettent d'analogues. Car Ouchak, s'il ne se mêle guère que de ses propres affaires, peut être considéré, étant donnés sa taille et son poids, comme l'un des meilleurs petits combattants de l'Amérique du Nord.

Miki ne devait jamais se rendre compte au juste ce qui se passa dans la minute qui suivit son attaque. Ce ne fut pas un combat à proprement parler ; ce fut une immolation unilatérale, un massacre. Sa première impression fut qu'il avait assailli une douzaine d'Ouchaks et non un seul ; et au-delà de cette première impression son esprit cessa de fonctionner et ses yeux de voir. Il reçut une raclée comme jamais de sa vie il n'en devait plus recevoir de pareille. Il fut égratigné, meurtri et mordu ; il fut étranglé et poignardé ; il fut assommé à tel point que quelque temps après le départ d'Ouchak il continuait à battre l'air de ses pattes, sans avoir conscience que l'affaire était terminée. Quand il ouvrit les yeux et se trouva seul, il se tapit dans la souche creuse où il avait acculé le lièvre.

Il y resta une bonne demi-heure, essayant de comprendre ce qui était arrivé. Le soleil déclinait quand il se traîna dehors. Il boitait. Une morsure avait traversé de part en part son unique oreille en bon état. Sa peau était à nu par endroits, Ouchak en ayant arraché le poil. Ses os étaient endoloris, la gorge lui faisait mal, et il avait une bosse sur l'œil. Il regarda avec regret sa route déjà suivie. Il pourrait retrouver Nioua par là-haut. À mesure que

s'allongeaient les ombres, le sentiment d'une grande solitude montait en lui, avec le désir de retourner vers son camarade. Mais Ouchak était parti de ce côté, et le chien ne désirait pas une nouvelle rencontre.

Il erra vers le sud-est, jusqu'à un quart de mille environ, avant la disparition complète du soleil. Dans l'ombre croissante du crépuscule, il tomba sur la piste de portage du Big-Rock entre le Beaver et le Loon.

Ce n'était pas une piste à proprement parler. À de très rares intervalles, des voyageurs descendus du nord s'en servaient pour passer d'une voie d'eau à l'autre. Trois ou quatre fois par an tout au plus, un loup y aurait discerné l'odeur de l'homme. Elle y régnait ce soir, si chaude que Miki s'arrêta net en arrivant là, comme si un autre Ouchak s'était dressé devant lui.

Pendant quelques instants, il resta pétrifié par une émotion irrésistible. Tout le reste était oublié devant cette découverte d'une piste humaine, et, par conséquent, de la piste de Challoner, son maître. Il se mit à la relever, lentement d'abord, comme s'il craignait de la perdre. La nuit venue, il la suivait toujours, s'obstinant à la clarté des étoiles, exclusivement mené par l'instinct domestique du chien et son désir d'un maître.

Il était presque arrivé au bord du Loon quand il aperçut le feu du campement de Makoki et du blanc.

Il ne courut pas : il s'abstint d'aboyer ou de japper. La rude école du désert lui avait déjà imposé son empreinte. Il se glissa avec précautions, et s'aplatit sur le ventre juste en dehors du cercle éclairé par le foyer. Il vit alors qu'aucun de ces deux hommes n'était Challoner. Mais tous deux fumaient, comme lui.

Il entendait leurs voix ; elles ressemblaient à celle de son maître. Et ce campement était pareil au sien : un feu, une marmite suspendue au-dessus, une tente, et, dans l'air, une odeur de cuisine.

Il était sur le point d'entrer dans le cercle de lumière lorsque le blanc se leva, s'étira comme le faisait souvent Challoner, et ramassa une trique grosse comme le bras. Il approcha à moins de six pieds de Miki ; celui-ci esquissant un mouvement vers lui, se dressa sur ses pattes. Ce léger déplacement l'amena dans la pénombre. Ses yeux brillaient au reflet du feu, et l'homme l'aperçut.

Rapide comme l'éclair, il éleva le gourdin au-dessus de sa tête et le lança droit contre Miki avec toute la force de son bras de géant. Si cette massue l'avait frappé carrément, elle aurait tué le chien. Le gros bout le manqua. Le petit bout l'atteignit entre l'épaule et le cou et le précipita dans l'ombre avec tant de violence et de rapidité que l'homme le crut mort du coup. Il cria à Makoki qu'il venait de tuer un louveteau ou un renard, et s'élança dans l'obscurité.

Le choc avait projeté Miki au beau milieu de l'épais buisson formé par un sapin rabougri. Il resta couché là sans faire un mouvement, avec une terrible douleur dans l'épaule. Entre le feu et lui il vit l'homme se baisser pour ramasser le bâton, et Makoki accourir avec une autre trique. Il se fit aussi petit que possible dans son abri. Il était rempli d'une grande crainte, car il comprenait maintenant la vérité. Ces hommes-là n'étaient pas Challoner. Ils lui donnaient la chasse gourdins en mains. Le chien savait à quoi les triques étaient destinées. Son épaule était presque brisée.

Il se tint coi pendant que les hommes cherchaient tout près de lui. L'Indien enfonça même son bâton dans le fourré de sapins. Le blanc répétait qu'il était certain de l'avoir touché, et à un moment donné il passa si près que son soulier lui toucha presque le museau. Il retourna jeter au feu de nouvelles branches de bouleau, pour que la flamme éclairât un plus vaste cercle. Le cœur de Miki lui manqua. Mais les deux hommes continuèrent leurs recherches plus loin, et en fin de compte revinrent s'asseoir près du feu.

Pendant une heure Miki ne bougea point. Le feu baissa. Le vieux Cree s'enveloppa d'une couverture, et le blanc entra dans la tente. Alors seulement le chien osa ramper hors du buisson. Autant que le permettait son épaule meurtrie qui le faisait boiter à chaque pas, il se hâta de remonter la piste suivie avec tant d'espoir si peu de temps auparavant. L'odeur humaine ne lui faisait plus battre le cœur de joie. C'était maintenant une menace, un avertissement, une chose dont il voulait s'éloigner. Il eût préféré retrouver Ouzak ou les hiboux que l'homme blanc armé de sa massue. Avec les hiboux du moins il pouvait se battre, mais au bâton il reconnaissait une supériorité écrasante.

La nuit était bien tranquille quand il se mussa de nouveau dans la souche creuse où il avait tué le lièvre. Il en passa les dernières heures à lécher ses blessures. Au petit jour, il sortit et mangea les restes du lièvre.

Après quoi il fit face au nord-ouest, dans la direction où était Nioua. Il n'hésitait plus maintenant. Il lui fallait retrouver l'ourson. Il voulait le frotter du museau et lui lécher la gueule, quand même il empesterait l'univers. Il voulait l'entendre grogner et pousser son petit cri si drôle de bonne camaraderie ; il voulait re-

commencer à chasser avec lui, à jouer avec lui, à se coucher et dormir près de lui dans les coins ensoleillés. Nioua, du moins, faisait nécessairement partie de son monde.

Il se mit en route.

Or, bien plus haut sur la rivière, Nioua, plein d'un espoir anxieux, suivait toujours la piste de Miki.

Àmi-chemin de la plongée, dans une petite prairie inondée de soleil, ils se rencontrèrent. Il n'y eut pas de grandes démonstrations. Tous deux s'arrêtèrent et se dévisagèrent un moment, comme pour s'assurer qu'il n'y avait pas d'erreur. Nioua grogna, Miki remua la queue. Ils se flairèrent réciproquement les narines. Nioua appuya la démonstration d'un petit cri aigu, et Miki répondit par un gémissement, comme s'ils se disaient :

« Tiens, Miki ! — Bonjour, Nioua ! »

Alors Nioua se coucha au soleil et Miki s'allongea à côté de lui. Après tout, ils étaient dans un drôle de monde, qui tombait en morceaux de temps à autre, mais finissait toujours par se raccommoder. Aujourd'hui leur univers, assaini, semblait remis à neuf. Une fois de plus ils étaient copains, ils étaient heureux.

11

La Lune Volante, la mi-été profonde et somnolente, régnait sur toute la terre de Kiwatine. De la baie d'Hudson à l'Athabasca, et depuis les Hautes Terres jusqu'au bord des Grandes Solitudes, les forêts, les plaines et les marécages gisaient dans la paix et

l'oubli sous les jours baignés de soleil et les nuits peuplées d'étoiles. Cette Mukou-Sawine d'août était la lune de la génération, la lune de la croissance, pendant laquelle la vie sauvage reprend toute sa plénitude. Car les pistes de cette région désertique, — qui embrasse un millier de milles de l'est à l'ouest et autant du nord au sud — étaient vides, plus que jamais, de vie humaine. Ses quelques milliers de chasseurs et trappeurs, avec leurs femmes et leurs enfants, s'étaient réunis dans les postes de la Compagnie de la Baie éparpillés sur ce domaine immense du croc et de la griffe, pour dormir, bavarder et se distraire pendant ces courtes semaines de chaleur et d'abondance, avant de recommencer les luttes et tragédies d'un autre hiver.

Pour cette gent forestière, la Mukou-Sawine constituait la grande récréation de l'année ; dans ces postes où ils s'assemblaient comme à une grande foire, ils contractaient de nouvelles dettes ou établissaient de nouveaux crédits, s'adonnaient aux jeux d'amour ou de hasard, se mariaient ou s'engraissaient en prévision d'interminables jours de privations et d'ennui.

Ainsi les êtres sauvages étaient rentrés temporairement en possession de leur monde. Le Wild était débarrassé de toute odeur humaine. On ne leur donnait pas la chasse. Les trappes ne s'ouvraient plus sous leurs pas, les appâts empoisonnés ne s'offraient plus sur leur passage. Dans les marais et sur les lacs, les palmipèdes cancanaient et croassaient sans craindre pour leurs petits en train d'éprouver la puissance de leurs ailes. La femelle du lynx jouait avec ses chatons sans renifler dans l'air la menace de l'homme ; celle de l'élan se plongeait hardiment avec ses faons dans l'eau fraîche des lacs ; les wolvérines et les martres se pourchassaient en folâtrant sur le toit des huttes et des cabanes aban-

données ; le castor et la loutre s'ébattaient et cabriolaient dans leurs sombres étangs ; les oiseaux pépiaient à cœur joie, et tout le désert bourdonnait du chant de la Nature telle qu'elle dut être conçue primitivement par quelque grande Puissance.

Une nouvelle génération de bêtes venait de naître. C'était une saison de jeunesse. Par dizaines et centaines de milliers, les nourrissons du Wild jouaient leurs premières parties, apprenaient leurs premières leçons, et grandissaient rapidement pour affronter les hasards menaçants de leur premier hiver.

L'Esprit Bienfaisant des forêts, prévoyant de l'avenir, avait pris ses dispositions en leur faveur. Partout régnait la prodigalité. Les airelles et les mûres, les sorbes et les baies du saskatovn étaient en pleine maturité ; les branches des arbres et les sarments des lianes ployaient sous leurs fruits, l'herbe poussait verte et tendre à la suite des pluies d'été. Les bulbes semblaient jaillir de terre, les bords des marais et des lacs foisonnaient de plantes comestibles, et sur les têtes et sous les pieds se vidait sans parcimonie la corne d'abondance.

Dans un pareil milieu, Nioua et Miki trouvaient de copieuses et continuelles satisfactions. Cet après-midi d'août, ils étaient couchés sur une plateforme inondée de soleil et dominant une vallée merveilleuse. Nioua, bourré de savoureuses airelles, était endormi. Miki entr'ouvrait à peine les yeux sur les brumes légères d'en bas. Vers lui montait l'harmonieux clapotis du ruisseau coulant entre les rochers et franchissant les amas de cailloux, en même temps que le doux et langoureux bourdonnement de toute la vallée.

Il sommeilla mal à l'aise pendant une demi-heure, puis tout à coup ses yeux s'ouvrirent et il se trouva bien éveillé. Son regard vif parcourut la vallée et se posa sur ce gros paresseux de Nioua, qui aurait bien dormi jusqu'au soir. C'était toujours Miki qui le maintenait en mouvement ; cette fois encore il lui lança deux ou trois abois rauques et mordilla une de ses oreilles.

« Éveille-toi ! semblait-il dire. À quoi penses-tu de somnoler par une pareille journée ? Descendons nous mettre en quête le long du ruisseau. »

Nioua se leva, étira son corps obèse, bâilla. Ses petits yeux nonchalants observèrent l'abîme. Miki se dressa et poussa le gémissement contenu et inquiet par lequel il intimait toujours à son compagnon le désir de se mettre en route. Nioua lui répondit, et ils entreprirent la descente du gouffre luxuriant.

Ils avaient maintenant atteint l'âge de six mois, et la taille d'un ours ou d'un chien plutôt que d'un ourson ou d'un roquet. Les pattes anguleuses de Miki prenaient forme ; sa poitrine s'était remplie ; son cou n'avait plus l'air trop faible pour son énorme tête et ses fortes mâchoires, et son buste s'était si bien développé en long et en large qu'il semblait deux fois plus gros que la plupart des chiens de son âge.

L'ourson avait perdu sa forme de parfaite boule, et pourtant son aspect, plus encore que celui de Miki, révélait qu'il avait quitté sa mère depuis un temps relativement court. Mais il s'affranchissait de cette humeur paisible, éminemment salutaire à son âge le plus tendre. Le sang de Souminitik commençait enfin à s'affirmer, et au moment de la bataille il ne cherchait plus un re-

fuge, à moins d'y être contraint par une implacable nécessité. De fait, contrairement à la plupart des ours, il aimait à se battre.

Et, s'il existait une expression encore plus forte, on pourrait l'appliquer à Miki, vrai fils d'Héla. Malgré leur jeunesse, ils étaient déjà couverts de cicatrices capables d'enorgueillir un vétéran. Les becs et les serres des corbeaux et des hiboux, les crocs et les griffes des loups et des félins avaient laissé leurs marques, et sur les flancs de Miki un espace de huit pouces de long demeurait nu en souvenir d'une wolvérine.

Nioua, dans sa drôle de tête ronde, avait conçu, au cours des événements, l'ambition de vider à fond quelque jour une querelle avec un citoyen de sa propre espèce ; mais les deux occasions qui s'étaient présentées avaient été gâtées par le fait que les autres oursons étaient accompagnés de leurs mères.

Aussi, maintenant, quand Miki prenait les devants dans leurs excursions aventureuses, Nioua le suivait avec une autre incitation que le désir de trouver à manger, jadis son unique mobile. Cela ne veut pas dire qu'il eût perdu l'appétit. Il pouvait manger en un seul jour plus que Miki en trois, car deux ou trois repas quotidiens suffisaient à Miki, tandis que Nioua préférait n'en faire qu'un, mais ininterrompu de l'aurore au crépuscule. Même en marche, il était toujours en train de mâcher quelque chose.

Àun quart de mille en suivant le pied de la falaise, on rencontrait une coulée de pierres où s'égouttait un ruisseau minuscule ; là poussaient les plus belles mûres sauvages qu'on pût trouver dans tout le pays du Shamattawa. Grosses comme des cerises, noires comme de l'encre, gonflées à éclater d'un jus succulent, elles pendaient en grappes si épaisses que Nioua pouvait les

cueillir à gueule comble. Dans tout le Wild il n'existe rien de plus exquis que ces fruits en pleine maturité, et Nioua s'était adjugé comme propriété personnelle le terrain où ils croissaient en telle abondance.

Miki aussi avait appris à avaler les mûres. C'est donc à la coulée qu'ils se rendirent cet après-midi, car on peut manger pareil dessert même avec le ventre déjà plein. En outre, pour Miki, l'endroit était fécond en ressources d'un autre genre. Il y avait là beaucoup de jeunes perdrix et lièvres, des nichées de volailles tendres, savoureuses et faciles à attraper en leur saison de rut, ainsi que de nombreux écureuils de diverses espèces.

Ce jour-là, ils avaient à peine pris leur première bouchée de mûres juteuses, qu'un bruit leur parvint sur la nature duquel il n'y avait pas à se tromper. Tous deux reconnurent aussitôt le froissement de ronces arrachées à vingt ou trente pieds au-dessus d'eux dans la coulée. Quelque voleur envahissait leur garde-manger. Instantanément Miki montra les dents, tandis que Nioua fronçait le museau en une grimace menaçante. Avançant à pas furtifs dans la direction du bruit, ils arrivèrent au bord d'un petit espace découvert et plat comme une table. Au centre se dressait un buisson de ronces d'un mètre à peine de circonférence. Et là, accroupi sur ses hanches, étreignant de ses bras les branches toutes noires de fruits, se tenait un jeune ours noir plus grand que Nioua de quatre bonnes pointures.

Dans cet instant de consternation et de rage, Nioua ne s'arrêta pas à ce détail. Il était à peu près dans l'état d'esprit d'un homme qui, rentrant chez lui, trouverait un étranger en pleine possession de son domicile et de tout ce qu'il contient. En outre, l'occasion

se présentait pour lui d'assouvir son ambition, de ravir la lumière du jour à un membre de sa propre espèce.

Miki sembla sentir cet état d'esprit. En toute circonstance ordinaire, lui-même aurait pris l'initiative de la bagarre, et, sans laisser à Nioua le temps de bondir, il eût sauté à la gorge de l'impudent intrus. Mais cette fois quelque chose le retint ; ce fut Nioua qui partit comme un trait et atterrit en plein dans les côtes d'un ennemi qui ne s'y attendait pas le moins du monde.

(Si Makoki, le vieux coureur Cree, eût assisté à cette attaque, il aurait immédiatement trouvé un nom pour baptiser l'autre ours : Pitout-a-wapiskoum, ce qui veut dire, littéralement : Balayé de ses pieds. Peut-être, par abréviation, l'aurait-il appelé Pitou, car les Indiens croient devoir approprier les noms aux faits, et certes cette épithète s'appliquait parfaitement à l'ours inconnu.)

Pris entièrement au dépourvu, la gueule pleine de mûres, celui-ci roula sous la charge de Nioua comme un sac bondé, dans une déconfiture si complète que Miki, observant l'affaire avec un intérêt passionné, ne put retenir un jappement d'approbation enthousiaste. Avant que Pitou pût se rendre compte de ce qui lui arrivait, et tandis que le sirop de mûres lui coulait encore des babines, Nioua l'avait saisi à la gorge, et la partie était engagée.

Or les ours, et spécialement les jeunes, ont une façon de se battre tout à fait particulière, qui rappelle un crêpage de chignons entre deux dames bien assorties. Il n'y a pas de règles du jeu, absolument aucune. Pendant que Pitou et Nioua se cramponnaient l'un à l'autre, ce furent leurs pattes de derrière qui entrèrent en action, et la fourrure commença à voltiger. Pitou, qui était déjà sur le dos, aurait trouvé un avantage dans cette posi-

tion de combat excellente pour un ours, si Nioua ne l'avait tenu férocement à la gorge. En l'occurrence, il y avait enfoncé ses crocs dans toute leur longueur, tout en éperonnant et raclant éperdument de ses griffes acérées.

En voyant le poil s'envoler, Miki se rapprocha, l'âme remplie de joie. Mais une des pattes de Pitou se mit en branle, puis l'autre, et les mâchoires de Miki se refermèrent avec un bruit sec. À maintes reprises les deux combattants roulèrent l'un pardessus l'autre, sans que Nioua desserrât les dents, ni qu'aucun des deux ne fît entendre le moindre gémissement. Les cailloux et la terre jaillissaient avec les poils, et des galets dégringolèrent à grands fracas dans la coulée. L'air même vibrait de l'ardeur de la lutte. L'attitude de Miki, tendu dans l'expectative, se nuançait maintenant d'un soupçon d'anxiété. Entre ces deux adversaires grattant et lacérant furieusement de leurs huit pattes, tournoyant et se déformant en contorsions de moulins affolés, il lui était à peu près impossible de discerner qui avait le dessous ; du moins il resta dans le doute pendant trois ou quatre minutes.

Puis il reconnut la voix de Nioua ; bien que très faible, il n'y avait pas à s'y tromper, c'était un braillement d'angoisse.

Étouffé sous le corps de Pitou, bien plus lourd que le sien, Nioua commença à comprendre, au bout de ces trois ou quatre minutes, qu'il s'était attaqué à plus fort que lui. Cette supériorité de Pitou provenait exclusivement de sa taille, car Nioua le dépassait en qualités combatives ; il continua de lutter, espérant un retour de fortune, jusqu'au moment où Pitou, l'ayant amené à la position voulue, commença à lui ratisser les flancs de haut en bas et de bas en haut avec une telle ardeur qu'il eût été à demi écorché en trois minutes si Miki n'avait jugé le moment venu d'inter-

venir. Même en cette extrémité, Nioua supportait sa torture sans hurler.

Une seconde à peine s'était écoulée, que Miki tenait Pitou par l'oreille et s'y agrippait d'une prise sauvage et terrible. Le vieux Souminitik lui-même aurait beuglé vigoureusement en pareille circonstance. Pitou lâcha un mugissement d'agonie. Oubliant tout le reste dans la terreur et la souffrance infligées par la chose inconnue et nouvelle qui tenaillait ce point sensible, il déchira l'air de ses cris, et sa lamentation spasmodique se prolongea en sons gutturaux.

Nioua comprit que Miki était entré en action. Il se dégagea de dessous le corps du jeune intrus, et pas une seconde trop tôt. Descendant la coulée au pas de charge d'un taureau furieux, arrivait la mère de Pitou. Nioua fila comme un trait à l'instant même où elle brandissait une de ses pattes pour l'assommer.

Ayant manqué son coup, la vieille ourse se tourna toute excitée vers son nourrisson qui continuait à brailler. Miki, allégrement suspendu à sa victime, ignora le danger qu'il courait jusqu'au moment où la mère de Pitou arriva presque sur lui. Il l'aperçut juste à l'instant où elle lançait une de ses longues pattes comme un bélier. Il esquiva le choc, et le coup qui lui était destiné atteignit l'infortuné Pitou sur le côté de la tête avec une telle force qu'il fut balayé de ses pieds et projeté comme une balle à vingt mètres en contrebas.

Miki n'attendit pas la suite. Vif comme l'éclair il avait disparu dans le fourré de ronces et dévalait la pente du petit goulet à la suite de Nioua. Ils débouchèrent ensemble dans la plaine, et pen-

dant six bonnes minutes, continuèrent à galoper sans même prendre le temps de regarder en arrière.

Quand ils s'arrêtèrent enfin, la coulée était à un mille de distance. Ils s'assirent, haletants. Nioua, à bout de souffle, laissait pendre sa langue rouge. Couvert de poils arrachés, il saignait de nombreuses écorchures. Quand il regarda Miki, sa gueule prit une sorte d'expression douloureuse qui révélait sa conscience d'avoir été rossé par Pitou.

12

Après la bataille de la Coulée, le couple exilé n'éprouva plus la moindre envie de retourner au paradis terrestre où poussaient des fruits si savoureux. Miki, du bout du museau au bout de la queue, était un aventurier ; comme les corsaires nomades de jadis, il ne se sentait vraiment heureux que lorsqu'il était en route. Le Wild l'avait repris corps et âme, et il est probable qu'à cette période de sa vie il aurait évité un campement humain avec autant de répugnance que Nioua. Mais dans la vie des bêtes comme dans celle des hommes, le destin joue de ses tours malicieux. Au moment même où les deux compagnons se dirigeaient à l'occident vers les vastes et mystérieuses régions du Grand Lac et du pays des rivières, les événements prenaient lentement forme et préparaient à Miki, fils d'Héla, les heures probablement les plus sombres de sa vie.

Pendant six semaines magnifiques et ensoleillées, les dernières de l'été et les premières de l'automne, jusqu'au milieu de septembre, l'ours et le chien, marchant toujours vers le soleil

couchant, parcoururent la contrée du Jackson's Knee, du Touchwood, de la Clearwater et du Lac Dieu. Ils virent bien des choses dans cette étendue de cent milles carrés dont la Nature avait fait son royaume de prédilection. En certains coins retirés ils découvrirent de grandes colonies de castors ; ils surprirent les ébats des loutres ; ils rencontrèrent si fréquemment des élans moose et des caribous qu'ils n'en avaient plus peur ; au lieu de les éviter, ils couraient hardiment dans les prairies et au bord des marais où ces animaux cherchent leur pâture. Miki apprit là cette grande leçon, que la griffe et le croc sont faits pour subsister aux dépens du sabot et de la corne ; car les loups y étaient en nombre ; une douzaine de fois ils les virent abattre leurs proies, et plus souvent encore ils entendirent leurs bandes en chasse. Mais depuis son expérience avec Mahigune, Miki avait perdu le désir de se joindre à la horde. Et quand ils rencontraient de la viande abattue, Nioua n'insistait plus pour s'attarder au voisinage. C'est que l'ours éprouvait le pressentiment instinctif de sa grande métamorphose, les premiers symptômes du Kouashka-Hao.

Miki ne put guère observer ce changement chez son camarade avant le commencement d'octobre. Alors Nioua devint de plus en plus inquiet, surtout quand survinrent les nuits fraîches et que le souffle de l'automne s'accentua dans l'air. C'était maintenant Nioua qui prenait la tête dans leurs vagabondages, et il semblait toujours chercher quelque chose, quelque chose de mystérieux que Miki ne pouvait ni sentir ni voir. Il avait cessé de dormir pendant des heures consécutives. Vers la mi-octobre il ne sommeillait presque plus, mais errait pendant la plus grande partie de la nuit aussi bien qu'en plein jour, mangeant, mangeant toujours, et humant continuellement la brise pour dénicher ce que la nature lui commandait de découvrir. Il fourrait sans cesse le mu-

seau sous les abatis d'arbres et dans les fentes de rochers, et près de lui Miki se tenait perpétuellement sur le qui-vive, prêt à attaquer l'être dont Nioua était en quête. Mais celui-ci ne semblait jamais trouver la chose fuyante qu'il cherchait.

Alors Nioua revint vers l'est, attiré par l'instinct de ses ancêtres ; il retournait vers le pays de sa mère Nouzak et de son père Souminitik ; et Miki le suivit. Les nuits devenaient de plus en plus fraîches. Les étoiles paraissaient plus lointaines, et la lune, au-dessus des forêts, avait perdu sa teinte sanguine. Le cri du plongeon recélait une expression mélancolique, une note de douleur et de lamentation. Dans leurs huttes et sous leurs tentes, les gens de la forêt, humant l'air des matins de gel, enduisaient leurs pièges d'huile de poisson ou de graisse de castor, fabriquaient leurs mocassins, réparaient leurs raquettes et leurs traîneaux ; car le cri du plongeon les avertissait que l'hiver descendait lentement du nord. Et les marais devenaient silencieux. La femelle de l'élan n'appelait plus ses petits ; au lieu de son meuglement, on entendait dans les plaines ou dans les « terres brûlées » la fanfare de défi des mâles et l'entre-choc mortel des cornes sous les étoiles. Le loup ne hurlait plus pour entendre sa voix. Les pattes feutrées couraient avec des précautions de chasse furtive. Dans toute la forêt, le sang recommençait à couler rouge.

Novembre arriva.

Peut-être Miki ne devait-il jamais oublier le jour où la neige fit son apparition. Il crut au premier abord que tous les volatiles du monde perdaient leurs plumes blanches. Puis il sentit sous ses pattes le mol et froid contact, qui fit circuler un feu nouveau dans ses veines et excita en lui cette joie sauvage et frissonnante avec laquelle les loups accueillent l'hiver.

L'effet produit sur Nioua fut tout différent, à tel point que Miki lui-même en fut affecté et attendit les suites avec une vague inquiétude. Dès ce premier jour de neige, il vit son camarade faire quelque chose d'étrange et d'inexplicable. L'ours se mit à manger des objets qu'il n'avait jamais pris pour aliments auparavant, à avaler des aiguilles de pin molles, à engloutir la pulpe sèche de souches pourries. Puis il pénétra dans une grande fente au cœur d'une falaise, et trouva enfin ce qu'il cherchait, une caverne profonde, obscure et tiède.

Les voies de la Nature sont étranges. Elle a donné aux oiseaux de l'air des yeux tels que les hommes n'en posséderont jamais, et aux bêtes de la terre des instincts qu'ils ne pourront jamais comprendre.

Nioua était revenu dormir son long sommeil dans le repaire même où Nouzak l'avait mis au monde.

Son vieux lit y était encore, un creux dans le sable fin, tapissé des poils que Nouzak y avait perdus ; mais l'odeur de sa mère s'était évaporée. Nioua se coucha dans le nid où il était né, et pour la dernière fois il poussa un tendre grognement vers Miki. Il semblait sentir l'attouchement d'une main douce mais inévitable, à laquelle il ne pouvait refuser d'obéir, et adresser à son compagnon un suprême souhait de « Bonne nuit ! »

. . . . . .

Cette nuit-là le Pipou-kestine, le premier orage d'hiver, s'abattit du nord comme une avalanche, avec un vent semblable au mugissement d'un millier de bœufs. Et dans toute l'étendue du Wild il n'y eut pas un être qui ne se tînt coi. Du plus profond de la caverne, Miki entendait les coups de bélier et les lamentations de

l'ouragan, avec le sifflement de projectile de la neige fouettée devant l'entrée. Il se blottit tout contre Nioua, et se sentit bien content qu'ils eussent trouvé un abri.

Quand le jour fut venu, il s'approcha de la fente d'entrée. L'étonnement l'empêcha de proférer un son, mais ses yeux se dilatèrent au spectacle d'un monde si différent de celui qu'il avait quitté la veille. Tout était blanc, d'une blancheur éblouissante, aveuglante. Le soleil était levé et lui lançait dans les yeux ses milliers de flèches d'or. Aussi loin que sa vue pût atteindre, la terre semblait vêtue d'une robe de pierreries. Les rochers, les arbres, les broussailles reflétaient les feux du soleil ; la lumière vibrait au sommet des sapins, dont les branches pendaient bas sous leur blanc fardeau ; la vallée ressemblait à une mer lumineuse, tellement éclatante que le ruisselet qui la traversait encore en liberté y faisait tache et paraissait noir. Jamais Miki n'avait vu une journée aussi magnifique ; jamais son cœur n'avait battu comme en ce moment à la vue du soleil ; jamais son sang n'avait exulté d'une ardeur plus sauvage.

Il pleurnicha et revint en courant vers Nioua. Il aboya dans l'obscurité de la caverne et poussa son camarade du museau. Nioua émit un grognement assoupi, s'étira, souleva la tête un instant, puis se roula de nouveau en boule. En vain Miki protesta qu'il faisait jour, qu'il était temps de partir. Nioua ne répondit pas.

Au bout de quelque temps, le chien retourna à l'entrée de la caverne, et s'y arrêta pour voir si l'ours le suivait. Désappointé, il s'aventura sur la neige, mais, pendant une heure, il ne s'éloigna pas de la tanière à plus de dix pieds. Trois fois il revint à Nioua, le pressant de se lever et de sortir au grand jour. Ce fond de l'antre

restait obscur, et le chien semblait essayer de faire comprendre à Nioua la bévue qu'il commettait à demeurer là croyant que c'était la nuit alors qu'il faisait plein soleil au dehors. Il perdait sa peine. Nioua entamait son long sommeil : il était à la lisière de l'Uskepo-a-miou, la terre de rêve des ours.

Àla longue, chez Miki, l'ennui et la tentation de planter ses dents dans l'oreille de Nioua firent place à autre chose. L'instinct, qui joue entre les bêtes un rôle analogue à celui de la parole raisonnable entre les hommes, s'agita en lui d'une façon étrange et déconcertante. Il y avait presque de la détresse dans son hésitation, son incapacité de rester en place et la façon dont il s'attardait à proximité de la grotte. Il revint vers Nioua une dernière fois, puis partit seul et descendit dans la vallée.

Il avait faim, mais ce lendemain d'orage lui offrait peu de chances de trouver à manger. Les lièvres étaient complètement ensevelis sous les abatis ou autres abris, et demeuraient bien tranquilles dans leurs nids tièdes. Rien n'avait bougé pendant les heures de tempête. Le chien ne rencontrait trace d'être vivant, et par endroits il enfonçait jusqu'aux épaules dans la neige molle. Il se fraya un chemin jusqu'au ruisseau, et ne put le reconnaître. Celui-ci était bordé de glace et sombre d'aspect. Sa voix même était transformée : son murmure actuel ne ressemblait guère au clapotis de sa chanson d'été et d'automne ; il y avait actuellement de la menace dans son gargouillement monotone. Quelque esprit ténébreux et renfrogné semblait avoir pris possession de lui, l'avertissant que les temps étaient révolus, qu'une force étrangère était venue imposer de nouvelles lois à la terre où il prenait naissance.

Miki lapa un peu d'eau avec précaution : elle était froide, glacée. Peu à peu s'imposait à lui l'idée que dans la beauté de ce nouveau monde, qui pourtant était le sien, ne battait plus le pouls ardent de la vie. Il était seul, seul ! Tout le reste était enseveli ; tout le reste semblait mort.

Il retourna vers Nioua et resta couché près de lui toute la journée ; et pendant la nuit suivante il ne bougea pas de la caverne. Il alla seulement jusqu'à l'entrée : il vit les espaces célestes illuminés d'étoiles et la lune qui montait comme un soleil livide. Les astres mêmes, dans leur froide et terrible tranquillité, ne ressemblaient pas à ceux qu'il avait connus. Et à leurs pieds la terre aussi gisait terriblement blanche et silencieuse.

Àl'aurore il essaya encore une fois d'éveiller Nioua. Mais cette fois il insista moins, et n'éprouva pas le désir de lui pincer l'oreille. Quelque chose était survenu, un événement qu'il ne pouvait comprendre, qu'il sentait sans le raisonner. Il fut pénétré d'une crainte étrange et de mauvais augure.

Il retourna à la chasse. Sous la gloire de la lune et des étoiles les lièvres s'étaient livrés à un carnaval de folie, et, à la lisière de la forêt, la neige, par endroits, était durcie sous leurs traces. Ce matin-là, Miki trouva à déjeuner sans difficulté. Il abattit sa proie et la dévora. Puis il en tua une autre, et une autre encore. Il aurait pu continuer indéfiniment, car, révélés par la neige, les refuges des lièvres constituaient pour eux de véritables trappes. Miki sentit renaître son courage et se ranimer en lui la joie de vivre. Jamais encore il n'avait fait une pareille chasse ni découvert un tel grenier d'abondance, pas même dans la coulée où croissaient les mûres. Il mangea jusqu'à satiété, puis rapporta à Nioua un des lièvres qu'il avait tués. Il déposa l'offrande devant son cama-

rade et se mit à gémir. Mais il n'obtint de Nioua d'autre réponse qu'un soupir plus profond et un léger changement de position.

Dans l'après-midi, pour la première fois depuis plusieurs heures, l'ours se dressa sur ses pattes, s'étira et flaira le lièvre mort. Mais il ne le mangea pas. À la consternation de Miki, il tourna plusieurs fois sur lui-même et se rendormit dans son lit de sable.

Le lendemain, vers la même heure, Nioua s'éveilla encore. Cette fois il avança jusqu'à l'orifice de la caverne et lapa quelques bouchées de neige. Mais il se refusa de nouveau à manger le lièvre. La nature l'avertissait de ne pas déranger les aiguilles de pin et l'écorce sèche dont il s'était bourré l'estomac et l'intestin. Puis il se rendormit, et désormais ne se leva plus.

Les jours succédaient aux jours, et Miki se sentait de plus en plus abandonné à mesure que l'hiver s'accentuait. Il chassait tout seul. Pendant tout le mois de novembre, il revint chaque soir dormir avec Nioua. Celui-ci était comme mort, sauf que son corps était chaud, qu'il respirait et produisait de temps en temps de petits bruits de gorge. Mais cela ne pouvait satisfaire le vaste désir de compagnie, de fraternité sur la piste, qui s'érigeait de plus en plus impérieux dans l'âme de Miki. Il éprouvait pour Nioua une véritable tendresse. Durant les premières semaines de l'hiver, il lui rapporta fidèlement de la viande. Il ressentait un chagrin étrange, plus profond que si Nioua était mort. Car Miki savait qu'il était vivant, et ne pouvait s'expliquer ce qui lui était arrivé. Il eût compris la mort, et s'en serait éloigné d'une façon définitive.

Il arriva qu'un soir, ayant poussé sa chasse très loin, Miki renonça pour la première fois à retourner à la caverne, et dormit sous un abatis. Dès lors il lui devint plus difficile de résister à l'appel de l'aventure. Il s'absenta une deuxième nuit, puis une troisième. Vint un moment — c'était fatal — où l'entendement se fit jour à travers ses espoirs et ses craintes ; quelque chose l'avertissait enfin que Nioua ne voyagerait plus avec lui comme en ces glorieuses journées où, épaule contre épaule, ils affrontaient ensemble les comédies et tragédies de la vie. Elle n'était plus qu'un souvenir, cette existence épanouie dans la verdure et la chaleur et la lumière dorée ; le monde actuel, figé dans sa blancheur, ne recouvrait décidément que des choses mortes.

L'ours ignora le moment où Miki quittait la caverne pour la dernière fois. Peut-être cependant, au fond de son engourdissement, entendit-il un murmure de l'Esprit Bienfaisant l'avertissant de ce départ, car pendant plusieurs jours il y eut dans ses rêves une agitation inquiète.

— Reste tranquille et dors ! disait sans doute l'Esprit. L'hiver est long. Les rivières sont noires et froides, les lacs sont parquetés de glace, et les cataractes gelées ressemblent à des géants blancs. Dors ! Miki doit suivre sa route, comme les cours d'eau vers la mer. Il est chien, et tu es ours. Dors !

13

Depuis un laps de temps considérable, aucune région du Nord n'avait été dévastée par un orage comme celui qui suivit de près les premières chutes de neige, à fin novembre de cette année

dont on parlera longtemps sous le nom de Kusketa Pippoune (l'année noire), l'année du grand froid soudain, l'année de disette et de mort.

Il éclata une semaine après que Miki eut quitté le repaire où Nioua dormait si profondément. Pendant tous les jours précédents, la forêt gisait sous son blanc manteau, mais le soleil resplendissait, la lune et les étoiles se détachaient comme des lampes d'or dans la pureté du ciel nocturne. Le vent venait de l'ouest. Les lièvres abondaient et battaient de véritables aires de neige dans les taillis et les terrains bas. Les élans et les caribous foisonnaient, et le premier cri de chasse des loups résonna comme une douce musique aux oreilles des milliers de trappeurs enfermés dans leurs huttes.

L'ouragan se déchaîna avec une brusquerie terrifiante, sans avoir été annoncé par le moindre présage. L'aurore avait paru dans un ciel clair, suivie d'un beau soleil. Le ciel s'obscurcit si rapidement que les trappeurs visitant leurs lignes de pièges s'arrêtèrent tout surpris. Avec l'ombre croissante arriva une étrange lamentation ; quelque chose dans ce bruit rappelait un gros roulement de tambours ou le glas d'une catastrophe imminente. C'était le tonnerre. Mais son avertissement venait trop tard. Avant que les hommes aient pu gagner leurs refuges ou se construire des abris, la grande tempête s'abattit sur eux, et pendant trois jours et trois nuits elle sévit avec la rage d'un taureau furieux échappé du septentrion.

En terrain découvert aucune créature ne pouvait se tenir sur ses pieds. Les forêts furent ravagées, et la terre entière suffoquée sous une avalanche. Toutes les créatures qui respirent s'enfouirent, ou moururent… Car la neige qui s'amoncelait en dunes,

en montagnes, était ronde et dure comme des grains de plomb, et sa chute fut accompagnée d'un froid intense.

Le troisième jour il faisait soixante degrés au-dessous de zéro dans le pays situé entre la Shamattawa et le Jackson's Knee. C'est le quatrième jour seulement que les êtres recommencèrent à bouger. Les élans et les caribous soulevèrent l'épaisse couche de neige qui les avait protégés ; les bêtes plus petites durent creuser des couloirs pour sortir des profonds amas et monticules.

La moitié des oiseaux et des lièvres avaient péri. Le plus terrible impôt fut payé par les hommes. Un certain nombre de ceux qui furent surpris dehors réussirent à se maintenir en vie, puis à se traîner vers leurs abris. Mais beaucoup ne revinrent pas. On compta cinq cents victimes entre la baie d'Hudson et l'Athabasca.

Au début de la rafale, Miki se trouvait dans les « terrains brûlés » du Jackson's Knee. L'instinct le précipita vers la haute futaie. Il rampa sous un enchevêtrement de troncs abattus et de branches brisées, et n'en bougea pas pendant ces trois jours. Enfoui au sein de la tourmente, il éprouvait un désir irrésistible de retourner à la caverne et de se coucher auprès de Nioua, même si celui-ci persistait dans son immobilité de mort. L'étrange amitié qui s'était établie entre eux, leurs vagabondages de compagnie pendant tout l'été, les joies et les misères de tant de jours et de mois pendant lesquels ils avaient partagé en frères les combats et la nourriture, tout cela lui remontait au cerveau en souvenirs aussi nets que si c'était arrivé la veille. Et dans l'obscur abatis, enseveli de plus en plus profondément sous la neige, il rêvait.

Il rêva de Challoner, qui avait été son maître en son joyeux bas-âge ; il rêva du jour où Nioua, l'ourson orphelin, fut apporté

au camp, et des événements subséquents : la perte de leur maître, leurs étranges et excitantes aventures dans les bois, et enfin l'entrée en loge de Nioua.

C'est ce dernier point qu'il ne pouvait comprendre. Réveillé, et écoutant l'orage, il se demandait pourquoi Nioua avait cessé de chasser avec lui pour se rouler en pelote et s'endormir d'un sommeil dont il n'avait pu le tirer. À travers ces longues heures de tempête, la solitude plutôt que la faim lui rongeait les entrailles. Quand il sortit de l'abatis au matin du quatrième jour, on lui voyait les côtes et il avait une pellicule rougeâtre sur les yeux. Son premier geste fut de regarder vers le sud-est et de gémir.

Ce jour-là il franchit vingt milles dans la neige, se dirigeant vers la colline où il avait laissé Nioua. Le soleil resplendissait avec une telle ardeur que l'éclat de la neige lui piquait les yeux et en rougissait la membrane. Il ne restait qu'une lueur froide à l'occident quand il parvint au terme de son voyage. Le crépuscule commençait à s'étendre sur la cime des forêts lorsqu'il atteignit la crête où Nioua avait trouvé la caverne. Ce n'était plus une crête. Le vent y avait entassé la neige en formes grotesques et monstrueuses. Les rochers et les buissons avaient disparu. À l'endroit où devait se trouver l'entrée de la grotte s'élevait un amas de dix pieds de profondeur.

Transi et affamé, émacié par ses jours et ses nuits de jeûne, et son dernier espoir broyé sous ces impitoyables montagnes de neige, Miki retourna sur ses pas. Il ne lui restait d'autre but que le vieil abatis. Son cœur n'était plus celui du joyeux compagnon et frère de l'ours Nioua. Malgré ses pattes écorchées et meurtries, il poursuivait sa route. Les étoiles se montrèrent ; sous leur pâle lumière, la blancheur de la terre paraissait fantomatique ; et il

faisait froid, terriblement froid. Les arbres commencèrent à se fendre : de temps à autre on entendait comme un coup de pistolet quand le gel leur brisait le cœur. Il faisait trente degrés au-dessous de zéro, et le temps se refroidissait encore. Miki se surmenait avec l'idée fixe d'atteindre son abatis. Jamais il n'avait taxé à tel point ses forces et son endurance. Bien des chiens plus âgés seraient tombés sur la piste ou auraient cherché un abri où se reposer. Miki, lui, était le vrai fils d'Héla, le gigantesque Mackenzie, et il aurait poursuivi sa route jusqu'au triomphe ou à la mort.

Mais il lui arriva une étrange aventure. Il avait parcouru vingt milles pour aller à la crête, et quinze sur vingt du voyage de retour, quand soudain une plaque de neige s'effondra sous lui et il fut précipité dans un abîme.

Lorsqu'il fut remis de sa surprise et redressé sur ses pattes à moitié gelées, il se trouva dans un curieux endroit. Il avait roulé jusqu'au fond d'un abîme en forme de wigwam, construit de branches et de tiges de sapin, et une forte odeur de viande dilatait ses narines. Il la découvrit tout de suite à un pied de son museau. C'était un morceau de caribou gelé fixé sur un bâton pointu, et, sans se demander comment il était venu là, le chien s'y attaqua gloutonnement. Un certain Jacques Le Beau, qui habitait à huit ou dix milles dans l'est, aurait seul pu expliquer la situation. Miki avait roulé dans une de ses trappes, et était en train de dévorer son appât.

Le morceau de chair n'était pas gros, mais il infusa une nouvelle vigueur dans le sang de Miki. Son odorat était devenu plus sensible, et il se mit à gratter la neige. Au bout de quelque temps ses dents rencontrèrent quelque chose de dur et de froid. C'était

un piège d'acier, qu'il dégagea de dessus un pied de neige, et avec lequel il retira un gros lièvre. Bien que l'animal fût mort depuis plusieurs jours, la neige l'avait si bien protégé qu'il n'était pas gelé à fond. Miki s'en régala sans laisser un os, et dévora même la tête. Puis il se dirigea vers son abatis et dormit jusqu'au lendemain dans ce tiède abri.

Ce jour-là même Jacques Le Beau, que les Indiens nommaient Meutchet-ta-ao (l'être au mauvais cœur), visitait sa ligne de trappes, reconstruisait ses abris écrasés par la neige et retendait ses pièges.

Dans l'après-midi, Miki, qui s'était mis en chasse, découvrit sa piste dans un marais situé à plusieurs milles de son abatis. Mais l'âme du chien n'était plus bouleversée par le désir d'un maître. Il flaira avec méfiance les traces des raquettes de Le Beau : le poil de son épine dorsale frémit pendant qu'il sondait le vent et écoutait.

Il suivit la piste avec précaution, et à cent mètres plus loin rencontra un des Kekeks ou abrite-pièges du trappeur. Là aussi il y avait de la viande, fixée à un piquet. Sous sa patte de devant se produisit un déclenchement perfide, et des mâchoires d'acier lui crachèrent à la gueule des bouts de bois et de la neige. Il gronda et attendit quelques instants, les yeux fixés sur le traquenard. Puis, sans avancer les pattes, il allongea le cou jusqu'à ce qu'il pût atteindre la viande. Ainsi il avait découvert la menace cachée de ces dents de fer, et son instinct lui avait révélé la manière de déjouer leur malice.

Pendant un tiers de mille encore il suivit les traces de Le Beau. La présence de ce nouveau danger le faisait tressaillir, et pour-

tant il n'abandonnait pas la piste. Une impulsion irrésistible l'entraînait en avant. Il arriva à un second piège, et cette fois il déroba l'appât sans déclencher le ressort, qui, il le savait, était dissimulé presque au-dessous. En s'éloignant il entrechoquait ses longs crocs. Il était impatient d'entrevoir la bête humaine. Mais il ne se pressait pas. Il déroba la viande de trois pièges encore.

Puis, comme le jour déclinait, il tourna à l'ouest et parcourut rapidement les cinq milles qui séparaient le marais de son abatis.

Une demi-heure après, Le Beau revenait de sa tournée. Il trouva le premier Kekek vide et aperçut les traces dans la neige.

— Tonnerre ! s'écria-t-il ; un loup ! Et en plein jour !

Puis une expression d'étonnement parut sur son visage. Il s'agenouilla et examina les empreintes.

— Non ! murmura-t-il haletant. C'est un chien ! Un démon de chien sauvage, qui vient piller mes trappes !

Il se releva en jurant. De sa poche de paletot il tira une petite boîte de fer-blanc, et y prit une boule de graisse au sein de laquelle était insérée une pilule de strychnine. Cet appât empoisonné était destiné aux loups et aux renards.

Le Beau gloussait de joie en fixant cette amorce mortelle à la pointe de la cheville.

— Oh, oh ! grogna-t-il. Un chien sauvage ! Ça lui apprendra ! Demain il sera mort.

Sur chacune des cinq chevilles dérobées de leur appât il plaça une pilule de strychnine enveloppée de sa boulette séduisante.

14

Le lendemain matin Miki recommença la tournée des pièges de Jacques Le Beau. Ce n'était pas la facilité de se procurer de la nourriture par ce moyen qui le tentait. Il aurait éprouvé plus de plaisir à tuer lui-même. Mais cette piste, avec son odeur de la bête humaine, l'attirait comme un aimant.

Aux endroits où l'émanation était la plus forte, il avait envie de se coucher et d'attendre. Cependant son désir était mêlé de crainte, et il prenait de plus en plus de précautions. Il s'abstint de toucher au premier Kekek, et même au second. Au troisième, Le Beau avait tripoté son appât en l'installant, de sorte que la boulette de graisse était fortement empreinte du relent de ses mains.

Un renard s'en serait détourné immédiatement. Miki l'arracha de la cheville et la laissa tomber dans la neige entre ses pattes de devant. Puis il jeta un coup d'œil aux alentours et écouta pendant une bonne minute. Après quoi il se mit à lécher la boulette. L'odeur des mains de Le Beau l'empêcha de l'engloutir comme il avait fait pour la viande de caribou. Avec une lenteur un peu méfiante il l'écrasa entre ses mâchoires. La graisse était bonne. Il était sur le point de l'avaler quand il décela un autre goût moins agréable : aussitôt il cracha sur la neige ce qui lui restait dans la gueule. Néanmoins la saveur âcre du poison persistait sur sa langue et semblait s'enfoncer dans sa gorge. Il saisit une bouchée de neige et l'absorba pour apaiser la sensation de brûlure qui descendait vers ses entrailles.

S'il avait dévoré la boulette comme les autres appâts, il serait mort en un quart d'heure, et Le Beau n'aurait pas eu à aller loin pour trouver son cadavre. En l'occurrence, il commença à se sen-

tir indisposé au bout de ces quinze minutes. Aux premiers symptômes du mal, il quitta la piste et prit la direction de l'abatis.

Il n'avait parcouru qu'une faible distance quand soudain ses pattes se dérobèrent sous lui. Il tomba et fut pris de frissons. Tous les muscles de son corps tremblaient, et il claquait des dents. Ses yeux se dilatèrent et tout mouvement lui devint impossible. Puis il sentit une étrange raideur à la nuque, comme si une main cherchait à l'étrangler, et sa respiration sifflait en sortant avec peine de sa gorge. Cet engourdissement local s'étendit comme une traînée de feu au corps entier. Ses muscles, qui naguère frissonnaient et tremblaient, devinrent rigides et inertes. L'étreinte étouffante à la base du cerveau l'obligeait à rejeter la tête en arrière jusqu'à ce que son museau pointât vers le ciel. Il ne poussa pas un cri, bien que pendant un certain temps tous les nerfs de son corps fussent à l'agonie.

Puis vint la crise. Comme une corde qui se brise, l'horrible serrement de la nuque se relâcha ; la raideur de son corps disparut, submergée par un frisson glacé ; un instant après il se tordait et lacérait la neige dans de folles convulsions. Ce spasme dura peut-être une minute. Quand il eut cessé, Miki resta pantelant. La bave lui coulait des mâchoires. Mais il était vivant. La mort l'avait manqué de l'épaisseur d'un cheveu. Au bout de quelque temps il se redressa sur ses pattes et reprit son chemin vers l'abatis.

Désormais Jacques Le Beau pourrait jalonner sa route de pilules empoisonnées : il n'y toucherait pas. Et jamais plus il ne déroberait la viande fixée sur une cheville d'appât.

Deux jours après Le Beau découvrit sur la neige l'endroit où Miki avait soutenu sa lutte contre la mort, et son âme fut assom-

brie par la rage et le désappointement. Il se mit à suivre les empreintes du chien. Il était midi quand il arriva à l'abatis et aperçut la piste battue par où Miki y entrait. Il se mit à genoux pour en explorer la profondeur caverneuse, et ne distingua rien. Par contre, Miki, couché mais vigilant, le vit parfaitement.

L'homme lui rappela un monstre à barbe noire qui longtemps auparavant avait failli le tuer avec un gourdin. Le chien à son tour éprouva du désappointement, car au fond de ses souvenirs subsistait la pensée de Challoner, le maître perdu ; mais quand il rencontrait l'odeur d'un être humain, ce n'était jamais celui-là qu'il trouvait.

Le Beau l'entendit gronder, et son pouls battait plus vite quand il se releva. Il ne pouvait pénétrer sous l'abatis à la poursuite du chien sauvage ; il ne pouvait pas non plus l'attirer dehors. Mais il y avait un autre moyen de le faire sortir de son refuge : c'était d'y mettre le feu.

Du fond de sa forteresse, Miki perçut ses piétinements dans la neige. Quelques minutes après il le vit s'accroupir de nouveau pour examiner son repaire.

— Bête brute ! s'écria l'homme d'un ton à demi sarcastique.

Et le chien gronda de nouveau.

Jacques fut satisfait. L'abatis ne mesurait pas plus de trente ou quarante pieds de diamètre, et tout autour la forêt était clairsemée et dépourvue d'arbustes. Il serait impossible au chien d'échapper à son fusil.

Il fit une seconde fois le tour du monceau de bois. De trois côtés il était complètement enfoui sous l'entassement de la neige.

Le seul endroit dégagé était celui où s'enfonçait la piste de Miki.

Le Beau construisit son Iskou de branches de bouleau et de bois sec à l'extrémité de l'abatis du côté d'où soufflait le vent. Les branches et troncs desséchés s'allumèrent comme de l'amadou, et en quelques minutes des langues de feu commencèrent à pétiller et rugir de telle façon que Miki se demanda ce qui arrivait. Pendant un certain temps la fumée ne l'atteignit pas. Le Beau attendait, le fusil entre ses mains dégantées, et ne perdait pas un instant de vue l'endroit par où le chien devait sortir.

Soudain une âcre bouffée emplit les narines de Miki, et un mince nuage blanc s'interposa comme le voile d'un fantôme entre lui et l'issue. Un cordon de fumée commença à ramper comme une couleuvre entre deux bûches à moins d'un mètre, en même temps que l'étrange rugissement se faisait plus proche et plus menaçant. Alors, pour la première fois, il vit bondir les flammes jaunâtres à travers l'amoncellement de débris, au moment où le feu gagnait le cœur d'une masse de sapin imprégné de résine. Dix secondes après elles jaillissaient à vingt pieds dans l'air, et Jacques Le Beau se tenait le fusil à moitié épaulé.

Dans l'imminence du danger, Miki n'oublia pas Le Beau. Son instinct aiguisé jusqu'à la ruse du renard lui révéla instantanément l'exacte situation. C'était la bête humaine qui avait déchaîné contre lui ce nouvel ennemi. Et là, dehors, tout près de l'issue, la brute bipède guettait sa sortie. Aussi, comme un renard, il fit ce à quoi Le Beau s'attendait le moins. Se glissant prestement à travers le fouillis de branches jusqu'à la paroi de neige de l'abatis, il y creusa un tunnel presque aussi rapidement que l'eût fait un renard. Il déchira des dents la croûte extérieure épaisse d'un

demi-pouce, et en un instant se trouva dehors, avec le feu entre lui et Le Beau.

L'abatis n'était plus qu'une fournaise. Tout à coup Le Beau recula d'une douzaine de pas pour observer ce qui se passait de l'autre côté. À cent mètres de distance il aperçut Miki galopant vers le plus épais de la forêt.

La cible était facile. À cette distance, Le Beau aurait parié sur sa vie qu'il lui était impossible de manquer la bête. Il ne se pressa pas, certain d'en finir d'un seul coup. Au moment où il visait, une volute de fumée rabattue par le vent le cingla en plein dans les yeux, et sa balle passa à trois pouces au-dessus de la tête de Miki. Cette menace sifflante était nouvelle pour l'animal ; mais il reconnut le bruit de la détonation, et il savait ce que peut un fusil. Aux yeux de Le Beau, qui continuait à le viser à travers le bienfaisant nuage de fumée, et qui tira trois fois encore, sa fuite fit l'effet d'un éclair gris se précipitant vers le fourré. Il disparut dans un hallier de jeunes sapins en lançant un hurlement de défi, au moment où la dernière balle du trappeur faisait voler la neige sous ses pattes.

Le sentiment de l'avoir échappé belle n'effraya pas Miki au point de lui faire quitter la région du Jackson's Knee. Au contraire, la présence de la bête humaine semblait l'y enchaîner. Cela lui permettait de penser à autre chose qu'à l'ours et à sa propre solitude. Comme le renard revient subrepticement examiner l'assommoir où il a failli se laisser prendre, ainsi la tournée des trappes possédait maintenant un nouvel attrait pour Miki. Naguère l'exhalaison humaine ne contenait pour lui qu'un sens vague ; maintenant elle lui indiquait la présence d'un danger réel

et concret. Et cette présence était la bienvenue. Sa ruse en était aiguisée. La fascination des pièges était plus mortelle que jamais.

En quittant l'abatis incendié, il fit un vaste détour pour gagner l'endroit où la piste à raquettes de Le Beau entrait dans les terrains bas ; et là, caché dans un épais buisson, il épia son retour une demi-heure plus tard.

Àdater de ce jour il hanta la ligne de trappes comme un fantôme gris et farouche. À pas feutrés, cauteleux, toujours en éveil contre le danger qui le menaçait, il harcelait la pensée et les pas de Jacques Le Beau avec l'obstination décevante d'un loup-garou de la Forêt-Noire. Au cours de la semaine suivante, le trappeur l'entendit hurler trois fois ; deux fois il l'entrevit comme un éclair ; et deux fois il suivit sa piste, mais dut l'abandonner, déçu et exténué.

Miki ne se laissait jamais surprendre. Il ne dévorait plus les appâts. Il dédaigna même une carcasse entière de lièvre au moyen de laquelle Le Beau espérait le séduire. Il ne touchait pas non plus les rongeurs morts dans les pièges. Il ne dérobait aux trappes que les proies vivantes, surtout des oiseaux, des écureuils, et les gros lièvres aux pattes palmées en forme de raquettes. Et parce qu'un jour une loutre lui avait sauté dessus et lacéré le museau, il mit en pièces de nombreuses loutres de telle façon que leur fourrure était perdue.

Il trouva pour lui-même un autre abatis ; mais maintenant l'instinct l'avertissait de ne jamais s'y rendre directement : il s'en approchait ou s'en éloignait toujours par des voies détournées.

Jour et nuit, Le Beau, le monstre humain, complotait contre lui. Il multiplia les appâts empoisonnés. Il tua une daine, et sau-

poudra ses entrailles de strychnine. Il creusa des fosses, et les amorça avec de la viande trempée dans de la graisse bouillante. Il construisit un écran de branches de sapin et de cèdres, et resta de nombreuses heures à l'affût, fusil en main. Mais le chien s'en tira toujours à son avantage.

Un jour Miki trouva un gros chat-pêcheur pris dans l'un des pièges. Il n'avait pas oublié sa bataille de jadis avec Ouchak, ni la raclée qu'il avait reçue. Mais il n'avait aucune pensée de revanche le soir où il fit la connaissance d'Ouchak II. Habituellement il regagnait son abatis au crépuscule, mais cet après-midi-là le sentiment d'une solitude dévorante l'avait retenu sur la piste. La main de Kouskayetoum, dieu des accouplements, s'était appesantie sur lui. Le désir consumant des êtres de sang et de chair pour la compagnie d'autres êtres de chair et de sang lui enfiévrait les veines. Il ne pensait plus ni à manger ni à chasser. Son âme était pleine d'une grande aspiration inassouvie.

C'est dans cet état d'esprit qu'il tomba sur Ouchak. Peut-être était-ce le même qu'il avait déjà rencontré plusieurs mois auparavant. Dans ce cas, comme Miki lui-même, il avait bien grandi. C'était une bête splendide avec son corps svelte et sa longue fourrure soyeuse. Il ne se débattait pas : assis tranquillement, il attendait son destin. Il donnait à Miki l'impression d'une créature chaude et douce et confortable, qui le fit penser à Nioua et aux nombreuses nuits où ils avaient dormi ensemble. Son désir bondit vers Ouchak, et il avança en gémissant doucement. Il voulait faire un ami de ce vieil ennemi même, et se coucher près de lui en paix et contentement, tant la solitude lui rongeait le cœur.

Ouchak ne répondait pas, ne faisait pas un mouvement ; il restait pelotonné comme une grosse boule de fourrure, surveillant

Miki qui approchait à plat ventre. Le chien sembla retrouver un peu de son ancien enfantillage. Il se mit à tortiller et battre de la queue, puis comme pour dire :

— Oublions la vieille rancune, Ouchak, et soyons amis. Je possède un bel abatis, et je tuerai un lièvre pour toi.

Mais Ouchak persistait dans le silence et l'immobilité. Miki était arrivé si près qu'il aurait pu le toucher en allongeant une patte. Il approcha encore, et sa queue battit plus fort.

— Je te délivrerai du piège, voulait-il exprimer. C'est une invention de la bête humaine, et je la hais.

Àcet instant, et si soudainement que Miki n'eut pas la moindre chance de se mettre en garde, Ouchak s'élança sur lui de toute la longueur de sa chaîne. De ses dents et de ses griffes tranchantes comme des rasoirs, il lui balafra le museau de profondes entailles. Malgré cette agression, le sang batailleur du chien ne s'échauffa que lentement, et il se serait retiré si les dents d'Ouchak ne lui avaient agrippé l'épaule. Avec un hurlement, il essaya de se débarrasser de lui, mais l'autre tenait bon. Alors les mâchoires de Miki se refermèrent sur la nuque du chat-pêcheur. Quand il les rouvrit, Ouchak était mort.

Le vainqueur s'esquiva sans nul enthousiasme de sa victoire. Il avait tué, mais n'en éprouvait aucune joie. Pauvre créature à quatre pattes, il succombait enfin à l'obsession qui rend les hommes fous. Il se trouvait au sein d'un vaste monde, et cet univers était vide pour lui. Le cœur débordant de sociabilité, il s'apercevait que tous les êtres le craignaient ou le haïssaient. Il n'était qu'un proscrit, un paria, un vagabond sans amis ni domi-

cile. Il ne raisonnait pas ces choses, mais leur tristesse l'enveloppait d'une ombre plus épaisse que celle de la nuit.

Il ne rentra pas à son abatis, mais s'assit à ciel ouvert, écoutant les bruits nocturnes et surveillant l'apparition des étoiles. La lune se levait de bonne heure. Au-dessus de la forêt se montra son grand disque rouge, qui semblait plein de vie. Le chien poussa vers elle un hurlement lugubre. Peu après il s'égara dans un vaste terrain brûlé, où l'atmosphère était si claire que son ombre le suivait comme en plein jour. C'est là que tout à coup le vent de nuit lui apporta une vibration déjà entendue bien des fois.

Cela venait de très loin et ressemblait d'abord à un murmure, à l'écho de voix étranges emportées par les airs. Ce cri familier des loups, il s'en était garé depuis son bas-âge, depuis surtout que la louve Mahigune lui avait si traîtreusement déchiré l'épaule. La note lui en était même devenue antipathique jusqu'à un certain point. Mais il ne pouvait s'empêcher de frissonner, et cette nuit-là l'appel du sang devait dominer en lui toute crainte et toute haine.

Là-bas, il y avait de la compagnie ; là-bas ses frères sauvages couraient deux par deux et trois par trois, en camarades. Tout son corps frémit. Une ébauche de réponse lui monta à la gorge, mais avorta en gémissement. Pendant l'heure suivante il n'entendit plus l'appel aérien. La bande avait tourné à l'ouest, si loin que les voix se perdaient. Elle passa, droit sous la lune, près de la hutte de Pierrot, le métis.

Dans la cabane de Pierrot il y avait un blanc, en route vers le Fort-Dieu. Il vit Pierrot faire un signe de croix et l'entendit marmotter.

— C'est la horde folle, expliqua ensuite Pierrot. M'sieu, ils sont Keskouao (fous furieux) depuis le commencement de la nouvelle lune. L'esprit des diables est en eux.

Il entr'ouvrit la porte pour mieux écouter ce cri de folie. Quand il la referma, il avait dans les yeux une crainte étrange.

— De temps à autre, les loups deviennent comme ça au cœur de l'hiver, dit-il en frissonnant. Voilà trois jours ils étaient vingt, M'sieu, car je les ai vus de mes propres yeux et j'ai compté leurs traces dans la neige. Depuis lors il y en a eu plusieurs de tués et mis en lambeaux par le reste de la bande. Écoutez-les délirer. Pouvez-vous me dire pourquoi, M'sieu ? Pouvez-vous me dire pourquoi les loups entrent en démence quelquefois en plein hiver quand il n'y a pas de chaleur ni de charogne pour les rendre malades ? Non, n'est-ce pas ? Eh bien ! je vais vous le dire. Ce sont des loups-garous ; dans leurs corps galopent les esprits des diables, et ils aiguillonnent la bête jusqu'à ce qu'elle en crève. Car les loups qui deviennent fous pendant les grandes neiges meurent toujours, M'sieu. C'est là la chose la plus étrange. Ils meurent !

C'est alors que, tournant à l'est après avoir dépassé la cabane de Pierrot, la horde folle du Jackson's Knee entra dans la région des grands marécages où les arbres portaient la marque en double X tracé par la hache de Jacques Le Beau. Ils étaient quatorze à courir sous la lune. Nul n'a jamais su au juste ce qui parfois rend ces animaux fous au cœur de la saison froide. Cela commence peut-être par quelque « mauvais loup », tout comme un « mauvais chien » de traîneau, en mordant ses compagnons, leur communique son vice et transforme l'attelage entier en une sale

équipe querelleuse. Quand un conducteur avisé tombe sur un chien de ce genre, il le tue ou le lâche.

Les fauves qui dévalaient dans le pays de Le Beau avaient les yeux injectés de sang. Leurs corps efflanqués étaient criblés de blessures, et certains écumaient de la gueule. Ils ne couraient pas comme des loups en chasse. C'était une bande sinistre et suspecte aux hanches fuyantes ; leur cri n'était pas l'appel à plein gosier des loups poursuivant une proie, mais une clameur démente qui semblait n'avoir ni motif ni chef d'orchestre.

Àpeine Pierrot eut-il cessé d'entendre leur voix dans la distance que l'un de ces squelettes grisâtres effleura l'épaule d'un voisin ; celui-ci se retourna avec la rapidité d'une vipère, comme le mauvais chien des traîneaux, et planta profondément ses crocs dans la chair de l'autre. Si Pierrot avait vu cela, il aurait compris comment avaient disparu quatre de ceux qu'il avait comptés.

Violent comme le claquement d'un fouet, le combat s'engagea entre les deux animaux. Les douze autres de la bande s'arrêtèrent et revinrent former à distance prudente un cercle horriblement silencieux, comme des hommes assistant à une scène de pugilat. Ils attendaient là, laissant pendre ou faisant claquer leurs mâchoires, refoulant dans leur gorge des gargouillements d'impatience. Alors arriva l'incident espéré. L'un des combattants roula sur le dos. Sa fin ne traîna pas. Les douze spectateurs lui tombèrent dessus comme une seule bête ; selon ce qu'avait dit Pierrot, sa chair fut mise en lambeaux et dévorée. Puis les treize survivants s'enfoncèrent dans le pays de Le Beau.

Après une heure de silence Miki les entendit de nouveau. S'éloignant de plus en plus de la forêt, il avait traversé le terrain

brûlé et se trouvait maintenant dans une vaste plaine barrée de deux crêtes rugueuses et bordée par une grosse rivière. Il faisait moins sombre en cet endroit, et la solitude lui pesait moins que sous la haute futaie.

Àtravers cette plaine lui arrivait la voix des loups.

Il n'en bougea pas cette nuit-là. Il attendait. Sa silhouette se profilait sur le ciel étoilé à la cime d'un tertre rocailleux ; le sommet de ce monticule était si étroit qu'un autre animal n'aurait pu s'y tenir à ses côtés sans lui toucher l'épaule. De toutes parts la prairie s'élargissait sous la lumière de la lune. Jamais le désir de répondre à ses frères sauvages ne l'avait hanté comme en ce moment. Il rejeta la tête en arrière, le museau pointant vers les étoiles, et le cri jaillit de sa gorge. Mais ce n'était qu'un demi-hurlement. En ce moment même tout oppressé qu'il fût par sa grande solitude, une sorte d'instinct l'avertissait de ne pas se trahir. Après cela il resta tranquille, et, comme les loups approchaient, son corps se tendit, ses muscles se durcirent, et sa gorge, au lieu d'un hurlement, émit un profond grondement. Il pressentait un danger. Il avait saisi, dans la voix des loups, la note frénétique à l'audition de laquelle Pierrot se signait en murmurant le nom de loups-garous ; et il s'aplatit ventre à terre sur le sommet de son tertre.

Il ne tarda guère à apercevoir des ombres rapides qui balayaient la plaine entre la forêt et lui. Soudain les fauves s'arrêtèrent et se groupèrent en silence pour flairer sa piste récente sur la neige. Puis ils se déversèrent dans sa direction. Il y avait cette fois une note encore plus délirante dans le cri sauvage qui sortit de leur gorge.

En une douzaine de secondes ils eurent atteint le monticule. Ils le tournèrent et le dépassèrent, tous sauf un, une vieille brute grise qui s'élança sur la pente, droit à l'assaut de la proie que les autres n'avaient pas encore aperçue.

Miki gronda en le voyant venir. Encore une fois il se sentit gagné par l'enthousiasme d'une grande bataille ; le sang s'échauffa soudain dans ses veines, et toute crainte fut dispersée comme une fumée par le vent. Si seulement Nioua était là maintenant pour le protéger par derrière tandis qu'il combattrait de face ! Il se redressa sur ses pattes et soutint tête contre tête la ruée de la bête. Leurs mâchoires s'entrechoquèrent, et cette fois enfin le loup sauvage en trouva une capable de broyer la sienne aussi facilement que des os de louveteau. Il roula dans la plaine en se tordant dans les spasmes de l'agonie.

Mais déjà une autre forme grise avait pris sa place. Miki planta ses crocs dans le cou de ce nouvel ennemi au moment même où il dépassait la crête. C'était l'estafilade, l'attaque des chiens du Nord. De la gorge du loup le sang gicla comme si elle eût été tranchée d'un coup de couteau. Il s'effondra à la suite du premier. Et à ce moment toute la bande arriva et tomba sur Miki, qui se trouva enseveli sous cette avalanche de corps.

Si deux ou trois seulement l'avaient attaqué à la fois, il serait mort aussi vite que les deux premiers de ses adversaires. Leur nombre le sauva dans cette ruée en masse. En terrain plat il eût été mis en pièces comme une guenille ; mais sur le sommet du kopje, pas plus large que le dessus d'une table, il fut submergé pendant quelques secondes sous la hurle broyeuse. Les coups de crocs qui lui étaient destinés atteignaient d'autres loups. La folie

de la bande devint une rage aveugle, et l'assaut dirigé contre le chien dégénéra en hécatombe de fauves.

Renversé sur le dos et maintenu par le poids des corps, Miki plongea ses crocs à maintes reprises dans la chair. Une paire de mâchoires l'agrippant à l'aine, le fit frémir d'angoisse : c'était une morsure inexorable qui s'enfonçait dans ses parties vitales. Mais, juste à temps, une autre paire de mâchoires saisit le loup qui le tenait, et l'étreinte meurtrière se desserra. À ce moment, Miki sentit qu'il s'effondrait sur la pente escarpée du monticule, entraînant avec lui une moitié de survivants de la horde.

Le démon combatif qui s'était éveillé dans la cervelle du chien fit place aussitôt à cette ruse du renard qui dans les périls urgents lui rendait encore plus de services que ses crocs et ses griffes. À peine eut-il touché le terrain plat qu'il se releva et fila comme le vent dans la direction de la rivière. Il avait gagné cinquante mètres d'avance avant qu'aucun loup eût découvert sa fuite. Il n'en restait que huit à le poursuivre. Cinq sur treize des bêtes insensées gisaient mortes ou mourantes au pied du tertre. Miki en avait tué deux. Les autres victimes étaient tombées sous les crocs de leurs congénères.

Àun demi-mille de là défaillaient à pic les falaises de la rivière, et au bord de la corniche Miki connaissait un gros amas de roches où il s'était abrité pour une nuit. Il n'avait pas oublié le tunnel qui s'enfonçait dans cette masse de débris, et qui serait très facile à défendre de l'intérieur. À l'entrée de ce boyau il se retournerait et massacrerait ses ennemis l'un après l'autre, puisqu'ils ne pourraient l'attaquer qu'un à la fois.

Mais il avait compté sans l'énorme créature grise qui se précipitait sur ses pas et qu'on aurait pu surnommer l'Éclair ; car c'était le loup le plus rapide et le plus sauvage de la horde démente. Il volait en avant des autres comme un dard luisant, et Miki n'avait franchi que la moitié de sa distance lorsqu'il entendit derrière lui son souffle haletant. Si grande que fut la rapidité de Miki — et son père Hela lui-même n'aurait pu courir plus vite — l'Éclair était encore plus leste, aux deux tiers du parcours vers la falaise, son colossal museau était à la hauteur du flanc de Miki. D'un effort désespéré, le chien gagna un peu de terrain. Malgré tout, l'ombre fatale et impitoyable galopa bientôt de front avec lui.

L'amas de roches désagrégées se trouvait à cent mètres plus loin et un peu sur la droite. Mais Miki ne pouvait y courir directement sans présenter le flanc aux mâchoires de l'Éclair, et il comprenait maintenant que s'il atteignait ce refuge son ennemi lui tomberait dessus sans lui laisser le temps de plonger dans le boyau et de faire front. S'arrêter et combattre, c'était la mort, car il entendait les autres loups en arrière. Encore dix secondes de course, et la brèche de la rivière les attendait béante.

Au bord même du gouffre Miki fit un crochet et attaqua l'Éclair. Il sentait la mort imminente et en cette suprême minute toute sa haine se concentrait sur la bête qui courait à son côté. Le heurt les renversa à deux mètres du rebord, et les mâchoires de Miki venaient d'agripper la gorge de l'Éclair quand la bande leur tomba dessus.

Ils furent projetés en avant. Le terrain manqua sous eux et ils s'abîmèrent dans l'espace. Mais Miki ne desserra pas son étreinte farouche. Le couple tournoya plusieurs fois dans le vide, puis

s'écrasa dans un choc effroyable. L'Éclair était par-dessous. Toutefois la commotion fut telle que malgré l'interposition de cet épais coussin de chair, Miki fut ébloui, bouleversé, paralysé, et une minute s'écoula avant qu'il pût se remettre sur pattes. L'Éclair ne bougeait pas : il était mort. Un peu plus loin gisaient les cadavres de deux autres loups que leur fol élan avait emportés par-dessus bord.

Miki leva la tête. À une vaste distance entre lui et les étoiles il put distinguer le sommet de la falaise. Il flaira les trois corps l'un après l'autre. Puis, d'une démarche lente et boiteuse, il suivit le pied de la muraille et découvrit une fissure entre deux gros rochers. Il y rampa, se coucha, et se mit à lécher ses blessures. Après tout, il existait en ce monde des choses encore pires que la ligne de trappes de Le Beau, et peut-être même des êtres encore plus méchants que les hommes.

Au bout de quelque temps il allongea sa grosse tête entre ses pattes de devant. Peu à peu les étoiles lui parurent moins nettes, la neige moins blanche, et il s'endormit.

15

Dans une courbe de la Three Jackpine River, au plus profond de la forêt située entre la région du Shamattawa et la baie d'Hudson, était enfouie la cabane où vivait Jacques Le Beau, le trappeur. Dans toute cette contrée sauvage il n'avait pas son égal en méchanceté, si ce n'est peut-être un certain Durant, qui chassait le renard à une centaine de milles plus au nord, et qui rivalisait avec lui sur plus d'un point. De taille gigantesque, avec une force

massive et sournoise, et des yeux entr'ouverts comme des soupiraux verdâtres sur son âme inhumaine, — si même il possédait une âme, — Le Beau était un être de la pire espèce, un rebut de l'humanité. Dans leurs huttes et tepees les Indiens chuchotaient que tous les démons de ses ancêtres s'étaient rassemblés en lui.

Une sinistre frasque du destin lui avait donné une femme. Eût-elle été une sorcière, perverse de pensée et d'action comme lui-même, l'avortement de la norme aurait paru moins flagrant. Mais ce n'était pas le cas. Douce de visage, conservant sur ses joues pâles et dans ses yeux affamés les traces d'une beauté remarquable, mais tremblante à son approche et soumise en sa présence, la femme de Le Beau était, comme ses chiens, la propriété de cette brute. Et la pauvre créature avait un bébé. Elle en avait déjà perdu un autre. Et la pensée que celui-ci pourrait mourir de la même manière rallumait de temps en temps une flamme dans ses yeux noirs.

— Je prie le bon Dieu, je prie les saints anges, et je veux que tu vives, et tu vivras, je le jure ! lui criait-elle parfois en le pressant sur son sein. (C'est à ces moments-là qu'une flamme mourante se ranimait dans ses yeux et que ses joues recouvraient une teinte de leur ancienne beauté.) Un jour… Un jour viendra !…

Mais elle n'achevait jamais, même pour l'enfant, ce qu'elle avait dans l'esprit.

Parfois ses rêves étaient remplis de visions. Le monde était encore jeune, et elle-même n'était pas vieille. Elle pensait à cela, debout devant un fragment de miroir, brossant les cheveux noirs et lustrés qui lui tombaient jusqu'aux hanches. Sa chevelure était ce qui lui restait de sa beauté, ce qui défiait la brute. Et tout au fond

de ses yeux, et à fleur de sa peau, couvraient les promesses de son âme de jeune fille, prête à refleurir si jamais le destin, réparant enfin son erreur, la débarrassait de la présence écrasante du tyran. Elle s'attardait un peu devant le miroir brisé lorsqu'elle entendit au dehors la neige craquer sous un pas lourd.

L'expression de son visage disparut rapidement. Depuis la veille, Le Beau était parti faire la tournée de ses trappes, et son retour la remplissait de la crainte accoutumée. Deux fois il l'avait surprise devant sa glace, et l'avait traitée des noms les plus vils en lui reprochant de perdre son temps à s'admirer, alors qu'elle aurait pu gratter la graisse de ses peaux.

La seconde fois il l'avait envoyée trébucher contre le mur, et avait brisé la glace dont elle n'avait pu sauver qu'un fragment à peine plus grand que ses deux petites mains. Elle ne voulait pas y être reprise. Elle courut cacher le morceau de verre et s'empressa de natter son épaisse chevelure. Une étrange expression de crainte et de pressentiment éteignit son regard et voila les secrets que ses yeux lui avaient révélés à elle-même. Elle se retourna pour lui souhaiter la bienvenue comme elle faisait toujours, dans la persistance féminine de son espoir.

Le monstre entra, sombre et morose. Il était de mauvaise humeur. Il jeta à terre les fourrures qu'il venait de collectionner, les montra du doigt, et les fentes menaçantes de ses yeux s'amincirent en la regardant.

— Il a encore passé par là, le démon ! gronda-t-il. Regarde ! Il a abîmé le chat-pêcheur, il a nettoyé mes appâts et démoli mes trappes. Oh ! mais par les mille cornes du diable, je le tuerai ! Je me suis juré de le découper en morceaux avec mon couteau

quand je l'attraperai, et je l'attraperai demain. Tu vas t'y mettre, aux peaux, quand tu m'auras donné à manger. Raccommode la déchirure du chat et recouvre bien la couture de graisse pour que l'agent au Poste de la Compagnie n'y voie que du feu. Tonnerre de Dieu ! encore ce marmot ! Pourquoi l'entretiens-tu toujours à brailler pour l'instant où je rentre ? Réponds donc, idiote !

Tel fut son salut. Il lança ses raquettes dans un coin, frappa de ses bottes pour les débarrasser de la neige et prit un nouveau bouchon de tabac noir sur l'étagère au-dessus du poêle. Puis il sortit, laissant la femme apprêter le repas avec un frisson au cœur et une figure de désespoir.

Le Beau se rendit à son chenil, un enclos de perches avec un abri de chaume au centre. La brute se vantait de posséder le plus féroce attelage de traîneau qui existât entre la Baie d'Hudson et l'Athabasca. C'était son principal sujet de querelle avec Durant ; et son ambition était d'élever un jeune chien qui devînt capable de tuer le husky de combat que son rival du nord amenait au Poste chaque hiver au nouvel an. Cette année il avait choisi Nétah (Le Tueur) pour la grosse bataille au Lac-Dieu. Le jour où il risquerait son argent et sa réputation contre Durant, son chien aurait juste un mois de moins que deux ans. Ce fut Nétah qu'il appela à l'écart de la meute.

Le chien se coula vers lui avec un profond grondement dans la gorge, et, pour la première fois ce jour-là, parut sur le visage de Le Beau quelque chose qui ressemblait à de la joie. Il écoutait ce grondement avec plaisir. Il aimait à voir dans les yeux de Nétah la lueur rouge et traîtresse, à entendre le claquement menaçant de ses mâchoires. Tout ce que l'animal avait pu avoir de noble dans le sang, l'homme l'en avait purgé à coups de bâton. Ils se

ressemblaient en ce sens que leurs âmes étaient mortes. D'ailleurs Nétah, pour un chien, était un vrai démon de nature. C'est pour cette raison que Le Beau l'avait choisi et le préparait en vue du grand combat.

Le Beau le regarda et poussa un profond soupir de satisfaction.

— Oh, mais ! tu es en forme, Nétah ! dit-il en exultant. Je puis presque voir le sang courir dans tes yeux de démon ; oui, du sang qui coule rouge et odorant, comme coulera celui du minet de Durant quand tu lui auras planté ces dents-là dans la veine jugulaire. Et demain nous allons te mettre à l'épreuve, une belle occasion, ma foi ! avec le chien sauvage qui dévalise mes pièges et met en miettes mes chats-pêcheurs. Je vais l'attraper, et tu te battras avec lui jusqu'à ce qu'il soit presque mort ; et alors, tout vivant, je lui arracherai le cœur, comme j'ai promis, et je te le donnerai à manger tout palpitant. Ainsi tu n'aurais pas d'excuse si tu perdais contre le minet que doit amener M'sieu Durant. Compris ? Ce sera une belle rencontre, demain. Et si tu flanches, je te tue. Oui : si tu laisses échapper une seule plainte, tu es un chien mort !

16

Cette même nuit, à une dizaine de milles dans l'ouest, Miki dormait sous un abatis naturel peu éloigné de la ligne de trappes de Le Beau.

Au petit jour, quand celui-ci quitta sa cabane, accompagné de Nétah, le Tueur, Miki sortait de son abri après une nuit de rêves

paisibles. Il avait revécu les premières semaines écoulées après la perte de son maître, en compagnie constante de Nioua ; maintenant qu'il était debout, regardant les ombres se dissiper à la lumière du jour, ces visions lui revenaient accompagnées d'un tel sentiment de solitude inquiète qu'il se mit à gémir.

Si Le Beau l'avait vu, dressé là, au premier rayon d'un soleil pâle, les paroles qu'il réitérait au Tueur lui seraient rentrées dans la gorge. Car à l'âge de onze mois, Miki était un jeune géant de son espèce. Il pesait bien soixante livres, dont pas une once de graisse. Son corps était svelte et maigre comme celui d'un loup. Il avait un poitrail massif sur lequel ses mouvements faisaient rouler les muscles comme des cordes de babiche. Ses pattes ressemblaient à celles de son père Héla, le gros chien de chasse Mackenzie ; et ses mâchoires pouvaient broyer les os d'un caribou comme Le Beau l'eût fait avec un pavé. Pendant huit mois sur onze de sa vie, la solitude avait été son éducatrice ; elle l'avait trempé à la dureté de l'acier. Elle l'avait fondu sans souci de son jeune âge au moule de son impitoyable école ; elle lui avait appris à combattre pour la vie, à tuer pour ne pas être tué, et à employer sa cervelle avant ses mâchoires. Il était aussi puissant que Nétah, deux fois plus âgé que lui cependant, et outre sa force il possédait une ruse et une rapidité que le Tueur ne devait jamais connaître. La nature l'avait bien préparé pour l'heure actuelle.

Au moment où le soleil enveloppait la forêt de sa froide flamme, Miki se mit en route dans la direction de la ligne des pièges de Le Beau. Arrivé au point où le trappeur avait passé la veille, il renifla d'un air suspect le relent humain dans les traces des raquettes. Il s'était habitué à cette odeur sans perdre la méfiance qu'elle lui inspirait. Elle lui répugnait tout en le fascinant.

Elle l'emplissait d'une crainte inexplicable, et néanmoins il se sentait impuissant à la fuir. Trois fois en ces derniers jours il avait aperçu la bête humaine en personne ; dans une de ces occasions il était caché à une douzaine de mètres tout au plus du point où avait passé le trappeur.

Ce matin-là il se dirigea droit vers les terrains bas que parsemaient les pièges de Le Beau. Les lièvres y pullulaient, et c'est là qu'ils se faisaient prendre le plus fréquemment dans les Kekeks, ou petits abris construits en baguettes et branches de cèdres pour préserver les appâts de la neige. Ils étaient si nombreux qu'ils devenaient un fléau. Chaque fois que Le Beau faisait sa tournée il trouvait au moins deux pièges sur trois détendus par eux, et inutilisés pour la capture des animaux à fourrure. Mais, où les lièvres foisonnent, il y a aussi des chats-pêcheurs et des lynx, et en dépit de sa rage contre les menus rongeurs, Le Beau persistait à dresser ses pièges en cet endroit. Et maintenant, en plus des lièvres, il avait à lutter contre le chien sauvage.

Son cœur était enflammé d'une anticipation de vengeance tandis qu'il se hâtait à la lueur du soleil matinal. Le Tueur le suivait sur les talons, conduit par une laisse en babiche. Miki était en train de flairer le premier abri au moment où Nétah et Le Beau s'engageaient dans le terrain marécageux, à trois milles vers l'est.

C'est dans ce Kekek que, la veille au matin, Miki avait tué le chat-pêcheur. Il était vide en ce moment. La cheville d'appât même avait été enlevée, et il n'y restait aucune trace de piège. Un quart de mille plus loin le chien arriva à un second abri, également vide. Un peu surpris il poursuivit sa route jusqu'au troisième. Il s'arrêta plusieurs minutes avant d'en approcher, flairant le vent avec une méfiance accrue.

Ici les traces de l'homme étaient plus fournies ; la neige en était battue, et l'odeur de Le Beau était si forte dans l'air, qu'un instant Miki le crut dans le voisinage. Puis il avança de façon à bien voir l'entrée de l'abri. Un énorme lièvre à raquettes y était blotti, et le regardait fixement de ses gros yeux ronds. Un pressentiment de danger retint Miki : c'était un je ne sais quoi dans l'attitude de Wapous, le vieux lièvre. Il ne ressemblait pas aux autres rongeurs qu'il avait pris sur la ligne de Le Beau. Il ne se débattait pas ; il n'était pas écartelé, ni à demi-gelé ; il ne se balançait pas au bout d'une gaule. Il était roulé en boule bien fourrée, d'apparence tiède et confortable. De fait, Le Beau l'avait attrapé de ses mains dans une souche creuse, et attaché à la cheville d'appât par un cordon de peau de daim ; après quoi, hors de sa portée, il avait établi tout un nid de pièges, puis les avait recouverts de neige.

Miki se rapprocha de plus en plus de ce traquenard, en dépit de l'instinct obscur qui l'avertissait de se tenir à distance. Wapous, fasciné par cette lente et mortelle avance, ne faisait pas un mouvement, et restait accroupi comme un sphinx gelé. Alors Miki bondit sur lui, et ses puissantes mâchoires se refermèrent dans une étreinte broyeuse. Au même instant se déclencha un cliquetis irrité, et des dents d'acier se refermèrent sur l'une de ses pattes de derrière.

Il laissa tomber Wapous et se retourna en grondant. Clic… clic… clic ! Trois autres pièges se détendirent. Deux le manquèrent. Le troisième lui agrippa une patte de devant. Avec autant de vigueur qu'il venait d'attraper le lièvre, ou que la veille il avait étranglé le chat-pêcheur, il saisit ce nouvel et sauvage ennemi entre ses mâchoires. Ses dents craquèrent sur l'acier froid. Il

l'arracha littéralement de sa patte de devant, dont le sang se mit à couler à flots sur la neige rougie. Puis il se tordit éperdument pour atteindre la patte de derrière. Mais sur celle-ci le piège s'était refermé d'une prise immuable. Il le broya jusqu'à ce que le sang lui coulât de la gueule. Il s'escrimait encore dans cette lutte lorsque Le Beau émergea d'un fourré de sapins à vingt pas de distance, le Tueur toujours attaché à ses pas.

L'homme brute s'arrêta. Il haletait et ses yeux étaient enflammés. À deux cents mètres il avait entendu le cliquetis de la chaîne du piège.

— Oh ! il est là, dit-il convulsivement, en resserrant son emprise sur la laisse du Tueur. Tu l'entends, camarade à l'œil rouge ? C'est le démon de voleur que tu vas tuer, ou presque, quand je te détacherai et te dirai : « Vas-y ! »

Miki, cessant de se battre contre le piège, les regardait venir. En cet instant périlleux il n'éprouvait aucune crainte de l'homme. Une rage de tuer lui faisait bouillir le sang. Son instinct surexcité lui révéla la vérité dans un éclair. Son ennemi, c'était non pas la chose qui lui tenait la patte, mais ces deux êtres-là. Il se souvenait, comme si cela datait d'hier, d'avoir déjà vu un homme avec une trique à la main. Et Le Beau en tenait une. Mais ce n'est pas lui que le chien redoutait. Ses yeux surveillaient attentivement Nétah. Détaché par son maître, le Tueur se raidissait sur ses pattes à une dizaine de pieds de distance, le poil de l'épine dorsale redressé, les muscles tendus.

Miki entendit la voix de la bête humaine :

— Vas-y, démon, vas-y !

Miki attendait, sans qu'un de ses muscles frissonnât. Il avait appris ces dures leçons de la vie sauvage, attendre, veiller, et se servir de sa ruse. Il était aplati sur le ventre, le museau entre les pattes. Ses babines étaient un peu soulevées, rien qu'un peu ; il ne proférait pas un son, mais ses yeux dardaient comme deux pointes de feu. Le Beau le regardait, émerveillé. Il sentait soudain un nouveau frisson, qui n'était pas inspiré par son désir de revanche. Jamais il n'avait vu ni lynx, ni renard, ni loup pris au piège avec cette attitude. Jamais il n'avait vu chez un chien des yeux comme ceux qui se fixaient en ce moment sur Nétah. Pendant un instant il en retint sa respiration.

Pied à pied, puis presque pouce à pouce, le Tueur s'approcha en rampant. Dix pieds, huit, six… et pendant tout ce temps Miki ne fit pas un mouvement, pas un clin d'œil. Avec un grognement de tigre, Nétah s'élança sur lui !

Alors se passa la chose la plus extraordinaire que Le Beau eût jamais vue. Si rapidement que ses yeux eurent peine à suivre le mouvement, Miki avait passé comme un éclair sous le ventre de Nétah ; puis, se retournant au bout de sa chaîne, il le saisissait à la gorge avant que Le Beau pût compter jusqu'à dix.

Les deux chiens tombèrent, et la Brute serrait son bâton en les regardant comme fasciné. Il entendit des mâchoires qui broyaient, et il savait que c'étaient celles du chien sauvage ; il entendit un grognement s'étouffer peu à peu en un râle sifflant d'angoisse, et il fut certain que ce bruit provenait du Tueur. Le sang lui afflua au visage. L'éclat rouge de ses yeux devint une flambée livide d'exultation et de triomphe.

— Tonnerre de Dieu ! s'écria-t-il haletant. Il est en train d'étrangler Nétah. Non, jamais je n'ai vu un chien pareil. Je vais le garder vivant pour le faire battre avec le minet de Durant au poste du Fort-Dieu. Ventre-Saint-Gris ! mais…

C'en était fait du Tueur si son maître eût différé son intervention d'une minute encore. Le Beau avança, le bâton levé. Tout en enfonçant ses crocs plus profondément dans la gorge de Nétah, Miki vit le nouveau danger du coin de l'œil. Ouvrant les mâchoires, il se dégagea du Tueur à l'instant où le gourdin descendait, mais n'esquiva qu'en partie le terrible coup, qui l'atteignit à l'épaule et le renversa. Vif comme l'éclair, il se remit sur pied et se rua vers Le Beau.

Le Français était passé maître dans l'art du bâton, l'ayant pratiqué toute sa vie. D'un rapide brisé à droite il asséna un coup terrible sur la tête de Miki, à qui le sang sortit de la gueule et des narines. Étourdi et à moitié aveuglé, il reprit pourtant son élan et reçut un nouveau coup de massue. Il entendit le cri de joie féroce de Le Beau. Trois fois encore il tomba sous la massue.

Le Beau ne riait plus, mais manœuvrait son bâton avec une sorte de crainte dans les yeux. La sixième fois il manqua son coup ; et les mâchoires de Miki se refermèrent tout contre sa poitrine, fendant l'épais paletot et la chemise comme des feuilles de papier, et traçant un sillon sanguinolent sur la peau. Dix pouces de plus, et une vision un peu moins assombrie par le sang, il eût atteint l'homme à la gorge. Le Beau poussa un grand cri. Il avait senti la mort le frôler.

— Nétah ! Nétah ! cria-t-il en faisant des moulinets éperdus.

Nétah ne répondit pas. Peut-être sentait-il en ce moment que son maître avait fait de lui un monstre. La solitude ouvrait autour de lui ses portes libératrices. Quand Le Beau l'appela de nouveau, il le vit s'esquiver égouttant du sang en route. Il est probable que le Tueur alla rejoindre les loups, car c'était un métis aux trois quarts sauvage.

Le Beau l'entrevit seulement au moment où il disparaissait. Il fit tournoyer furieusement son bâton, et manqua carrément son coup ; cette fois ce fut une pure chance qui le sauva : la chaîne s'accrocha, et Miki fut précipité en arrière au moment où son souffle brûlant atteignait presque la veine jugulaire de l'homme. Le chien tomba sur le côté, et avant qu'il pût reprendre son équilibre, un coup de gourdin lui écrasait la tête dans la neige.

Le monde s'obscurcit pour lui ; il n'avait plus la force de bouger ; étendu comme un cadavre, il perçut encore la voix haletante et triomphale de la Bête humaine. Car Le Beau, si noir que fût son cœur, ne put retenir un cri de joie qui était presque une action de grâces d'être sorti vainqueur de cette lutte et d'avoir échappé à la mort, bien que de l'épaisseur d'un simple chaînon.

17

Nanette, la femme de Jacques, le vit apparaître à l'orée du bois, tard dans l'après-midi, traînant quelque chose derrière lui sur la neige. Depuis qu'il lui avait parlé du chien sauvage, elle couvait au fond du cœur une secrète pitié pour la bête. Longtemps avant la venue de son dernier enfant, elle avait eu un chien qu'elle aimait beaucoup, et qui lui prodiguait la seule affection sincère

qu'elle eût connue après son triste mariage. Avec une barbare cruauté, Le Beau l'avait chassé d'auprès d'elle, et d'ailleurs elle-même avait encouragé l'animal à chercher sa liberté, comme Nétah, dans la solitude. Aussi faisait-elle des vœux pour le salut du chien dévaliseur de trappes.

Àl'approche de Le Beau, elle vit que ce qu'il traînait était une sorte de herse faite de quatre perches entrelacées ; un peu après, en apercevant le chargement de ce traîneau, elle poussa un léger cri d'horreur.

Les pattes de Miki étaient si étroitement attachées aux branches qu'il ne pouvait faire le moindre mouvement. Une corde passée à son cou était fixée à l'une des traverses, et Le Beau lui avait improvisé une muselière en lanières de babiche incassables. Il avait fait tout cela après avoir abattu Miki et avant qu'il ne reprît connaissance.

Les yeux de la femme se dilatèrent, et elle perdit un instant la respiration après avoir laissé échapper ce cri. Bien des fois elle avait vu Jacques assommer ses chiens, mais jamais en maltraiter un de la sorte. La tête et les épaules de Miki ne formaient qu'une masse de sang coagulé. Puis elle aperçut ses yeux, fixés sur elle. Elle se détourna, pour que Jacques ne vît pas l'expression de son visage.

Le Beau traîna son fardeau directement dans la cabane, puis se recula et se frotta les mains en regardant Miki étendu sur le sol. Nanette vit qu'il était extraordinairement de bonne humeur, et elle attendit.

— Par tous les saints du paradis ! J'aurais voulu que tu le voies étrangler Nétah… ou peu s'en est fallu, s'écria-t-il joyeusement.

Oui, en moins d'un clin d'œil, il le tenait par la gorge et deux fois il a failli me tuer pendant que je l'abattais à coups de bâton. Bon Dieu ! qu'est-ce que prendra le chien de Durant quand ils se rencontreront au Fort-Dieu ! Je parierais bien en supplément que celui-ci tuera l'autre avant que l'aiguille des secondes ait fait deux tours à la montre du Facteur. Il est superbe. Regarde-le, Nanette, pendant que je vais lui construire un enclos pour lui tout seul. Si je le mettais avec les autres il les tuerait tous.

Les regards de Miki le suivirent pendant qu'il franchissait la porte de la cabane. Puis il les reporta vivement sur Nanette. Elle s'était approchée et se penchait sur lui avec des yeux pleins de lumière. Un grognement se forma dans la gorge de Miki et y avorta. C'était la première fois qu'il voyait une femme. Tout de suite il sentit une différence vaste comme le monde. Dans son corps meurtri et brisé son cœur s'apaisa. Nanette lui parlait. Jamais il n'avait entendu une voix comme la sienne, douce et tendre, avec des larmes contenues ; et tout à coup, miracle des miracles, elle se laissait tomber à genoux et lui posait sa main sur la tête.

En cet instant son esprit bondit à reculons à travers les générations, bien au delà de son père et du père de son père, jusqu'au jour lointain où coulait dans les veines de sa race le sang ordinaire d'un « pur chien », où il jouait avec des enfants, obéissait à des appels de femmes, et adorait à l'autel de l'humanité.

Et voici que la femme courait vers le poêle, revenait avec un bassin d'eau chaude et un chiffon mou, et lui baignait la tête, sans cesser de lui parler de cette voix de tendresse apitoyée. Il ferma les yeux, toute crainte dissipée, et un profond soupir s'échappa de son corps. Il aurait voulu sortir la langue et lécher les petites mains blanches qui lui dispensaient l'apaisement et le

bien-être. Et alors arriva la chose la plus étrange de toutes. Le bébé se redressa dans son berceau et commença à babiller. C'était une note nouvelle pour Miki, ce gazouillis du printemps de la vie, qui le fit vibrer d'un frisson sans précédent. Il ouvrit les yeux tout grands et se mit à gémir.

Le rire d'une joie inusitée et qui la surprit elle-même, monta à la gorge de la jeune femme. Elle courut au berceau et revint avec le bébé dans les bras. Elle se remit à genoux, et l'enfant, à la vue de cet étrange joujou étendu sur le plancher, tendit ses petits bras, agita ses pieds chaussés de mocassins minuscules, s'égaya, roucoula et gigota si bien que Miki se raidit dans ses liens pour pouvoir approcher un peu de cette merveilleuse créature et la toucher du museau. Il oubliait ses souffrances ; il ne sentait plus la torture de ses mâchoires meurtries et broyées, ni l'engourdissement de ses pattes comprimées et gelées. Tous ses instincts étaient concentrés vers ces deux êtres.

Et la femme, en ce moment, était belle à voir. Elle comprenait ; et son cœur généreux battait dans sa poitrine, oublieux de la Brute. Ses yeux rayonnaient avec la douceur des étoiles.

Ses joues pâles se couvrirent d'un tendre incarnat. Elle assit le bébé par terre et continua à baigner la tête de Miki avec le chiffon imbibé d'eau tiède. Le Beau, s'il avait eu rien d'humain, aurait dû adorer cette admirable et pure image de la maternité, cet ange de pitié agenouillé là et rayonnant un instant de l'oubli de sa personne. Et, de fait, il entra et la vit, si doucement qu'elle ne perçut pas sa présence tout de suite et continua, sous son regard fixe, à prononcer des mots entrecoupés de rires ressemblant à des san-

glots, tandis que l'enfant gazouillait et se démenait dans l'excitation de ces minutes de répit.

Les lèvres épaisses de Le Beau se contractèrent en un hideux ricanement, et il prononça un horrible blasphème. Nanette sursauta comme si elle avait reçu un coup.

— Lève-toi de là, espèce de folle ! gronda-t-il.

Elle obéit et se recula avec son bébé dans les bras. Miki vit ce changement d'attitude ; quand il aperçut Le Beau, une lueur verdâtre se ralluma dans ses yeux et un grondement profond de loup roula dans sa gorge.

Le Beau avança vers Nanette. L'éclat de ses yeux et le rose de ses joues n'avaient pas complètement disparu ; elle se tenait debout, pressant l'enfant sur son cœur. Sa grosse tresse de cheveux lui était tombée sur l'épaule et brillait comme du velours à la clarté du couchant filtrant par la fenêtre. Mais Le Beau ne voyait rien de tout cela.

— Si tu t'avises de faire un petit chat domestique de ce chien, comme tu avais fait de Minou, la chienne de race, je te…

Il n'acheva pas sa phrase, mais ses grosses mains se fermaient convulsivement, et il y avait une hideuse colère dans ses yeux. Nanette n'en demanda pas davantage. Elle comprenait. Elle avait reçu bien des coups, un entre autres dont le souvenir ne la quittait ni jour ni nuit. Si jamais elle pouvait se rendre au poste de Fort-Dieu, et si elle en avait le courage, elle dénoncerait son mari et raconterait au Facteur comment Le Beau lui avait porté un coup terrible pendant qu'elle allaitait, et lui avait abîmé le sein à tel point que son enfant de deux ans était mort. Elle le dirait,

quand elle se sentirait avec son nouveau bébé à l'abri de la vengeance de la Brute. Or, seul le Facteur — le gros agent du poste de Fort-Dieu, à cent milles de distance — était assez puissant pour la sauver.

Il est heureux que Le Beau n'ait pu lire ce qui se passait alors dans l'esprit de sa femme. Après lui avoir donné cet avertissement, il traîna Miki hors de la cabane vers un enclos de perches où l'hiver passé il avait gardé deux renards vivants. Il lui passa au cou une petite chaîne de dix pieds de long dont il fixa l'extrémité à l'un des barreaux avant de jeter son prisonnier dans la cage et de trancher ses ligatures de babiche.

Le chien resta couché plusieurs minutes sans faire un mouvement, pendant que la circulation se rétablissait lentement dans ses membres ankylosés et à moitié gelés. Lorsqu'il parvint enfin à se redresser sur ses pattes vacillantes, Le Beau ricana jovialement et rentra dans la cabane.

Après cela s'écoulèrent de nombreuses journées d'une torture infernale pour la pauvre bête, d'une lutte inégale entre la puissance de la Brute et l'esprit du chien.

— Je te materai : oh ! par le Christ, je te materai ! répétait incessamment Le Beau quand il arrivait, le bâton ou le fouet à la main. Je te ferai ramper devant moi. Oui ! et quand je te dirai de te battre, tu te battras.

L'enclos était petit, si petit que Miki ne pouvait éviter l'atteinte du bâton et du fouet. Cela le rendait fou pendant quelque temps, et la vilaine âme de Le Beau débordait de joie quand il le voyait s'élancer sans relâche sur les barreaux de bois vert et les lacérer de ses dents, bavant une écume sanglante comme un loup en fu-

rie. Il y avait vingt ans que Le Beau entraînait des chiens de combat, et telle était sa méthode. C'est ainsi qu'il s'y était pris avec Nétah, et il avait fini par dompter le Tueur, qui à son appel s'approchait à plat ventre.

Àtrois reprises, de la fenêtre de la cabane, Nanette assista à ces horribles luttes entre l'homme et le chien ; la troisième fois elle enfouit son visage dans ses mains et pleura. Quand Le Beau rentra et la vit en larmes, il la traîna vers la fenêtre et l'obligea à regarder de nouveau Miki, qui gisait ensanglanté et à demi mort dans sa cage. C'était un des matins où il partait pour la tournée de ses trappes : il ne rentrait jamais qu'assez tard le lendemain. Et à peine était-il hors de vue que Nanette courait vers l'enclos.

C'est alors que Miki oubliait son bourreau. Meurtri parfois au point d'y voir et se soutenir à peine, il se traînait vers les barreaux de la cage et caressait les douces mains que Nanette lui abandonnait sans crainte. Au bout de quelque temps elle prit même l'habitude d'apporter le bébé, emmitouflé comme un petit Esquimau ; et Miki gémissait de joie, se démenait de la queue et se vautrait en adoration devant ces deux êtres.

Dans la seconde semaine de sa captivité survint l'incident le plus délicieux. Le Beau était parti, et dehors sifflait une rafale de neige à laquelle Nanette n'osait pas exposer le bébé. Elle alla donc à l'enclos ; le cœur palpitant, elle en ouvrit la porte et amena Miki dans la cabane. Si jamais Le Beau découvrait qu'elle avait fait une chose pareille !

Cette pensée la fit frissonner.

Après cette première fois elle récidiva fréquemment. Un jour son cœur faillit cesser de battre : Le Beau avait aperçu du sang

sur le plancher, et ses regards soupçonneux la transperçaient. Elle fit un mensonge.

— Je me suis coupé le doigt, dit-elle.

Et un moment après, lui tournant le dos, elle se coupa réellement. Quand Jacques regarda sa main il lui vit autour du doigt un chiffon taché de sang.

Désormais Nanette eut soin d'inspecter le plancher à chaque fois.

Cette cabane, avec la femme et l'enfant qui l'habitaient, devint un paradis de jour en jour plus délicieux pour Miki. Un moment arriva où Nanette se risqua à l'y garder toute une nuit. Allongé près du précieux berceau, il ne la quitta pas un instant des yeux. Il était tard quand elle s'apprêta à se mettre au lit. Elle revêtit une longue et moelleuse robe de nuit, puis s'asseyant près de Miki et exposant à la chaleur du foyer ses petits pieds nus, elle défit sa magnifique chevelure. C'était la première fois que Miki la voyait enveloppée de cette nouvelle et merveilleuse toison, qui tombait sur ses épaules et sa poitrine presque jusqu'au plancher, avec des reflets de cascade ; l'odeur en était à tel point séduisante que le chien s'en rapprocha de quelques pouces en rampant et laissa échapper un doux gémissement.

Quand elle eut fini de la brosser, Miki suivit les mouvements des doigts fluets qui la tressaient en deux grosses nattes. Avant d'éteindre la lumière, elle fit une chose encore plus curieuse. Elle s'approcha de son lit de perches, contre le mur, et d'une cachette sous les couvertures elle retira avec tendresse un petit crucifix d'ivoire. L'élevant dans ses mains elle s'agenouilla sur le plancher de madriers, et Miki l'entendit réciter sa prière. Il ne pouvait

comprendre qu'elle implorait la bonté divine pour son enfant, pour la petite Nanette couchée dans son berceau.

Ensuite elle prit l'enfant, le dorlota dans ses bras, éteignit la lumière et se mit au lit. Et pendant les longues heures de cette nuit, Miki s'abstint du moindre bruit capable de les réveiller.

Àl'aurore, quand Nanette ouvrit les yeux, elle trouva Miki la tête sur le rebord du lit, tout près du bébé niché contre son propre sein.

Ce matin-là, pendant qu'elle préparait le feu, un étrange sentiment remua le cœur de Nanette et l'incita à chanter. Le Beau ne devait pas rentrer avant la tombée de la nuit, et jamais elle n'eût osé lui dire ce qu'elle allait faire avec le bébé et le chien. C'était son anniversaire. Elle avait vingt-six ans ; il lui semblait qu'elle avait vécu la longueur de deux vies ; et elle avait passé huit de ces années avec la Brute ! Mais à eux trois, ils allaient fêter ce jour. Pendant toute la matinée, la cabane fut remplie d'un nouvel esprit, d'un bonheur candide.

Voilà des années, avant qu'elle rencontrât Le Beau, les Indiens retirés dans le Waterfound avaient surnommé Nanette Tanta Penaski (le petit oiseau), à cause de la merveilleuse douceur de sa voix. Or, ce matin-là, elle chanta en préparant son repas de fête. Le soleil rentrait à flots par les fenêtres ; Miki battait de la queue et gémissait d'aise, le bébé jacassait et piaillait, et la Brute était oubliée. Nanette, dans ce moment d'insouciance, était redevenue une douce et belle jeune fille, comme aux jours où Jackpine, le vieux Cree, mort depuis longtemps, lui disait qu'elle était la fille des fleurs.

Enfin le dîner extraordinaire fut prêt, et, au ravissement du bébé, Nanette invita Miki à s'asseoir à table, sur une chaise. Il se sentait en sotte posture, et prit un air si bête que Nanette se tordit de rire au point d'humecter ses longs cils noirs ; et comme Miki tout honteux descendait furtivement de la chaise, elle courut à lui, lui jeta ses bras autour du cou et à force de le raisonner, lui fit reprendre sa place.

Ainsi se passa la journée jusqu'au milieu de l'après-midi. Alors Nanette fit disparaître toutes traces de cette réjouissance et enferma Miki dans son enclos. Elle eut de la chance de s'y être prise d'avance, car à peine avait-elle fini que Le Beau parut au bord de la clairière, accompagné de Durant, son camarade et rival, qui habitait à la lisière des Mauvaises Terres, plus au nord.

Durant, après avoir envoyé son équipement à Port-Dieu par un Indien, avait fait un crochet au sud-ouest, avec deux chiens et un traîneau, pour rendre une visite d'un jour ou deux à l'un de ses cousins. En retournant vers le poste, il avait rencontré Le Beau sur sa ligne de pièges.

C'est ce que Le Beau expliqua à Nanette, qui regardait Durant avec des yeux alarmés. Jacques et son hôte étaient bien appariés, sauf que Durant était un peu plus vieux. Elle s'était tant soit peu habituée à l'expression brutale de Le Beau, mais elle trouvait que Durant avait la figure d'un monstre. Elle en était épouvantée, et se sentit soulagée quand les deux hommes sortirent de la cabane.

— Maintenant, je vais vous montrer la bête qui tuera votre minet aussi facilement que votre cabot conducteur a tué ce lièvre tantôt, M'sieu ! déclara triomphalement Jacques. Je vous en ai parlé, mais vous ne l'avez pas vu.

Et il prit avec lui le bâton et le fouet.

Ce jour-là, Miki regimba comme un tigre nouvellement arraché à la jungle, avec une telle fureur que Durant en fut effaré, et s'écria à demi-voix :

— Mon Dieu ! c'est un démon.

Par la fenêtre Nanette vit ce qui se passait et poussa une exclamation d'angoisse. Avec la rapidité d'une flamme elle sentit s'éveiller ce que pendant des années Le Beau avait écrasé en elle, sa féminité ressuscitée, triomphante enfin et impavide, son âme libérée de ses chaînes, sa force, sa foi, son courage ! Elle quitta la fenêtre, courut à la porte, bondit sur la neige jusqu'à l'enclos, et, pour la première fois de sa vie, attaqua Le Beau : elle frappa de toutes ses forces le bras qui maniait le bâton.

— Brute ! s'écria-t-elle. C'est moi qui te le dis, cela va finir ! M'entends-tu ? Cela va finir.

Le Beau demeurait paralysé d'étonnement. Était-ce là Nanette, son esclave ? Était-ce cette merveilleuse créature aux yeux étincelants de défi, avec une expression qu'il n'avait jamais vue auparavant sur le visage d'aucune femme ? Non, c'était impossible ! Une rage bouillante débordait en lui, et d'un simple revers de son bras de géant il la repoussa si brutalement qu'elle tomba sur la neige. Il proféra un horrible juron et souleva la barre de fermeture de la cage.

— Je vais le tuer, je vais le tuer tout de suite ! hurla-t-il. Et c'est toi, toi, diablesse, qui lui mangeras le cœur vivant : je te l'enfoncerai dans la gorge ! Je te…

Il attirait Miki par sa chaîne. Il leva son gourdin au moment où la tête du chien dépassait l'ouverture. Un instant de plus et il allait lui mettre le crâne en bouillie lorsque Nanette s'interposa comme un éclair entre la bête et l'homme, et celui-ci manqua son coup. Alors c'est avec le poing qu'il frappa. Le coup atteignit Nanette à l'épaule et envoya le frêle corps rouler brutalement dans un coin de l'enclos. La Brute s'élança sur elle et saisit à pleines mains son épaisse et douce chevelure.

Et alors…

Durant poussa un cri d'avertissement : il était trop tard. Comme un foudre de vengeance, Miki avait bondi jusqu'au bout de sa chaîne et saisi Le Beau à la gorge. Nanette entendit le craquement. De ses yeux défaillants elle vit l'horrible chose. Elle étendit les bras comme une aveugle, se releva péniblement, et regarda encore sur la neige. Puis, avec un cri terrible, elle s'élança en titubant vers la cabane.

Lorsque Durant retrouva assez de courage pour tirer Le Beau hors des atteintes de Miki, le chien ne fit pas un mouvement pour le molester. Peut-être, cette fois encore, était-ce l'Esprit Bienfaisant qui lui disait qu'il avait accompli son devoir. Il rentra dans sa cage, s'y allongea et observa les faits et gestes de Durant.

Et celui-ci, en regardant la neige tachée de sang et le cadavre, se murmurait encore à lui-même :

— Mon Dieu ! c'est un démon.

Dans la cabane, Nanette était à genoux devant son crucifix.

18

Dans certaines circonstances, la mort est un coup, mais non un chagrin. Tel fut le cas pour Nanette Le Beau. Elle avait vu de ses yeux l'effroyable fin de son mari, mais son âme sensible ne pouvait le pleurer ni désirer qu'il fût encore en vie. La justice que le bon Dieu lui réservait tôt ou tard l'avait enfin saisi. Et pour l'amour de l'enfant plus encore que pour le sien propre, Nanette ne le regrettait pas. Durant, dont l'âme ne valait guère mieux que celle du mort, n'avait même pas attendu une prière, ne lui avait pas demandé ce qu'il fallait faire : il avait creusé un trou dans la terre gelée et enterré le corps à peine refroidi. Et Nanette ne s'en était pas émue. La Brute était partie, partie pour toujours, et ne la battrait plus. Et, pour l'enfant, elle remercia Dieu.

Miki, dans sa cage, était ramassé sur le ventre au bout de sa chaîne. Il avait à peine remué depuis l'instant terrible où il avait ouvert la gorge de son tortionnaire. Il n'avait même pas grondé en voyant Durant enlever le cadavre. Une effroyable oppression s'était abattue sur lui. Il ne pensait pas aux brutalités dont il avait souffert, ni à la mort que Le Beau était sur le point de lui infliger avec sa massue ; il ne sentait pas la douleur de ses membres meurtris, de ses mâchoires ensanglantées et de ses yeux cinglés de coups de fouet. Il songeait à Nanette.

Pourquoi s'était-elle enfuie avec ce cri horrible lorsqu'il avait tué la bête humaine ? N'était-ce pas ce brutal qui l'avait jetée à terre et dont les mains étaient nouées autour de sa gorge blanche lorsque, bondissant à bout de chaîne, il lui avait tranché la veine jugulaire ? Alors pourquoi s'était-elle sauvée, et pourquoi ne revenait-elle pas ?

Il se mit à gémir doucement.

L'après-midi était presque fini, et l'obscurité prématurée des nuits de plein hiver dans les pays du nord commençait à s'épaissir sur les forêts. Dans cette pénombre, la sombre face de Durant apparut entre les barreaux de la prison de Miki. Le chien avait conçu une aversion instinctive pour le chasseur de renards, comme pour Le Beau lui-même, car de figure et de cœur ils étaient frères en bestialité. Cependant il ne gronda pas en voyant Durant le regarder : il ne bougea même pas.

— Oh ! le démon ! murmura Durant en frémissant.

Puis il se mit à rire. C'était un rire bas, hideux, à moitié étouffé dans sa rude barbe noire, qui fit courir un étrange frisson dans les veines de Miki.

L'homme tourna le dos et entra dans la cabane.

Nanette se leva pour l'accueillir, ses grands yeux noirs brillant dans un visage d'une pâleur mortelle. Elle ne s'était pas encore remise du choc de cette mort tragique, et pourtant dans ses regards pointait déjà une sorte de renaissance, quelque chose qui n'y paraissait pas lorsque Durant était venu avec Le Beau dans l'après-midi. Il la contempla avec étonnement, debout devant lui, son bébé dans les bras.

C'était une autre femme, et lui se sentait mal à l'aise. Comment, voilà quelques heures, avait-il pu rire grossièrement lorsque le mari, en sa présence, lui lançait les injures les plus viles, et pourquoi maintenant ne pouvait-il pas soutenir son tranquille regard ? Dieu ! il n'avait même pas remarqué comme elle

était belle ! Reprenant possession de lui-même, il énonça l'objet de sa visite :

— Vous ne voudrez pas garder ce chien…, dit-il. Je vais l'emmener.

Nanette ne répondit rien. Elle semblait à peine respirer en le regardant. Elle lui parut attendre ses explications, et il eut une inspiration soudaine.

— Vous savez, il devait y avoir un grand combat entre son chien et le mien pour le carnaval du nouvel an au poste de Fort-Dieu, continua-t-il en frottant ses pieds lourds sur le plancher. C'est pour cela que Jacques… votre mari, entraînait le chien sauvage. Et quand j'ai vu cet Oucheune, ce loup-démon, lacérer les barreaux de sa cage, j'ai compris qu'il tuerait mon chien comme un renard tue un lapin. Nous avons donc fait un marché ensemble, et je l'ai acheté pour les deux peaux de renard croisé et les dix de renard roux que j'ai là dehors.

La vraisemblance de son mensonge lui donnait de l'aplomb. Il paraissait dire la vérité, et Jacques n'était plus là pour le démentir.

— Il est donc à moi, conclut-il d'un air un peu triomphant ; je vais l'emmener au poste, et je le ferai combattre contre n'importe quel chien ou loup de tout le Nord. Voulez-vous que j'aille chercher les fourrures, madame ?

— Le chien n'est pas à vendre, répondit Nanette et l'éclat de ses yeux s'accentua. Il est à moi, à moi et au bébé. Vous comprenez, Henri Durant ? Il n'est pas à vendre.

— Oui, balbutia Durant, confondu.

— Et quand vous arriverez au poste de Fort-Dieu, monsieur, vous direz au Facteur que Jacques est mort, et comment il est mort, et qu'il faut envoyer quelqu'un me chercher avec le bébé. Jusque-là nous resterons ici.

— Oui, répéta Durant, reculant vers la porte.

Il ne l'avait pas encore vue sous ce jour. Il se demandait comment Le Beau avait pu jurer contre elle et la frapper. Pour son propre compte, il avait peur d'elle. Debout là, avec sa figure blanche, ses yeux admirables et sa brillante chevelure éparse sur les seins, elle lui rappelait un tableau de la Madone.

Il franchit la porte et retourna à la cage où était couché Miki. Il lui parla doucement à travers les barreaux.

— Eh bien la bête ! dit-il. Elle refuse de te vendre. Elle veut te garder parce que tu t'es battu pour elle et que tu as tué mon ami Jacques Le Beau. Je serai donc obligé de m'y prendre à ma façon pour t'avoir. Avant peu la lune va se lever : je te passerai au cou un nœud coulant au bout d'une perche, et tu seras suffoqué si vite qu'elle n'entendra rien. Qui saura où tu es allé, si je laisse ouverte la porte de la cage ? Et tu te battras pour moi au poste de Fort-Dieu. Mon Dieu, comme tu te battras bien ! Je jure que ça ferait plaisir à l'ombre de Jacques Le Beau de voir ce qui se passera.

Il s'en alla à l'endroit où il avait laissé son léger traîneau et ses deux chiens à la lisière de la forêt, et attendit le lever de la lune.

Cette fois encore Miki n'avait pas bougé. Une lumière venait d'apparaître à la fenêtre de la cabane, et ses yeux étaient ardem-

ment fixés sur elle, tandis que le même gémissement bas lui remontait à la gorge.

Son monde n'existait plus en dehors de cette fenêtre. La femme et l'enfant avaient oblitéré dans son esprit tout autre désir que celui d'être avec eux.

Dans la cabane, Nanette était en train de penser à lui, et à Durant. Les paroles de l'homme lui revenaient à l'esprit d'une façon précise et significative : « Vous ne voudrez par garder ce chien. » Oui, tous les gens de la forêt diraient la même chose, même le Facteur, quand ils connaîtraient l'histoire. Elle ne voudrait pas garder le chien ! Et pourquoi pas ? Parce que, pour la défendre, il avait tué Jacques Le Beau, son mari ? Parce qu'il l'avait délivré du joug de la brute ? Parce qu'en cet instant terrible Dieu l'avait déchaîné pour que la petite Nanette pût vivre, à la différence de l'autre bébé, et grandir dans le rire et non dans les larmes ? Son cœur s'enflamma à l'idée que telle devait être la volonté du bon Dieu ! D'autres pourraient en douter, elle, jamais. Elle se rappela tout ce que Le Beau lui avait raconté au sujet du chien sauvage, comment pendant plusieurs jours il avait dévalisé ses trappes, et la terrible résistance qu'il lui avait opposée une fois pris. Entre toutes les paroles de cet être brutal elle se rappelait surtout ce qu'il avait dit un jour :

— C'est un démon, mais il n'a pas été engendré par des loups. Non, à un moment donné, voilà longtemps, il a du être le chien d'un blanc.

Le chien d'un blanc !

Son âme vibra de nouveau à cette pensée que la pauvre bête avait jadis connu l'affection d'un blanc, comme elle-même avait

connu une enfance où s'épanouissaient les fleurs et où chantaient les oiseaux. Elle essaya de se souvenir d'autres détails, mais elle ne pouvait remonter bien loin dans le passé. Encore moins pouvait-elle entrevoir l'être anguleux qu'était Miki lorsqu'il descendit de l'extrême nord avec Challoner ; ni son étrange camaraderie avec Nioua, l'ourson noir ; ni la tragédie de leur chute dans le rapide qui les avait emportés vers les grandes aventures et transformés en un ours adulte et un chien sauvage. Cependant dans son cœur elle sentait ce qu'elle ne pouvait voir. Elle devait accueillir Miki, non pas en vagabond de hasard, mais comme l'envoyé de quelque puissance supérieure.

Elle se leva tranquillement, pour ne pas éveiller l'enfant au berceau, et ouvrit la porte. La lune se levait sur la forêt, et dans sa clarté elle approcha de la cage. Elle entendit le gémissement de joie du chien, puis sentit la chaude caresse de sa langue sur ses mains nues qu'elle avait passées entre les barreaux.

— Non, non, tu n'es pas un démon ! s'écria-t-elle d'une voix contenue et tremblante. Oh ! mon Soketâo, j'ai prié, prié, et tu es venu. Oui, tous les soirs, à genoux, je demandais à notre Sainte Vierge de prendre en pitié mon enfant, et de laisser en tout temps le soleil du ciel briller sur elle. Et tu es venu ! Or le Dieu de bonté n'envoie pas des démons en réponse à une prière. Non, jamais !

Et Miki, comme si un Esprit lui eût donné aussi le pouvoir de comprendre, appesantit sur ses mains sa tête ensanglantée et meurtrie.

De la lisière de la forêt Durant observait cette scène. Il avait vu un rai lumineux s'échapper de la porte et Nanette s'approcher de la cage, et ses yeux ne la quittèrent pas avant son retour à la ca-

bane. Il revint vers son feu en ricanant et se mit à terminer le wahgun qu'il était en train de fixer au bout d'une longue perche. Ce nœud coulant et sa propre astuce lui épargnaient douze belles peaux de renard, et il continua de glousser à la lueur du foyer en songeant combien il était facile d'être plus malin qu'une femme. Nanette avait commis la sottise de refuser les fourrures et Jacques… était mort. C'était pour lui un heureux concours de circonstances. La fortune lui faisait certainement des avances. Sur cette bête-là, comme il appelait le chien sauvage, il allait jouer toute sa fortune dans le grand combat. Et il gagnerait à coup sûr.

Il attendit que la lumière s'éteignît dans la cabane avant d'approcher de la cage. Miki l'entendit venir, et même l'aperçut d'une assez grande distance, car déjà la lune éclairait comme en plein jour.

Durant connaissait bien les manières des chiens. Il usait envers eux de la supériorité de sa raison alors que Le Beau se fût servi de la lanière et du bâton. Il avança donc franchement et hardiment, et, comme par accident, laissa tomber le bout de sa perche entre les barreaux. Les mains posées contre la cage, et sans crainte apparente, il se mit à parler d'un ton ordinaire. Il était différent de Le Beau. Miki le surveilla étroitement pendant quelque temps, puis reposa les yeux sur la fenêtre actuellement noire, et Durant s'employa sournoisement à profiter de ce répit. Insensiblement il avança le bout de la perche jusqu'à ce que le terrible nœud coulant pendît droit au-dessus de la tête de Miki. Il était passé maître dans l'usage du wahgun, ayant attrapé de cette façon bien des renards et des loups, et même un ours. Miki, engourdi par le froid, sentit à peine la corde se poser autour de son

cou. Il ne vit pas l'homme s'arquer, les pieds contre le soubassement de l'enclos.

Soudain Durant se rejeta violemment en arrière, et il sembla à Miki qu'un gigantesque piège d'acier se refermait sur sa gorge. La respiration lui fut coupée instantanément. Dans ses efforts frénétiques pour se dégager il ne pouvait proférer un son. De main en main, l'homme l'attira jusqu'aux barreaux, et là, les pieds toujours arc-boutés, il se suspendit de tout son poids pour l'étouffer, si bien que lorsque enfin il laissa aller le wahgun, Miki s'écroula comme mort.

En moins de dix secondes Durant nouait une muselière sur ses mâchoires fermées. Il eut soin de laisser ouverte la porte de l'enclos et revint à son traîneau, portant Miki dans ses bras. Il se disait que jamais l'esprit lent de Nanette ne devinerait la vérité. Elle croirait que la bête s'était échappée dans la forêt.

Son plan n'était pas de réduire Miki en esclavage à force de coups ; la méthode avait trop mal réussi à Le Beau, Durant était plus avisé. Malgré sa manière rude et impitoyable, il avait appris certains phénomènes de la mentalité animale. Il était loin d'être un psychologue : cependant sa brutalité ne l'avait pas complètement aveuglé. Aussi, au lieu d'attacher étroitement Miki, comme Le Beau, sur son traîneau improvisé, Durant s'évertua à donner de l'aise à son captif, en le couvrant d'une chaude couverture, avant de reprendre son voyage vers l'est. Il s'assura néanmoins qu'il n'y avait pas de défaut à la muselière qui lui entourait les mâchoires, et que l'autre extrémité de la chaîne qu'il portait encore au cou était solidement fixée à la barre de direction du traîneau.

Ces précautions prises, Durant se mit en route en s'orientant vers le Fort-Dieu, et si Jacques Le Beau avait pu le voir en ce moment, il eût facilement deviné la cause de son exaltation. En vertu de son origine et de sa naissance, Durant était avant tout un joueur, et ensuite un trappeur. Il tendait des pièges pour avoir le plaisir de risquer ses bénéfices, et depuis une demi-douzaine d'années consécutives, il gagnait régulièrement au grand combat de chiens duposte. Cependant cette année il n'était qu'à demi rassuré. Ce n'est pas de Jacques Le Beau et de Nétah qu'il avait eu peur, mais du métis relégué sur les bords du Red Belly Lake. Il s'appelait Grouse Piet, et le chien qu'il devait engager pour le combat était un demi-loup. Voilà pourquoi dans la folle ardeur de son désir, Durant était allé jusqu'à offrir deux peaux de renard croisé et dix de renard roux, c'est-à-dire le prix de cinq chiens, pour un seul animal sauvage. Maintenant qu'il le tenait pour rien, et que Nanette s'était appauvrie de douze fourrures, il se sentait heureux. Car il possédait un rival de premier choix à opposer au demi-loup de Grouse Piet, et il allait risquer son argent et son crédit jusqu'à la dernière limite.

Quand Miki recouvra ses sens, Durant, qui attendait ce moment avec anxiété, arrêta ses chiens. Il se pencha sur le traîneau et commença à lui parler, non pas à la manière brutale de Le Beau, mais d'un ton de camaraderie insouciante, et de sa main gantée il tapota la tête de son captif. Ceci était une nouveauté pour Miki ; il savait bien que cette main n'était pas celle de Nanette, mais appartenait à une bête humaine ; d'autre part, la douceur de son nid, fait d'une couverture sur laquelle Henri avait étendu une peau d'ours, lui était également insolite. Naguère il était raide et gelé ; actuellement il se sentait au chaud et à l'aise.

Aussi ne fit-il pas un mouvement, et Durant s'applaudit de son adresse.

Il ne fit pas beaucoup de chemin cette nuit-là, mais s'arrêta à cinq ou six milles de la cabane de Nanette et construisit un feu, sur lequel il fit bouillir du café et rôtir de la viande : il la fit cuire lentement, sur une broche de bois qu'il tournait sans cesse, de façon à ce que l'air ambiant fût imprégné de son arome appétissant. Il avait attaché ses deux chiens de trait à cinquante pas de distance, mais avait laissé le traîneau près du feu, et observait l'effet que produisait sur Miki l'odeur de la grillade.

Depuis son bas-âge en compagnie de Challoner, Miki ne s'était pas empli les narines de cet arome sans pareil. Durant le vit enfin se lécher les babines et l'entendit claquer des mâchoires. Il pouffa dans sa barbe, mais attendit encore un bon quart d'heure avant de débrocher la viande, de la découper et d'en offrir la moitié à Miki, qui la dévora gloutonnement.

Henri Durant était un habile homme !

19

Durant les derniers jours de décembre, toutes les pistes, sur une étendue de dix mille milles carrés, convergeaient vers le poste de Fort-Dieu. On était à la veille de l'Ouske-Pipoune, de ce nouvel an qui pour les gens du Wild est un véritable carnaval, impatiemment attendu des femmes et des enfants autant que des hommes.

La compagne du trappeur n'a pas de voisines. La ligne de trappes de son mari est un petit royaume inviolable, et nul être

humain ne vit à plusieurs milles à la ronde : aussi l'Ouske-Pipoune est-il pour les femmes une époque de réjouissances ; pour les enfants, il représente le « grand cirque » ; et pour les hommes, il constitue la récompense des fatigues endurées pour attraper leurs fourrures, et l'occasion de les vendre et de festoyer. Durant ces quelques jours on retrouve les anciennes connaissances et on en fait de neuves. On apprend les décès, les mariages et les naissances, les nouvelles du désert sans routes, l'histoire d'événements dont la tragique horreur appelle les larmes, d'autres qui provoquent le rire et la gaieté. Pour la première et dernière fois pendant les sept mois que dure l'hiver, la gent forestière des huttes et des cabanes, de près et de loin, « vient en ville ». Indiens et métis, blancs et sangs-mêlés prennent part à la fête sans distinction de couleur ni de croyance.

Cette année il devait y avoir grande ripaille au Fort-Dieu : on devait faire rôtir des caribous entiers. Lorsque Henri Durant arriva à une douzaine de milles du poste, il rencontra les pistes nombreuses et bien foulées d'hommes et de chiens venant de tous les points cardinaux. Cette fois, une centaine de traîneaux devaient arriver des forêts, accompagnés de trois cents hommes, femmes et enfants, et d'un demi-millier de chiens.

En retard d'un jour sur ses calculs, Durant n'avait cependant pas perdu de temps. Car Miki, toujours muselé, suivait maintenant son traîneau au bout d'une laisse de babiche. Dans l'après-midi du troisième jour après son départ de la cabane de Nanette, Durant quitta la piste la plus fréquentée et rejoignit la chaumière d'un certain André Ribon, qui fournissait de viande fraîche le Facteur et les gens du poste. André commençait à s'inquiéter du retard de son ami, mais attendait encore son retour. C'est là que

l'Indien d'Henri avait laissé son chien de combat, le gros husky. Et c'est là qu'Henri laissa Miki, enfermé dans la hutte d'André. Puis les deux hommes se rendirent au poste, à un mille de distance au plus.

Ils ne rentrèrent pas ce soir-là, et la cabane resta vide. À la tombée de la nuit, Miki commença à percevoir un tumulte lointain mais sans cesse grandissant. C'était le bruit du carnaval, mélange fantastique de voix humaines et des hurlements d'une centaine de chiens.

Jamais il n'avait rien entendu de pareil, et il écouta longtemps sans faire un mouvement. Puis il se dressa devant la fenêtre, comme un homme, les pattes de devant appuyées au lourd châssis. La cabane était bâtie au sommet d'un monticule qui dominait le lac gelé, et, au loin, par-dessus la frange des arbrisseaux qui le bordaient, Miki vit dans le ciel le reflet d'une vingtaine de grands feux de campement. Il poussa un gémissement et retomba sur ses quatre pattes. C'était bien long d'attendre le lendemain : mais cette prison était plus confortable que la cage de Le Beau. Toute la nuit son sommeil fut troublé par des visions de Nanette et du bébé.

Il n'était pas loin de midi lorsque enfin rentrèrent Durant et Ribon. Ils apportaient de la viande fraîche, dont Miki dévora sa part avec grand appétit. Il tolérait, sans se commettre, les avances des deux hommes. Il resta seul une seconde nuit dans la cabane.

Quand Durant et Ribon revinrent aux premières lueurs du jour, ils traînaient une cage de quatre pieds carrés faite de petites perches de bouleau. Ils en placèrent la porte ouverte contre celle

de la cabane et y attirèrent Miki par l'appât d'un quartier de viande fraîche. Dès qu'il y fut entré, la trappe retomba, et il se trouva emprisonné. La cage était déjà attachée sur un grand toboggan, et le soleil se levait à peine que Miki partait pour le Fort-Dieu.

C'était la grande journée du carnaval, le jour de la rôtisserie de caribou et du combat de chiens. Longtemps avant leur arrivée en vue du fort, Miki distinguait le brouhaha croissant qui l'intriguait ; il se dressa sur ses pattes dans la cage, tendu et alerte, sans faire la moindre attention aux hommes qui le traînaient. Il regardait en avant d'eux, et Durant poussa un gloussement de triomphe en l'entendant grogner et claquer des dents.

— Oui, il se battra ! Il se battrait tout de suite, dit-il en ricanant.

Ils suivaient la rive du lac. Soudain, au détour d'une pointe, l'ensemble du Fort-Dieu s'étagea devant eux sur le talus. Le grognement s'éteignit dans la gorge de Miki, et ses mâchoires se fermèrent dans un dernier claquement. Un instant son cœur sembla cesser de battre. Jusqu'à cette minute, son monde n'avait contenu qu'une demi-douzaine d'êtres humains. Or voici que, sans l'ombre d'un avertissement, il en apercevait cent, deux cents, trois cents. Dès l'apparition de Durant et de sa cage, tout un essaim s'abattait vers la grève.

Et partout aussi il y avait des loups, si nombreux qu'il les voyait comme dans un éblouissement, le regard fixe. Sa cage, pendant qu'on la traînait en remontant la pente, était le centre d'une horde criarde et gesticulante d'hommes et d'enfants, à la-

quelle commençaient à se joindre des femmes, dont beaucoup portaient des bébés dans les bras.

Puis il arriva au terme de son voyage. Il était près d'une autre cage, dans laquelle se trouvait une bête pareille à lui-même. À côté se tenait un grand métis au teint basané et à la tête crépue qui ressemblait à un pirate. C'était Grouse Piet, le rival de Durant.

Une moue de dédain plissa ses grosses lèvres tandis qu'il regardait Miki. Il se tourna vers le groupe environnant d'Indiens et de métis, et prononça quelques paroles qui soulevèrent un rire guttural.

La figure de Durant s'empourpra.

— Riez, bande de païens ! s'écria-t-il d'un ton de défi, mais n'oubliez pas qu'Henri Durant est ici pour recevoir vos paris !

Puis il secoua au nez de Grouse Piet les deux fourrures de renards croisés et les dix de renards roux.

— Couvre ça, Grouse Piet ! cria-t-il. Et il y en a dix fois autant à l'endroit d'où ça vient.

Miki, le museau dressé, reniflait l'air, qu'il trouvait plein d'étranges relents, alourdi par les odeurs des hommes et des chiens, et par le fumet des cinq gros caribous en train de rôtir à quinze pieds au-dessus d'immenses brasiers. Pendant dix heures ils continueraient à tourner sur leurs broches grosses comme des cuisses d'hommes. Le combat devait avoir lieu avant le festin.

Pendant une heure, le tintamarre et les vociférations se déchaînèrent autour des deux cages. Les hommes appréciaient les

combattants et engageaient leurs paris, tandis que Grouse Piet et Henri Durant s'enrouaient à se lancer mutuellement les sarcasmes les plus méprisants. Au bout de ce temps la foule commença à s'éclaircir. À la place des hommes et des femmes une cinquantaine de jeunes enfants au teint plus ou moins cuivré vinrent se presser autour des cages. C'est alors seulement que Miki put entrevoir les hordes de bêtes attachées isolément, par couples ou en groupes à la lisière du terrain découvert. Ses narines finirent par saisir la distinction : c'étaient non pas des loups, mais des êtres de sa propre espèce.

Bien du temps s'écoula avant que son attention se concentrât sur l'animal enfermé dans la cage voisine. Quand ses yeux se furent fixés sur lui il s'approcha des barreaux et huma l'air. De son côté, le chien-loup pointa vers lui son museau effilé. Ce mouvement rappela à Miki l'énorme fauve qu'il avait combattu un jour au bord de la falaise : instinctivement, il montra les crocs et gronda. Le chien-loup répondit par un égal grognement. Henri Durant se frotta les mains de joie, et Grouse Piet se mit à rire sous cape.

— Oui, ils se battront, dit Henri encore une fois.

— Le loup, il se battra, oui ! répondit Grouse Piet. Mais le chien pour vous, M'zieu, lui bien malade, comme caniche, quand bataille venir !

Un peu plus tard Miki vit un blanc arrêté tout près de sa cage. C'était Mac Donnell, le Facteur écossais. Il contemplait Miki et le chien-loup d'un regard attristé. Dix minutes après, dans la petite chambre qui lui servait de bureau, il disait à un homme plus jeune que lui :

— Je voudrais bien empêcher cela, mais je ne puis. Personne ne serait de mon côté, et nous y perdrions la moitié des fourrures de la saison. Voilà cinquante ans qu'il y a des combats pareils au Fort-Dieu, et après tout, je me dis que ce n'est pas pire que leurs assauts de boxe là-bas. Seulement, dans le cas actuel…

— C'est une lutte à mort, dit le jeune homme.

— C'est cela même. Habituellement l'un des chiens meurt.

Le jeune homme secoua la cendre de sa pipe.

— J'adore les chiens, dit-il simplement. Il n'y aura jamais de combat à mon poste, Mac, à moins que ce ne soit entre hommes. Et je n'irai pas voir ce combat-ci, parce que… J'aurais peur de tuer quelqu'un.

20

Il était deux heures de l'après-midi. Les caribous à rôtir prenaient une belle teinte brune. Encore deux heures et le festin commencerait : l'instant du combat était arrivé.

Au centre de la clairière, trois cents hommes, femmes et enfants, se pressaient en cercle autour d'un enclos de lattes de dix pieds carrés. Tout contre cet enclos, aux extrémités opposées, on avait traîné les deux cages : près de l'une se tenait Henri Durant, et Grouse Piet près de l'autre. Ils ne raillaient plus maintenant. Leurs faces étaient dures et sérieuses. Trois cents paires d'yeux les regardaient, et trois cents paires d'oreilles attendaient le signal passionnant. Il fut donné par Grouse Piet.

D'un geste rapide, Durant ouvrit la porte de la cage de Miki et le piqua par derrière avec un bâton fourchu. D'un seul bond le chien sauta dans l'enclos. Presque au même instant s'élançait le chien-loup de Grouse Piet, et les adversaires se trouvèrent face à face dans l'arène.

Pendant la demi-minute suivante la respiration de Durant ressemblait à un gémissement. La manière d'agir de Miki n'était pourtant qu'une réaction de l'ambiance. En pleine forêt, le chien-loup l'aurait intéressé à l'exclusion de toute autre chose, et il l'aurait regardé comme un second Nétah ou comme un loup sauvage. Mais dans l'entourage actuel l'idée de se battre était bien la dernière à se présenter à lui.

Fasciné par le cercle de visages rigides et attentifs qui se pressaient autour de l'enclos, il les examinait, tournant vivement la tête de part et d'autre, espérant peut-être y rencontrer celui de Nanette ou du bébé, ou même de son premier maître Challoner.

Grouse Piet avait donné à son chien-loup le nom de Taao, à cause de l'extraordinaire longueur de ses crocs ; et ce redoutable personnage, à l'horreur croissante de Durant, Miki semblait complètement l'oublier après le premier coup d'œil du tête-à-tête. Il trotta vers la barrière, fourra son museau entre les barreaux, et un rire gouailleur sortit de la gorge de Grouse Piet. Puis le chien fit le tour de l'enclos, les regards rivés avec acuité sur ce cercle de figures. Taao se tenait au centre de l'arène, et pas une seule fois ses yeux rougeâtres ne quittèrent Miki. Ce qui se passait hors de la cage ne l'intéressait guère. Il comprenait son affaire, et l'idée de meurtre était enracinée dans son cœur. Pendant un intervalle appréciable, la poitrine de Durant résonna comme une enclume :

Taao pivotait sur place en suivant tous les mouvements de Miki, le poil hérissé tout le long de l'épine dorsale.

Puis Miki s'arrêta, et à l'instant même, Durant entrevit la fin de toutes ses espérances. Sans proférer un son le chien-loup s'était élancé sur son adversaire. Un beuglement de joie s'échappa des lèvres épaisses de Grouse Piet. Tout le cercle des spectateurs semblait haleter, et Durant sentit un frisson lui courir dans le dos jusqu'à la racine des cheveux.

Ce qui se passa durant la minute suivante était bien de nature à couper le souffle aux gens. Sous cette première ruée Miki aurait dû perdre la vie. Grouse Piet s'attendait à sa mort, et Durant aussi. Or pendant la dernière fraction de seconde où se fermaient les mâchoires du chien-loup, Miki se transforma en un éclair vivant. Jamais homme ne vit de mouvement plus rapide que celui par lequel il se retourna contre Taao. Leurs crocs s'entre-choquèrent. On entendit un bruit écœurant d'os broyés, et en un instant ils roulaient étroitement enlacés sur le sol. Ni Grouse Piet ni Durant ne pouvaient voir ce qui arrivait. Ils oubliaient même leurs paris dans l'horreur de ce combat. Jamais il n'y en avait eu de pareil au Fort-Dieu.

Le bruit en parvint aux magasins de la Compagnie. Sur la porte, regardant vers le champ de bataille, se tenait le jeune homme blanc. Il entendit les grondements, le heurt des crocs, et lui-même serra les dents tandis qu'une flamme sombre brillait dans ses yeux. Sa respiration devint haletante.

— Damnation ! proféra-t-il d'une voix contenue.

Il ferma les poings et descendit vers l'enclos. Tout était terminé quand il se fraya un chemin à travers le cercle des spectateurs.

Le combat avait fini aussi vite qu'il avait commencé, et le chien-loup de Grouse Piet gisait au centre de l'arène, la veine jugulaire ouverte. Mais Miki semblait presque mourant.

Durant, après avoir ouvert la porte, lui avait glissé une corde au cou, et l'animal se tenait en dehors de la cage, vacillant sur ses pattes, couvert de sang et à moitié aveuglé. Son corps était déchiré et ensanglanté en une douzaine d'endroits, et un ruisselet rouge lui coulait de la gueule. Un cri d'horreur échappa au jeune homme qui le regardait.

Puis, presque dans le même souffle, vint un autre cri encore plus étrange :

— Mon Dieu ! Miki ! Miki ! Miki !

Miki entendit cette voix, dont les ondes semblaient battre sa cervelle, comme lui parvenant d'une grande distance, à travers l'affaiblissement de ses blessures.

Cette voix ! c'était celle qui avait vécu avec lui dans tous ses rêves, celle qu'il avait attendue et cherchée, sachant bien qu'il la retrouverait quelque jour. C'était la voix de Challoner son maître !

Il s'affaissa sur le ventre en gémissant, essayant d'y voir à travers le sang qui lui voilait les yeux ; et là, gisant, presque blessé à mort, il battit la terre de sa queue en signe de reconnaissance. Alors, à la surprise de tous les assistants, Challoner s'agenouilla près de lui, lui entoura le cou de ses bras, tandis que Miki, de sa pauvre langue lacérée, essayait d'atteindre ses mains, sa figure, ses vêtements.

— Miki ! Miki ! Miki !

La main de Durant tomba lourdement sur l'épaule de Challoner.

Ce fut pour celui-ci comme le contact d'un fer rouge. Vif comme l'éclair il fut debout face à l'autre.

— Il est à moi, cria Challoner, s'efforçant de contenir sa colère. Il est à moi… brute infernale !

Impuissant à réfréner son désir de vengeance, il lança son poing fermé, comme un rocher, sur la lourde mâchoire de Durant. Le Français s'écroula. Challoner resta un instant penché sur lui, puis, comme l'autre ne bougeait pas, il se retourna fièrement vers Grouse Piet et la foule. Montrant le chien, qui continuait à se rouler à ses pieds, il cria d'une voix assez forte pour être entendue de tous :

— C'est mon chien. Je ne sais pas où cette brute l'a pris, mais il est à moi. Voyez vous-mêmes : regardez-le me lécher la main. Est-ce qu'il lui en ferait autant à lui ? Et regardez cette oreille. Dans tout le Nord il n'y en a pas une autre de la même coupe. Je l'ai perdu voilà près d'un an, mais à ce trait je l'aurais reconnu entre mille. Bonté divine ! si j'avais su…

Il se fraya un passage parmi les métis et les Indiens, menant Miki par la corde que Durant lui avait glissée au cou. Il alla trouver Mac Donnell et lui rapporta ce qui venait de se passer. Il lui raconta l'accident du printemps dernier, et comment Miki et l'ourson, tombés de son canot, avaient été entraînés dans la cataracte. Après avoir spécifié ses droits contre tout ce que pourrait dire Durant, il rentra à la hutte qui lui était attribuée pendant son séjour au Fort-Dieu.

Une heure après, Challoner, assis, tenait à deux mains la grosse tête de Miki, et lui parlait. Il avait lavé et pansé ses blessures, et Miki y voyait clair maintenant. Ses yeux restaient fixés sur le visage de son maître, et sa grosse queue battait le plancher. Tous deux oubliaient les bruits d'orgie du dehors, les clameurs des hommes, les cris d'enfants, les rires de femmes et l'aboiement incessant des chiens. Une lueur tendre animait les yeux de Challoner.

— Miki, mon vieux, tu n'as rien oublié, rien de rien, n'est-ce pas ? Tu n'étais alors qu'un pauvre cabot aux pattes encombrantes, mais tu n'as pas oublié. Tu te rappelles ce que je te disais, que j'allais vous amener, toi et l'ourson, à la fillette ? Tu t'en souviens ? Je t'annonçais qu'elle était un ange, et qu'elle t'aimerait jusqu'à la mort, et autres balivernes de ce genre. Eh bien ! je suis heureux qu'il soit arrivé quelque chose, et que tu n'y sois pas allé. Ce n'était plus pareil quand je suis retourné, et elle n'était plus la même. Miki ! Seigneur ! Elle était mariée, et elle avait deux gosses ! Penses-y bien, vieux coureur ! Deux gosses ! Comment diantre aurait-elle pu s'occuper de toi et de l'ourson, hein ? Et d'ailleurs tout était changé, mon bonhomme. Trois ans passés dans ce pays du bon Dieu, où l'on se crèverait les poumons rien que pour le plaisir d'avaler de l'air, cela m'avait bien changé, je m'en doute un peu. Au bout d'une semaine à peine, je désirais revenir, Miki. Oui, mon cher, j'en mourais d'envie. Aussi j'y suis revenu. Et nous allons y rester maintenant, Miki. Tu vas venir avec moi au nouveau Poste que la Compagnie m'a donné. À dater de ce jour, nous sommes copains. Tu comprends, vieux vagabond ? Nous sommes copains !

21

Il était très tard en cette nuit de grande fête quand Mac Donnell, le Facteur, envoya chercher Challoner. Celui-ci s'apprêtait à se mettre au lit lorsqu'un garçon indien tambourina sur la porte de sa hutte et lui fit la commission. Il consulta sa montre : elle marquait onze heures. Il se demanda ce que le Facteur pouvait bien lui vouloir à pareil moment. Aplati sur le ventre près du poêle tiède, Miki regarda son maître d'un air intrigué en le voyant mettre ses souliers. Ses yeux étaient grands ouverts maintenant. Challoner l'avait nettoyé des traces sanglantes du terrible combat.

— Ceci doit avoir quelque chose à faire avec ce démon de Durant, gronda Challoner, en regardant le chien éclopé. Eh bien ! s'il compte te reprendre, Miki, il s'est trompé d'adresse. Tu es à moi.

Miki sonna sa queue dure sur le plancher et se coula vers son maître dans une muette adoration. Ensemble, ils sortirent dans la nuit.

Elle était éclairée par une lune blanche et une multitude d'étoiles. Les quatre fournaises sur lesquelles avaient rôti les caribous flambaient encore. À l'orée de la forêt se consumaient une vingtaine de feux plus petits, derrière lesquels s'estompaient les contours gris des abris et des tentes où dormaient les trois centaines d'Indiens et de métis venus à la fête. À de rares intervalles on voyait remuer un corps. Les chiens mêmes étaient tranquilles à la suite de ces heures d'excitation et de gloutonnerie.

Après avoir dépassé les brasiers au-dessus desquels restaient dressées les énormes broches, Challoner se dirigea vers le logement du Facteur. Miki flaira au passage les os bien nettoyés, seul vestige des deux mille livres de chair qui avaient rôti là dans la journée. Hommes, femmes, enfants et chiens s'étaient gorgés et n'avaient rien laissé d'autre. Le silence étrange qui régnait sur ce poste du Fort-Dieu, à trois cents milles de toute civilisation, c'était le silence de Mutai, le « Dieu du ventre », qui s'empiffre tous les soirs jusqu'à tomber de sommeil.

Il y avait de la lumière dans la chambre du Facteur, et Challoner y entra avec Miki sur ses talons. Mac Donnell, l'Écossais, tirait d'un air préoccupé sur sa pipe. Sa face rude eut une expression d'ennui en regardant Miki, tandis que le jeune homme s'asseyait.

— Durant est venu ici, dit-il. Son attitude ne me dit rien de bon. J'ai peur qu'il y ait des ennuis. Si vous ne l'aviez pas frappé…

Challoner haussa les épaules en remplissant sa propre pipe avec le tabac du Facteur.

— Écoutez, vous ne comprenez pas bien la situation au Fort-Dieu, continua Mac Donnell. Voilà cinquante années qu'il y a un grand combat de chiens au nouvel an. Ça fait partie de l'histoire du Fort-Dieu, ça fait partie de l'établissement, et c'est pourquoi, depuis quinze ans que je suis là, je n'ai pas essayé d'y faire opposition. Je crois que toute autre politique amènerait une sorte de révolution. Je parie que la moitié de mes gens iraient porter leurs fourrures à un autre poste. C'est pourquoi toute la sympathie semble être du côté de Durant. Même Grouse Piet, son rival, lui

reproche sa sottise de vous laisser partir comme cela avec ce chien. Durant prétend qu'il est à lui…

Mac Donnell indiqua de la tête Miki, couché aux pieds de Challoner.

— En ce cas il dit un mensonge, déclara tranquillement Challoner.

— Il affirme l'avoir acheté à Jacques Le Beau.

— En ce cas Le Beau a vendu un chien qui ne lui appartenait pas.

Mac Donnell resta un instant silencieux, et poursuivit :

— Mais ce n'est pas pour cela que je vous ai fait venir, Challoner. Durant m'a annoncé ce soir quelque chose qui m'a glacé le sang. C'est demain, n'est-ce pas, que votre équipement part pour votre poste dans le comté de Reindeer Lake ?

— Oui, demain matin.

— Alors, pourriez-vous, avec l'un de mes Indiens et un attelage, vous arranger pour faire un crochet du côté de Jackson's Knee ? Vous y perdriez une semaine, mais vous pourriez rattraper votre équipe avant qu'elle atteigne le Reindeer, et vous me rendriez un très grand service. Il y a… il s'est passé là une chose infernale.

Il regarda de nouveau Miki.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il.

Challoner attendait. Il crut voir un frisson secouer les épaules du Facteur.

— J'irais bien moi-même… Je devrais y aller, mais cette congestion pulmonaire m'a fait tenir tranquille cet hiver, Challoner… Oui, je devrais y aller. Car… (ses yeux s'animèrent d'un éclat soudain) J'ai connu cette Nanette Le Beau quand elle n'était pas plus haute que ça, voilà quinze ans. Je l'ai vue grandir, Challoner. Si je n'avais été marié, eh bien… j'en serais tombé amoureux. La connaissez-vous, Challoner ? Avez-vous jamais vu Nanette Le Beau ?

Challoner fit non de la tête.

— Si jamais Dieu a créé un ange, c'est elle, déclara Mac Donnell dans sa barbe rouge. Elle habitait avec son père au delà du Jackson's Knee. Il fut gelé à mort en traversant le lac Red Eye, une nuit. J'ai toujours pensé que Jacques Le Beau l'avait forcée à l'épouser après cela. Ou alors elle était ignorante, ou folle, ou effrayée d'être seule. Quoi qu'il en soit, elle se maria avec lui. Je l'ai vue pour la dernière fois voilà cinq ans. De temps à autre, j'ai bien entendu raconter des choses, mais je ne les croyais pas, pas toutes. Je ne croyais pas que Jacques Le Beau la maltraitait, et la jetait par terre quand ça lui plaisait. Je ne voulais pas croire qu'un jour il l'avait traînée dans la neige par les cheveux jusqu'à ce qu'elle fût presque morte. Ce n'étaient que des rumeurs, et elles provenaient de soixante-dix milles de distance. Mais j'y crois maintenant. Durant revient de chez eux, et je sens qu'il m'a avoué bien des vérités, pour sauver ce chien.

Il regarda Miki encore une fois.

— Voyez-vous, Durant me raconta que Le Beau a attrapé ce chien dans l'un de ses pièges, l'a emmené dans sa cabane, et l'a torturé pour le mettre en forme en vue du grand combat. Quand

Durant y est allé, il a été à tel point séduit par le chien qu'il l'a acheté, et c'est pendant que Le Beau, pour montrer le caractère de la bête, l'affolait dans sa cage, que Nanette s'est interposée.

« Le Beau l'aurait frappée, abattue et foulée aux pieds, et il lui arrachait les cheveux et voulait l'étrangler quand le chien a sauté sur lui et lui a ouvert la gorge. Voilà l'histoire. Durant m'a dit toute la vérité craignant que je ne fasse abattre le chien s'il est prouvé qu'il a tué un homme. Et c'est pourquoi je voudrais que vous passiez par le Jackson's Knee. Je désirerais que vous fassiez une enquête, et que vous rendiez tous les services possibles à Nanette Le Beau. Mon Indien la ramènera à Fort-Dieu.

Pendant ce récit, Mac Donnell, avec son flegme écossais, avait réprimé toute marque d'émotion. Il parlait tranquillement. Mais le même curieux frisson lui secoua de nouveau les épaules. Challoner le regardait abasourdi.

— Vous voulez dire que Miki, que ce chien-là, a tué un homme ?

— Oui, il l'a tué, d'après ce que dit Durant, exactement de la même façon qu'il a tué le chien-loup de Grouse Piet dans le grand combat d'aujourd'hui. Oh !

Et comme les yeux de Challoner s'arrêtaient longuement sur Miki, le Facteur, ajouta :

— D'ailleurs le chien de Grouse Piet valait mieux que cet homme-là. Si ce que j'ai entendu dire de Le Beau est vrai, il est préférable qu'il soit mort que vivant. Challoner, si cela ne vous dérange pas trop, faites ce détour, et voyez Nanette…

— J'irai, dit Challoner, laissant tomber sa main sur la tête de Miki.

Pendant une demi-heure encore, Mac Donnell le mit au courant de tout ce qu'il savait sur le compte de Nanette Le Beau. Quand Challoner se leva pour partir, le Facteur l'accompagna jusqu'à la porte.

— Ouvrez l'œil sur Durant, conclut-il en manière d'avertissement. Ce chien vaut pour lui plus que tout ce qu'il a gagné aujourd'hui, et l'on dit pourtant que ses paris étaient gros. Il a raflé une somme énorme à Grouse Piet, mais le métis est dans les meilleurs termes avec lui en ce moment. Je le sais. Aussi méfiez-vous.

En plein air, sous la clarté de la lune et des étoiles, Challoner resta debout un moment, les pattes de devant de Miki posées sur sa poitrine. La tête du chien était presque au niveau de ses épaules.

— Te rappelles-tu quand tu es tombé du canot, mon vieux ? demanda-t-il doucement. Te souviens-tu comment l'ourson et toi étiez à la proue, attachés ensemble, et comment vous vous êtes pris de querelle et avez passé par-dessus bord juste au-dessus des rapides ? Par la barbe de Jupiter ! Ces rapides-là ont bien failli me prendre moi aussi. Je vous croyais morts, pour sûr, tous les deux. Je me demande ce qu'est devenu l'ourson.

Miki répondit par un gémissement et frémit de tout son corps.

— Et depuis, tu as tué un homme, ajouta Challoner, comme s'il n'en était pas encore tout à fait convaincu. Et je dois te rame-

ner à la veuve… Voilà le plus drôle de l'affaire. Tu retournes chez elle, et si elle déclare qu'il faut te tuer !…

Il laissa Miki retomber sur ses pattes et se dirigea vers sa cabane. Sur le seuil, un grondement profond roula dans la gorge de Miki. Challoner fit entendre un léger rire et ouvrit la porte. Le grognement du chien s'accentua en menace. Challoner avait simplement baissé sa lampe, et à sa faible clarté il aperçut Henri Durant et Grouse Piet qui l'attendaient. Il remonta la mèche et fit un signe de tête.

— Bonsoir ! Ne trouvez-vous pas qu'il est un peu tard pour une visite ?

La figure stupide de Grouse Piet ne changea pas d'expression. Challoner observa d'un coup d'œil que la conformation grotesque de sa tête et de ses épaules le faisaient ressembler à un morse. Les yeux de Durant brillaient d'un feu sournois. Sa face était enflée à l'endroit où Challoner l'avait frappé. Miki, tous les muscles tendus, et grognant toujours en dedans, s'était glissé sous la couchette de Challoner. Durant le montra du doigt.

— Nous sommes venus chercher ce chien, dit-il.

— Vous ne pouvez pas l'avoir, Durant, répondit Challoner, s'efforçant de paraître à l'aise dans une situation à donner le frisson.

Tout en parlant, il se rendait compte du motif qui avait amené Grouse Piet avec Durant. Tous deux étaient des géants, pire que cela, des monstres, et, d'instinct, en leur faisant face, il avait laissé la petite table entre eux et lui.

— Je suis fâché de m'être mis en colère tantôt, continua-t-il. Je n'aurais pas dû vous frapper, Durant, il n'y avait pas de votre faute, et je m'en excuse. Mais le chien m'appartient. Je l'ai perdu dans la région du Jackson's Knee, et si Jacques Le Beau l'a pris au piège et vous l'a vendu, il a disposé d'un animal qui n'était pas à lui. Je veux bien vous rembourser la somme que vous avez payée, pour agir de façon tout à fait loyale. Combien vous a-t-il coûté ?

Grouse Piet s'était levé. Durant s'était approché du bord opposé de la table, et s'appuyait dessus. Challoner se demanda comment il avait pu, tantôt, le renverser d'un seul coup.

— Non, il n'est pas à vendre.

Durant parlait d'une voix profonde, si profonde qu'elle semblait l'étouffer en sortant, et pleine de haine contenue. Challoner voyait saillir les muscles de ses mains noueuses agrippées au bord de la table.

— M'sieu, nous sommes venus chercher ce chien, voulez-vous nous le laisser prendre ?

— Je vous rendrai ce que vous avez déboursé, Durant. J'y ajouterai même un supplément.

— Non, il est à moi. Voulez-vous me le rendre, tout de suite ?

— Non !

Àpeine le mot était-il prononcé que Durant se lança de tout son poids et de toute sa force contre la table. Challoner ne s'attendait pas à ce mouvement, ou du moins, pas tout de suite. Durant se précipita sur lui avec un beuglement de rage et de haine,

et sous le poids du géant, il s'écroula à terre. Leur chute entraîna celle de la table et de la lampe posée dessus. Il y eut un vif pétillement de flamme, puis la cabane fut plongée dans l'obscurité, sauf à l'endroit où la clarté de la lune pénétrait par la fenêtre. Challoner s'était attendu à quelque chose de tout différent. Il conjecturait que Durant lui ferait des menaces avant d'agir, et, appréciant la vigueur de ces deux hommes, il avait résolu de gagner le bord de sa couchette pendant la discussion. Son revolver était sous l'oreiller.

Il était trop tard, maintenant. Durant était sur lui, cherchant sa gorge à tâtons. Au moment où il dégageait un de ses bras pour le refermer en crochet sur le cou du Français, il entendit Grouse Piet repousser la table. Un instant après ils roulèrent sous le clair de lune, et Challoner entrevit l'énorme masse de Grouse Piet penchée sur eux. Lui-même maintenait la tête de Durant tordue sous son bras, mais une des mains du géant lui avait saisi la gorge. Le métis s'en aperçut et cria quelque chose d'une voix gutturale. Challoner fit un effort terrible pour rouler avec son adversaire en dehors du carré lumineux. La nuque massive de Durant craquait. Grouse Piet posa une nouvelle question du même ton guttural. Challoner concentra toute son énergie à resserrer le crochet de son bras, et Durant ne répondit pas.

Alors le poids de Grouse Piet s'abattit sur eux, et ses mains énormes cherchaient le cou de Challoner. Ses gros doigts rencontrèrent d'abord la barbe de Durant, puis, à tâtons, trouvèrent prise sur la gorge de Challoner. Dix secondes de cette terrible étreinte auraient suffi à lui briser la nuque. Mais les doigts ne se refermèrent pas. Un effroyable cri de douleur se prolongea en hurlement. On entendit claquer une énorme mâchoire et des

crocs déchirer dans l'ombre. D'une violente secousse Durant s'arracha à l'étreinte de Challoner et bondit sur ses pieds. En un clin d'œil Challoner avait gagné sa couchette et faisait face à ses ennemis, revolver en main.

Tout cela s'était passé très rapidement. Il n'y avait guère plus d'une minute que la table avait été renversée. Au moment même où la situation tournait en sa faveur, Challoner se sentit saisi d'une horreur soudaine et écœurante. Il revit l'arène et l'épilogue sanglant et formidable du combat de ce jour entre Miki et le chien-loup. Et ici, dans l'obscurité de cette cabane…

Il entendit une plainte déchirante et l'effondrement d'un corps sur le plancher.

— Miki ! Miki ! ordonna-t-il. À bas ! ici !

Laissant tomber son revolver, il s'élança vers la porte, qu'il ouvrit toute grande.

— Pour l'amour de Dieu ! cria-t-il, sortez, vous autres, sortez vite !

Une masse l'effleura et disparut dans la nuit. Il savait que c'était Durant. Lui-même bondit dans l'ombre de la chambre et se baissa. Ses deux mains rencontrèrent la peau flasque de la nuque de Miki. Il tira l'animal en arrière en l'appelant par son nom. Il vit Grouse Piet se traîner hors de la cabane, puis se redresser péniblement. Sa silhouette vacillante se profila un instant sur le ciel étoilé, puis s'effaça dans l'obscurité.

Alors il sentit le poids de Miki s'affaisser sur le plancher, et les muscles du chien redevenir souples et flasques sous ses doigts. Il resta encore deux ou trois minutes agenouillé près de lui, puis

ferma la porte de la cabane et ralluma une autre lampe qu'il posa sur la table relevée. Miki n'avait pas bougé. Il était aplati sur le ventre, la tête allongée entre ses pattes, regardant Challoner avec un appel muet dans les yeux.

Challoner tendit les deux bras :

— Miki !

Àl'instant Miki fut debout, redressé contre lui, les pattes de devant sur sa poitrine, et Challoner, lui ayant entouré le cou de ses bras, regarda le sol et y vit des taches humides et des lambeaux de vêtements.

Ses bras se fermèrent plus étroitement.

— Miki, mon vieux camarade, je te remercie ! dit-il.

22

Le lendemain matin l'équipage de Challoner, composé de trois attelages et de quatre hommes, se mit en route vers le nord-ouest pour rejoindre son nouveau poste à l'embouchure du Cochrane dans la région de Reindeer Lake. Une heure après, Challoner, lui-même conduisant un petit traîneau attelé de cinq chiens, se dirigeait droit à l'ouest vers le Jackson's Knee. Derrière lui marchait un des Indiens de Mac Donnell avec l'attelage qui devait ramener Nanette au Fort-Dieu.

Il n'avait pas revu Durant ni Grouse Piet, et s'était rallié à l'opinion exprimée par Mac Donnell, qu'ils avaient dû quitter le poste presque tout de suite après l'avoir assailli dans sa cabane.

Sans doute leur disparition avait été hâtée par le fait qu'une patrouille de la police à cheval du Royal Northwest, en route pour la factorerie d'York, était attendue à Fort-Dieu ce jour-là.

C'est seulement à la dernière minute du départ que Challoner fit sortir Miki de la cabane et l'attacha à la barre de direction de son traîneau. Miki se raidit à la vue de ses cinq congénères assis sur leurs hanches, et le grognement familier lui monta à la gorge. Mais les paroles calmantes de Challoner lui firent promptement comprendre que ce n'étaient pas là des ennemis, et sa tolérance assez méfiante ne tarda pas à se muer en une sorte d'intérêt à leurs faits et gestes. C'était un attelage de bonne composition, élevé dans le sud et dépourvu de tout mélange de loup.

Les événements s'étaient précipités si rapidement et violemment dans les dernières vingt-quatre heures de la vie de Miki que, pendant plusieurs milles après le départ de Fort-Dieu, ses sens demeuraient dans un état d'anticipation inquiète. Sa cervelle était farcie d'un étrange fouillis d'images émouvantes. À l'arrière-plan il distinguait à peine les représentations de ce qui lui était arrivé avant sa capture par Le Beau. Le souvenir de Nioua même pâlissait devant les épisodes si intensément vécus à la cabane de Nanette et au Fort-Dieu. Les peintures qui resplendissaient maintenant dans son imagination étaient celles d'hommes et de chiens et de tant d'autres choses jamais vues auparavant. Son monde s'était soudainement transformé en une légion de Durants, de Piets, de Le Beaux, de bêtes à deux pattes qui l'avaient assommé de coups de bâton et presque tué, puis forcé à se battre pour défendre sa propre vie. Ayant goûté leur sang dans sa vengeance, il guettait maintenant leur apparition. Son imagination lui disait qu'il y en avait partout. Il pouvait se les repré-

senter innombrables comme des loups, tels qu'il les avait vus se presser autour de l'arène.

Dans ce panorama d'excitation et de déformation il n'existait qu'un Challoner, une seule Nanette, et un bébé unique. Tout le reste était un chaos d'incertitude et de sombre menace. À deux reprises, l'Indien s'étant rapproché par derrière, Miki fit volte-face avec un grognement sauvage. Challoner l'observait, et le comprenait.

Parmi ses représentations mentales, une entre toutes demeurait précise et distincte, celle de Nanette, qui l'emportait même sur Challoner. En lui survivait la conscience de ses mains délicates, de sa voix douce et suave, le parfum de ses cheveux, de ses vêtements et de son corps, de tout ce qui était femme en elle ; et faisant partie de la femme, comme la main fait partie du corps, il y avait le bébé.

Or tout ce côté de Miki, Challoner ne pouvait le comprendre, et c'est ce qui l'intriguait quand ils dressèrent leur campement ce soir-là. Longtemps il resta assis près du feu, essayant de faire revivre la vieille camaraderie du premier âge. Mais il n'y réussissait qu'à moitié. Le chien était inquiet : tous les nerfs de son corps semblaient exaspérés. À maintes reprises il regarda vers l'ouest, et toutes les fois qu'il humait l'air dans cette direction, un profond gémissement naissait dans sa gorge.

Cette nuit-là, un doute au cœur, Challoner l'attacha près de la tente avec une forte corde de babiche.

Longtemps après le coucher de Challoner, Miki demeura assis près du jeune arbre auquel il était retenu. Il devait être environ dix heures, et la nuit était si calme que les crépitements du feu

mourant résonnaient à ses oreilles comme des coups de fouet. Ses yeux étaient grands ouverts et alertes. Près des bûches en train de se consumer lentement il pouvait distinguer la forme immobile de l'Indien qui dormait, bien roulé dans sa couverture. Derrière lui les chiens de trait s'étaient moulé des nids dans la neige et gardaient le silence.

La lune était presque au-dessus de leurs têtes : quelque part, à un mille ou deux de distance, un loup pointa le museau vers sa clarté radieuse et se mit à hurler. Cet appel lointain apporta un nouvel aliment à la fièvre croissante de Miki. Il se tourna dans la direction d'où partait la plainte. Il eut envie d'y répondre, de dresser la tête et de lancer son cri aux forêts, à la lune et au ciel étoilé. Cependant il ne fit que claquer ses mâchoires et regarder la tente où dormait Challoner. Il se laissa tomber sur le ventre dans la neige, mais sa tête resta alerte et vigilante.

Déjà la lune commençait à décliner. Le feu brûlait de plus en plus bas et ne jetait plus que d'incertaines lueurs. La montre de Challoner devait marquer minuit passé, et toujours Miki tenait les yeux ouverts dans l'inquiétude de cet appel mystérieux naguère venu dans la nuit. À la fin, n'y tenant plus, il se mit à ronger sa corde. Il cédait à l'attrait de la femme, de Nanette et du bébé.

Une fois libre, Miki flaira le bord de la tente de Challoner, puis courba le dos et laissa pendre sa queue. Il savait qu'à cette heure il trahissait le maître attendu si longtemps et qui avait vécu avant tant d'intensité dans ses rêves. Chez lui ce n'était pas un raisonnement, mais une oppression instinctive et de fait. Il reviendrait : cette conviction couvait dans sa cervelle. Néanmoins, cette nuit, à l'instant, il était obligé de s'en aller.

Il se coula dans l'ombre, et, avec la subtilité d'un renard, se fraya un chemin entre les chiens endormis. Ce n'est qu'à un quart de mille de distance du campement qu'il se redressa et s'élança vers l'ouest comme une ombre grise et fuyante sous la lumière de la lune. Il n'y avait plus la moindre hésitation dans sa manière de courir. Guéri de ses blessures, solide de tous ses membres, la poitrine élargie comme le plus costaud des loups de la forêt, il trottait sans relâche. Les lièvres qui lui partaient sous les pattes ne l'arrêtaient pas ; même la forte odeur d'un chat-pêcheur lui passa presque sous le nez sans le faire dévie de sa route.

Par delà les marais et la forêt profonde, en dépit des lacs et des rivières, à travers les mornes solitudes et les terrains calcinés, il était entraîné par son instinct infaillible de l'orientation. Une seule fois il s'arrêta pour boire à une rivière bien courante et d'accès facile. Même alors il engloutit l'eau en toute hâte et reprit sa course.

La lune descendit de plus en plus et disparut dans l'oubli. Les étoiles commencèrent à s'effacer ; les petites s'éteignirent, les grosses s'alanguirent. Une grande ombre, comme la pâleur d'un suaire de neige, s'appesantit sur les forêts.

Dans les six heures écoulées entre minuit et l'aurore il couvrit une distance de trente-cinq milles.

Alors il s'arrêta. Affaissé sur le ventre à la cime d'une crête rocheuse il observa le lever du jour. Pantelant, la mâchoire baveuse, il se reposa jusqu'au moment où l'or pâle d'un soleil d'hiver commença à teinter le ciel. Puis les premiers rayons traversèrent l'espace comme les reflets d'une artillerie cachée derrière les remparts de l'orient, et Miki se dressa sur ses pattes pour

mieux jouir de cette merveille matinale. Derrière lui se trouvait le Fort-Dieu à cinquante milles de distance : devant lui la cabane, à une vingtaine de milles. C'est vers la cabane qu'il descendit la crête.

Àmesure que s'évanouissait la distance il sentait de nouveau peser sur lui quelque chose de l'oppression qui l'avait saisi près de la tente de Challoner. Pourtant le sentiment n'était plus tout à fait le même. Il avait fourni sa course : il avait répondu à l'appel. Maintenant, en approchant du but, il s'inquiétait de la réception qui lui était réservée. Car à cette cabane, il avait tué un homme et cet homme avait appartenu à la femme.

Sa marche devint plus hésitante. Au milieu de la matinée il se trouvait encore à un demi-mille de la maison de Nanette et du bébé. Ses narines subtiles discernèrent la première trace de fumée dans l'air. Il ne suivit pas cette odeur, mais commença à décrire des cercles comme un loup, se rapprochant furtivement et irrésolument jusqu'à l'orée de la petite clairière où tout un monde nouveau s'était révélé à lui. Il aperçut la cage de perches où Jacques Le Beau l'avait tenu captif : la porte en était restée ouverte, telle que Durant l'avait laissée après s'être emparé de lui. Il vit la neige foulée à l'endroit où il avait bondi sur l'homme brute ; et il se mit à gémir.

Il faisait face à la porte de la cabane, ouverte en grand, et s'il ne voyait pas de traces de vie, du moins il en sentait. Une fumée montait de la cheminée. Il rampa à travers l'espace découvert. Sa démarche contenait une dose d'humilité profonde, il semblait implorer la clémence s'il avait mal fait, et supplier les créatures adorées de ne pas le repousser.

Parvenu à la porte il jeta un coup d'œil à l'intérieur. La chambre était vide. Il chercha vainement Nanette. Soudain il pointa les oreilles et tout son corps se raidit. Il écoutait, écoutait, écoutait… un faible bruit, doux comme un roucoulement, qui venait du berceau. Il ravala une ébauche de gémissement dans sa gorge sèche. Ses griffes cliquetèrent sur le plancher et il passa sa grosse tête par-dessus le bord du petit lit. Le bébé était là. De sa langue tiède il lui fit une petite lèche, une seule, puis, avec un autre profond soupir, il s'allongea sur le sol.

Il entendit des pas. Nanette entra, les bras chargés de couvertures qu'elle porta dans l'autre petite chambre ; c'est seulement en revenant qu'elle aperçut le chien. Un instant ses yeux se dilatèrent. Puis, avec un étrange petit cri, elle courut vers lui. Une fois encore il sentit ses bras autour de son cou. Il se mit à pleurnicher comme un caniche, le museau posé sur son sein, tandis que Nanette poussait des éclats de rire entrecoupés de soupirs, et que dans le berceau le bébé piaillait et lançait dans l'air ses petons chaussés de mocassins en miniature.

Ao-oo-tap-wa-meukeune (Quand le diable sort le ciel entre), disent les Indiens Crees. Or, à la mort de son mari, le diable était sorti de la vie de Nanette. Sa jeunesse lui était revenue, et elle devenait plus belle que jamais. Il y avait du ciel dans le sombre et pur éclat de ses yeux. De l'esclave courbée sous le bâton et le fouet d'une brute rien ne subsistait chez cette créature superbe en pleine renaissance de son âme, libre de tout joug et de toute oppression. Elle était heureuse, heureuse de son bébé, de son indépendance au soleil, des étoiles qui recommençaient à briller pour elle ; heureuse surtout d'un renouveau d'espérance, le plus bel astre de tous.

Encore une fois, en cette soirée de retour, Miki s'insinua près d'elle pendant qu'elle brossait sa magnifique chevelure. Il se plaisait à y plonger son museau ; il en aimait le suave parfum ; il se délectait à poser sa tête sur ses genoux et à la sentir submergée par cette masse odorante.

Et Nanette le serrait contre elle, comme elle pressait son bébé, car c'était Miki qui lui avait apporté la liberté, l'espoir et la vie. Ce qui s'était passé n'était plus une tragédie, c'était l'accomplissement de la justice. Dieu avait envoyé Miki exécuter pour elle ce qu'auraient fait un père ou un frère.

Or le second soir après celui-là, quand Challoner arriva peu après la tombée de la nuit, il se trouva que Nanette avait défait ses cheveux de la même façon. Et Challoner, l'ayant vue ainsi, à la clarté de la lampe reflétée dans ses yeux, sentit que le monde tournait tout à coup sous ses pieds, et qu'à travers toutes les années écoulées il avait peiné en vue de l'heure actuelle.

23

Après l'arrivée de Challoner à la cabane de Nanette Le Beau, toute ombre de tristesse s'évanouit dans le monde de Miki. Il ne raisonnait pas ce prodige et n'escomptait pas l'avenir. Il vivait uniquement dans le présent, en ces heures précieuses où toutes les créatures qu'il aimait étaient réunies. Pourtant, tout au fond de sa mémoire, à l'arrière-plan de ces choses qui avaient pris racine dans son âme, subsistait l'image de Nioua, son camarade, son frère, son compagnon de nombreux combats ; et il songeait à la froide caverne ensevelie sous la neige, où l'ours s'était plongé

dans un long et mystérieux sommeil qui ressemblait tant à la mort.

Mais, encore une fois, c'est dans le présent qu'il vivait. Or, les heures s'allongeaient en jours, et Challoner était toujours là, et Nanette ne partait pas avec l'Indien pour Fort-Dieu. L'Indien s'en retourna enfin avec une lettre par laquelle Challoner avisait le Facteur que la petite fille souffrait des poumons et ne serait point en état de voyager tant que la température ne s'adoucirait pas. Il priait Mac Donnell de lui renvoyer l'Indien avec certaines provisions.

En dépit du froid terrible qui sévissait depuis la nouvelle année, Challoner avait établi sa tente à la lisière de la forêt, c'est-à-dire à une centaine de mètres de la cabane, et Miki partageait son temps de l'un à l'autre abri. C'étaient pour lui des jours magnifiques. Et quant à Challoner…

Miki se rendit compte de l'état de choses jusqu'à un certain point, bien qu'il lui fût impossible de tout comprendre. Tandis que les journées se prolongeaient en une semaine, puis cette semaine en une autre, il décelait un éclat tout neuf dans les yeux de Nanette, une nouvelle vibration dans la douceur de sa voix, et dans sa prière du soir la gratitude d'une grande joie inespérée.

Puis, un jour, Miki, levant les yeux du coin où il était couché près du berceau, vit Nanette dans les bras de son maître ; elle tournait vers celui-ci un regard rayonnant de la gloire des étoiles, et il lui disait quelque chose qu'elle écoutait avec un visage transfiguré, angélique.

Miki était intrigué : il le fut encore davantage quand il vit Challoner venir au berceau et prendre le bébé dans ses bras ; et

surtout quand la jeune femme, regardant ce couple avec la même admirable expression, couvrit sa figure de ses mains et éclata en sanglots. Un demi-grognement râcla le gosier de Miki ; mais à l'instant même, Challoner la prenait elle aussi dans ses bras, et Nanette, nouant les siens autour de l'homme et de l'enfant, soupirait des choses où Miki ne pouvait démêler ni queue ni tête. Il comprit pourtant qu'il ne devait ni grogner ni intervenir. Il sentit le frisson de la nouveauté merveilleuse qui venait d'entrer dans cette chaumière ; il déglutit à vide et continua d'observer.

Quelques minutes après, Nanette était à genoux près de lui et lui jetait les bras autour du cou, comme elle avait fait à Challoner. Celui-ci dansait comme un jeune homme, en faisant risette au bébé dans ses bras. Puis lui aussi s'accroupit près du chien et cria :

— Mon Dieu ! Miki… j'ai une famille !

Et Miki essaya de comprendre.

Ce même soir, après souper, il vit Challoner défaire la splendide chevelure de Nanette, et la brosser. Ils riaient comme une paire d'enfants heureux. Miki faisait encore plus d'efforts pour comprendre.

Avant de s'en aller vers sa tente à l'orée du bois, Challoner embrassa Nanette et caressa ses cheveux brillants ; et Nanette, lui prenant le visage à deux mains, sourit et faillit encore pleurer de joie.

Après cela, Miki comprit enfin. Il sut que le bonheur était entré dans cette maison pour tous ceux qui l'habitaient.

Maintenant que son monde était en ordre, Miki se remit à chasser. Repris d'une belle passion pour la piste, il élargissait chaque jour son terrain de quête et s'éloignait de plus en plus de la cabane. Il suivait de nouveau la vieille ligne de trappes de Le Beau. Mais maintenant les pièges étaient détendus. Lui-même avait beaucoup perdu de son ancienne prudence. Il avait engraissé. Il ne sentait plus un danger dans la moindre bouffée d'air.

Ce fut pendant la troisième semaine du séjour de Challoner à la cabane, par une tiède journée qui marquait la fin du grand froid, que Miki tomba sur un vieux piège à assommoir dans un terrain bas à une bonne dizaine de milles de la clairière. Le Beau l'avait installé pour attraper un lynx, mais l'appât restait intact : il consistait en un gros morceau de viande de caribou, gelée et dure comme de la pierre.

Miki commença par le flairer avec curiosité. Il ne craignait plus le danger : la menace était expulsée de son monde. Il mordilla l'appât, puis tira dessus… et l'énorme buche s'abattit pour lui briser les reins. Il ne s'en fallut que de bien peu. Pendant vingt-quatre heures, elle le tint impuissant et perclus. À force de lutte prolongée, il parvint à se dégager.

L'élévation de la température avait déterminé une chute de neige molle, qui couvrait toutes les traces et pistes. Miki se traîna à travers cette couche neuve, laissant après lui un sillon pareil à celui d'une loutre dans la boue, car son arrière-train était impotent. Il n'avait pas la colonne vertébrale brisée ; mais son dos subissait une paralysie temporaire par suite du choc et du poids de la bûche.

Il prit la direction de la cabane, mais chaque pas lui causait des douleurs atroces, si bien qu'au bout d'une heure il n'avait guère progressé de plus d'un quart de mille.

Une seconde nuit le surprit à moins de deux milles du piège. Il se glissa sous des broussailles et y resta couché jusqu'à l'aurore et pendant toute la journée suivante. Le lendemain, quatrième jour depuis son départ de la cabane, le dos lui faisait un peu moins mal. Mais il ne pouvait se traîner que de quelques mètres à la fois. L'Esprit Bienfaisant des forêts le favorisa encore, car dans l'après-midi, il trouva la carcasse en partie dévorée d'un chevreuil abattu par des loups. La chair en était gelée, mais il la déchiqueta gloutonnement. Puis il chercha un abri sous un amas de branches tombées, et pendant dix jours il demeura là entre la vie et la mort. Il eût infailliblement péri sans le voisinage du chevreuil. Il s'arrangea pour se traîner jusqu'à la carcasse, chaque jour ou de deux jours l'un, et cela l'empêcha de mourir de faim. Ce ne fut qu'au bout de la seconde semaine qu'il réussit à se bien tenir sur ses pattes. Enfin, le quinzième jour, il retourna à la cabane.

En arrivant au bord de la clairière, il remarqua peu à peu les symptômes d'un grand changement. La cabane était là, toujours la même, aujourd'hui comme quinze jours auparavant. Mais aucune fumée ne sortait de la cheminée, et les vitres étaient couvertes de gelée blanche. Tout autour de la maison s'étendait un tapis immaculé. Miki, hésitant, traversa l'espace découvert et s'approcha de la porte. Nulle trace n'y conduisait. Le vent avait amassé sur le seuil une grande épaisseur de neige. Le chien se mit à gémir et à gratter l'huis. Il ne reçut pas de réponse et n'entendit aucun bruit.

Il retourna à la lisière de la forêt et attendit. Il attendit toute la journée, revenant de temps à autre flairer les environs de l'habitation, comme pour se convaincre qu'il ne s'était pas trompé.

Quand vint l'obscurité il se creusa un lit près de la porte et y resta toute la nuit. L'aube reparut, puis un jour terne et vide : la cheminée demeura sans fumée et la maison silencieuse. Miki acquit enfin la certitude que Challoner, Nanette et le bébé étaient partis.

Mais il restait l'espérance. Désormais, au lieu d'attendre les bruits qui pourraient provenir de la cabane, il écouta ceux qui viendraient de la forêt. Par instants, il se mettait en quête, chassant tantôt d'un côté tantôt de l'autre, flairant longuement la neige parfaitement vierge et déterminant minutieusement la direction du vent. Dans l'après-midi, il s'enfonça dans la forêt, d'une démarche lourde et affaissée, à la recherche d'un lièvre. Dès qu'il eut tué et dévoré son souper, il retourna dormir dans le même creux près de la porte.

Il resta là un troisième jour, et la nuit suivante il entendit les loups hurler sous un ciel clair et étoilé. Alors, il poussa lui-même son premier hurlement, cri de désir et de douleur qui résonna lugubrement dans la clairière, supplication lamentable adressée à son maître, à Nanette et au bébé. Ce n'était pas une réponse aux loups. Sa plainte contenait une note tremblante d'effroi et de désespoir.

Sur lui venait de s'abattre le sentiment d'une solitude plus effroyable qu'il n'en avait jamais ressentie. Quelque chose dans sa cervelle canine semblait lui suggérer que tout ce qu'il avait vu et éprouvé n'était qu'un rêve, et que maintenant il se retournait face

à face avec son vieux monde, ses dangers, sa vacuité colossale, son absence déprimante d'amitié et sa lutte incessante pour l'existence. Ses instincts, un instant émoussés par le culte de ce qu'avait contenu la cabane, reprirent une vitalité aiguisée. Il recommença à sentir le frisson du danger qui naît de la solitude, et retrouva sa vieille prudence, si bien que le quatrième jour, il s'esquivait à l'orée du bois avec des allures de loup.

La cinquième nuit, il ne dormit pas dans la clairière, mais se trouva un abatis à un mille dans la forêt. Cette nuit-là, il eut des songes étranges et inquiets. Il n'y était question ni de Challoner, de Nanette ou du bébé, ni de la bataille et des choses vues au poste. Il rêvait d'une crête haute et nue, ensevelie sous la neige, et d'une sombre et profonde caverne. Il se retrouvait avec son frère et camarade des anciens jours, avec l'ours Nioua. Il essayait de l'éveiller et croyait sentir la chaleur de son corps, entendre ses grognements de protestation ensommeillée.

Un peu plus tard, il se retrouvait à la bataille dans le paradis des mûres, et voyait Nioua fuir éperdument devant l'ourse qui avait envahi leur coulée. Quand il s'éveilla en sursaut de ces visions, il tremblait, et ses muscles étaient tendus. Il gronda dans l'obscurité de l'abatis. Ses yeux inquisiteurs brillaient comme des lumignons dans cet abîme d'ombre. Il poussa un gémissement anxieux et doux, et écouta une minute ou deux, s'attendant presque à une réponse de Nioua.

Pendant un mois, il s'attarda au voisinage de la cabane. Une fois par jour au moins, et quelquefois la nuit, il revenait à la clairière. Et, de plus en plus fréquemment, il pensait à son ami.

Au début de mars vint le Tiki-Swao, le grand dégel. Une semaine durant, le soleil brilla dans un ciel sans nuages. L'air était tiède. La neige cédait sous les pieds, et sur les pentes ensoleillées elle fondait en ruisselets ou s'effondrait en minuscules avalanches. Le monde vibrait d'un frisson virginal : on y sentait battre le grand pouls du printemps ; et, dans l'âme de Miki, se levait lentement un nouvel espoir, expression rudimentaire et suggestion inédite d'un merveilleux instinct. Nioua devait se réveiller maintenant !

Miki finit par entendre cela comme une voix qu'il pouvait comprendre. C'était la musique que lui chantaient les gouttelettes des ruisseaux grossis ; il l'écoutait dans les vents tièdes où ne grondait plus la colère de l'hiver ; il la discernait dans les fraîches senteurs surgies du sol, dans le parfum humide et douceâtre du noir terreau des sous-bois. Cette voix l'excitait, l'appelait, et il savait ce qu'elle disait.

Nioua devait se réveiller maintenant !

Il répondit à cet appel. Rien de moins qu'une force physique n'eût pu le retenir : c'était dans la nature des choses. Pourtant, il n'effectua pas le voyage d'une traite, comme celui du camp de Challoner à la cabane de Nanette. Alors, il avait eu un objectif bien défini : un but à remplir, exigeant un accomplissement immédiat. Tandis que la chose qui l'attirait maintenant était d'abord une impulsion, devenue irrésistible, plutôt qu'une réalité.

Pendant deux ou trois jours, sa marche vers l'ouest fut errante et indécise : puis elle s'orienta en ligne droite et, aux premières lueurs du cinquième jour, il émergea de la profonde forêt dans

une plaine au delà de laquelle il apercevait la crête. Il contempla longtemps ce paysage avant de pour suivre son chemin.

Dans sa cervelle, l'image de Nioua devenait de plus en plus claire. Après tout, il semblait que ce fût seulement hier ou l'avant-veille qu'il avait quitté cette crête. À ce moment-là, elle disparaissait sous la neige et une désolation terrible s'était appesantie sur la terre. Maintenant, il ne restait plus qu'un peu de neige, le soleil brillait, et le ciel était redevenu bleu. Miki poursuivit sa marche et flaira le sol en longeant le pied de la crête : il n'avait pas oublié le chemin. Il ne se sentait pas agité, parce que le temps avait cessé d'avoir pour lui une importance définie. Hier, il était descendu de cette crête : aujourd'hui, il y revenait. Il alla droit à l'entrée de la caverne, maintenant déblayée. Il y engagea la tête et les épaules et huma l'air. Ah, mais, décidément ! ce coquin d'ours était un dormeur obstiné. Il sommeillait encore. Miki pouvait le sentir, et, en écoutant bien, l'entendre.

Il franchit le petit amas de neige tassé dans le couloir et entra hardiment dans l'obscurité de la caverne. Il perçut un grognement assoupi, suivi d'un profond soupir. Il faillit culbuter pardessus Nioua, qui avait changé son lit de place. L'ours poussa un second grognement, et Miki se mit à gémir. Il enfonça son museau dans la nouvelle fourrure de printemps du plantigrade, et flaira sa route jusqu'à son pavillon auditif. Maintenant, tout ce passé d'hier lui revenait à l'esprit. Il pinça prestement l'oreille de l'ours entre ses dents aiguës, et se mit à aboyer sur le ton grave que Nioua avait toujours compris.

— Éveille-toi, Nioua ! voulait-il dire. Lève-toi ! La neige a disparu, et il fait beau aujourd'hui. Debout !

Et Nioua, en s'étirant, poussa un bâillement formidable.

24

Meschaba, le vieil Indien Cree, était assis en plein soleil sur un coteau d'où l'on découvrait la vallée d'un bout à l'autre. Meshaba que, voilà des années, l'on appelait le Géant, était très vieux, si vieux que même les livres du Facteur à Fort-Dieu ne contenaient aucune mention de sa naissance, pas plus que les « livres de bord » d'Albany House, Cumberland House, Norway-House, ou du Fort Churchill. Peut-être plus au nord, au Lac Labiche, au vieux Fort Résolution ou au Fort Pherson, aurait-on pu trouver quelques traces de son origine. Sa peau flétrie, usée par les intempéries, ressemblait à de la peau de daim desséchée, et autour de sa figure brune et émaciée, ses cheveux, d'un blanc de neige, lui tombaient sur les épaules. Ses mains étaient transparentes, son nez même amenuisé par l'âge. Mais ses yeux brillaient encore comme de sombres grenats, et au bout de près d'un siècle leur vision n'était pas affaiblie.

Il les promenait en ce moment sur la vallée. Derrière lui, à un mille sur l'autre versant du coteau, se trouvait la vieille cabane de trappeur où il vivait seul. Après un hiver long et froid, Meshaba, charmé du retour du printemps, avait franchi la crête pour prendre un bain de soleil et observer le monde changeant. Depuis une heure, ses yeux parcouraient la vallée d'un bout à l'autre comme ceux d'un vieux faucon circonspect. Une sombre forêt de sapins et de cèdres la bordait du côté le plus éloigné. Entre cette frange et son observatoire, se déroulait une vaste étendue de

prairies, encore couvertes par endroits de neige fondante, ailleurs complètement débarrassées et brillant d'une verdure sombre au soleil.

De l'endroit où il se trouvait assis, Meshaba pouvait apercevoir aussi un escarpement rocheux, sorte de prolongement du coteau projeté à une centaine de mètres dans la plaine. Mais cette butte ne l'intéressait guère, sauf que si elle n'eût pas intercepté le champ de sa vision, celle-ci aurait pu atteindre à un mille de plus en aval.

Depuis une heure que Meshaba conservait son attitude de sphinx, tandis qu'une spirale de fumée s'élevait à regret de sa pipe noircie, il avait vu aussi des êtres vivants. À un demi-mille de là, une bande de caribous, sortant du bois, s'étaient aventurés jusqu'à un bouquet d'arbustes isolés. Ce spectacle n'avait pas allumé dans le sang de l'Indien le désir de tuer, car une carcasse fraîche pendait déjà derrière sa cabane.

Plus loin, il avait aperçu un élan sans cornes, si grotesque dans sa laideur printanière que la peau parcheminée du vieillard s'était détendue dans un sourire et qu'un grognement appréciateur lui avait échappé : car Meshaba, en dépit de l'âge, conservait le sens humoristique. Une fois, il avait entrevu un loup, à deux reprises un renard, et maintenant ses yeux étaient rivés sur un aigle planant à grande hauteur au-dessus de sa tête. Meshaba se serait bien gardé de tirer sur cet oiseau, car d'année en année il avait vieilli dans son voisinage, et chaque nouveau printemps le retrouvait là volant au soleil. Meshaba poussa un grognement de satisfaction en l'apercevant, tout joyeux qu'Upisk ne fût pas mort durant l'hiver.

— Kata y oti sisiou, se murmura-t-il à lui-même, et une superstitieuse lueur passa dans son regard. Nous avons vécu ensemble, et il est écrit que nous mourrons ensemble, ô Upisk. Bien des fois le printemps est revenu pour nous, et bientôt le sombre hiver nous engloutira à jamais.

Ses yeux se déplacèrent lentement, puis s'arrêtèrent sur l'escarpement qui bornait son champ visuel. Son cœur battit un grand à-coup dans sa poitrine. Sa pipe lui tomba de la bouche dans la main ; et il regarda fixement, sans remuer un muscle, comme s'il eût été changé en pierre.

Sur une plate-forme ensoleillée à quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mètres tout au plus, se tenait un jeune ours noir dont la fourrure de printemps luisait au soleil comme du jais poli. Ce n'était pas la soudaine apparition de cet ours qui avait étonné Meshaba : c'est le fait d'apercevoir, côte à côte avec Wakayou, non pas un frère ours, mais un gros loup.

Lentement le vieux souleva une de ses mains diaphanes et fit le geste d'essuyer le je ne sais quoi qui sûrement l'empêchait d'y voir clair. Au cours de ses quatre-vingts et quelques années de vie il n'avait jamais rencontré un loup dans ces termes amicaux avec un ours. La nature a créé ces êtres ennemis et établi entre eux une des haines les plus profondes qui existent dans la forêt. Aussi, pendant un instant, Meshaba douta de ses yeux. Mais, peu après, il dut se rendre à l'évidence du miracle. Car la bête tourna le flanc vers lui, et c'était bien un loup, un gros loup avec des os énormes, qui arrivait à hauteur des épaules de Wakayou, l'ours ; une bête gigantesque, avec une grosse tête, et…

Àce moment, le cœur de Meshaba donna un autre à-coup, car au printemps la queue des loups est volumineuse et touffue, tandis que celle de l'animal actuel était dépourvue de poils comme le battoir d'un castor.

— Ohne moueh ! fit Meshaba, haletant : un chien !

Il feignit de se recroqueviller lentement sur lui-même et se glissa en arrière. Son fusil était juste hors de portée derrière le rocher où il était assis.

Àl'autre bout de ces quatre-vingts ou quatre-vingt-dix mètres, Nioua et Miki se tenaient en plein soleil, les yeux clignotants, devant l'embouchure de la caverne où Nioua avait dormi tout son soûl.

Miki était intrigué. Il lui semblait toujours que c'était hier, et non à l'automne dernier, qu'il avait laissé Nioua dans cet antre. Mais maintenant qu'il revenait vers lui, après avoir lui-même subi un dur hiver dans les forêts, il demeurait surpris de le trouver si corpulent. L'explication était toute simple : Nioua avait continué sa croissance régulière pendant ses quatre mois de sommeil, et il se retrouvait maintenant moitié plus gros qu'en s'endormant.

Cependant Nioua, reniflant le vent de son museau brun, commençait à y déceler une étrange odeur. De ces trois personnages, il était le seul qui ne trouvât rien d'extraordinaire à la situation. Quand il s'était endormi voilà quatre mois et demi, Miki était à ses côtés ; aujourd'hui, en s'éveillant, il le retrouvait près de lui. Ces quatre mois et demi ne signifiaient rien pour l'ours. Bien des fois Miki et lui s'étaient endormis et réveillés ensemble. Pour tout

ce qu'il concevait du temps, ça pouvait être hier soir qu'il avait fermé les yeux.

La seule chose qui le tracassait en ce moment était l'odeur anormale qu'il venait de saisir dans l'air. Instinctivement, il y avait senti une menace, ou du moins quelque chose qu'il aurait préféré ne pas sentir du tout. Aussi tourna-t-il les talons en lançant à Miki un « Wouf » d'avertissement.

Quand Meshaba regarda de derrière son rocher, espérant trouver un coup de fusil facile, il entrevit à peine le couple qui disparaissait comme un éclair. Il s'empressa de tirer.

La détonation de l'arme et le sifflement de la balle au-dessus de leur tête rappelèrent bien des choses à Miki et Nioua ; l'ours prit son allure de fuite, la tête rentrée dans les épaules, les oreilles aplaties, et Miki dut tricoter dur pour le suivre pendant un mille au moins.

Puis Nioua s'arrêta, haletant d'une façon évidente. Étant donné qu'il n'avait rien pris depuis le tiers d'une année et qu'il était affaibli par son inactivité prolongée, il s'en fallut de bien peu que cette course ne l'achevât. Du moins plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il retrouvât assez de souffle pour grogner. Cependant, Miki était en train de le flairer minutieusement de la croupe au museau. Il constata évidemment qu'il ne manquait rien, car, l'inspection terminée, il poussa un petit jappement de joie et, en dépit de sa taille et de sa dignité accrues par l'âge, il se mit à folâtrer autour de Nioua d'une manière qui exprimait indubitablement sa joie de revoir son camarade réveillé.

— J'ai passé un hiver diantrement solitaire, Nioua, et ça me chatouille délicieusement de te revoir sur tes pattes, disaient ses

gambades. Qu'allons-nous faire maintenant ? Aller à la chasse ?

Telle semblait bien être la pensée actuelle de Nioua, car il se dirigeait droit vers la vallée et, arrivant à un terrain marécageux, se mit en quête d'un dîner de racines et d'herbes ; tout en cherchant, il grognait à sa vieille façon coutumière de camarade et d'ourson.

Et Miki, chassant avec lui, trouva encore une fois que la solitude avait déserté son monde.

25

Pour Miki et Nioua, et spécialement pour celui-ci, rien ne semblait extraordinaire dans le fait de se retrouver ensemble et de renouer leur camaraderie. Bien que la taille de l'ours eût grandi pendant son hivernage, son esprit logeait toujours les mêmes souvenirs et représentations. Étranger au pêle-mêle d'événements stimulants qui avaient agité l'hiver de Miki, c'est lui qui acceptait la situation le plus flegmatiquement. Il continuait à se repaître comme si rien d'exceptionnel n'était survenu durant les quatre derniers mois, et dès que le fil de son nouvel appétit commença à s'émousser, il s'en remit à Miki, selon sa vieille habitude, de la conduite de l'association.

De son côté, le chien reprit ses anciennes manières comme si la brèche pratiquée dans leur fraternité eût été d'un jour ou d'une semaine au lieu de quatre mois. Peut-être fit-il tous ses efforts pour informer Nioua des événements survenus. Il dut certainement éprouver le désir de lui faire comprendre l'étrange façon

dont il avait retrouvé leur ancien maître Challoner, pour le reperdre ensuite ; comment il avait rencontré les deux Nanettes, la grande et la petite, et vécu avec elles pendant quelque temps, les aimant plus qu'aucune chose au monde.

C'est la vieille cabane, loin dans le nord-est, qui l'attirait maintenant, la cabane jadis habitée par Nanette et le bébé ; et c'est vers cette cabane qu'il s'arrangea pour mener Nioua durant leur première quinzaine de chasse. Ils n'allaient pas vite, en conséquence surtout de l'appétit vorace de Nioua et du fait qu'il consacrait les neuf dixièmes de ses heures de veille à s'empiffrer de racines, de bourgeons et d'herbes. Durant la première semaine, Miki avait failli désespérer de ces fringales ou se dégoûter de la chasse. Un jour qu'il avait tué cinq lièvres, Nioua en avait dévoré quatre, et grognait comme un porc pour en avoir encore.

Si, dans leur jeune âge, Miki avait été parfois surpris et effrayé de l'appétit de Nioua, c'était bien autre chose maintenant, car en matière d'alimentation Nioua bayait comme un abîme sans fond. D'autre part, il se montrait plus gai que jamais, et dans leurs luttes amicales il pouvait facilement rendre des points à Miki, car il pesait deux fois plus que lui. Il acquit promptement l'habitude d'abuser de cette supériorité pondérable ; il sautait sur le chien au moment où celui-ci s'y attendait le moins, le clouait à terre, suffoqué sous l'énorme coussin de sa graisse et le maintenait de ses bras de façon à lui ôter toute chance de reprendre le dessus. De temps à autre, il refermait son étreinte et se roulait avec lui à n'en plus finir.

Bien que Miki eût littéralement le dessous dans ce jeu, il le trouvait charmant, jusqu'au jour où ils passèrent par-dessus le bord d'un profond ravin et s'y abîmèrent dans une véritable ava-

lanche de viande de chien et d'ours. Après cela, Nioua resta longtemps sans rouler sa victime. Cependant, quand Miki avait envie de faire une partie, il lui suffisait de pincer légèrement Nioua du bout de ses longs crocs ; l'ours se déroulait instantanément et bondissait sur ses pattes comme un ressort. Il professait un respect des plus sérieux pour les dents de Miki.

Mais Miki goûtait ses meilleures joies quand Nioua se tenait debout comme un homme. C'était le moment des bousculades sérieuses. Par contre, ses pires heures de dégoût étaient celles où l'ours s'étendait sur une branche d'arbre pour faire un somme.

Ce n'est qu'au commencement de leur troisième semaine de vagabondage qu'ils arrivèrent à la cabane. Rien n'y était changé, et l'échine de Miki s'affaissa désespérément tandis qu'ils l'examinaient du bord de la clairière. Il n'y avait ni fumée ni aucun signe de vie ; mais la fenêtre avait été brisée, sans doute par quelque bête curieuse, ours ou wolvérine.

Miki s'approcha tout contre, se dressa sur le châssis et huma l'air de l'intérieur. L'odeur y persistait, si faible qu'il put à peine la déceler. La grande chambre était à peu près vide ; il n'y restait que le poêle, une table et quelques meubles rudimentaires. Tout le reste était parti. Trois ou quatre fois au cours de la demi-heure suivante, Miki se dressa à la fenêtre, et Nioua, intrigué, en fit autant. Il discerna, lui aussi, la légère odeur laissée dans la cabane, et la renifla assez longtemps. Elle ressemblait à celle qu'il avait saisie au sortir même de sa caverne, et pourtant elle en différait ; elle était plus subtile, plus évanescente et moins déplaisante.

Pendant tout un mois, Miki s'obstina à chasser dans le voisinage de la cabane, retenu par un charme qu'il ne pouvait analyser

ni bien comprendre. Nioua se prêta de bonne grâce à la situation pendant un certain temps. Puis il perdit patience et se livra à une fugue de trois jours pleins pendant lesquels il vagabonda à sa guise. Miki, pour maintenir l'alliance, fut obligé de le suivre. À la saison des baies, au début de juillet, ils se trouvaient à soixante milles au nord-ouest de la cabane, et à la lisière du pays natal de Nioua.

Mais il n'y eut pas beaucoup de baies en cet été de bebe-nak oum geda, de sécheresse et de feu. Dès le milieu de juin, une brume grisâtre et impalpable commença à planer en vagues palpitantes au-dessus des forêts. Depuis trois semaines, il n'avait plu. Les nuits mêmes étaient brûlantes. Chaque jour les Facteurs inspectaient leurs domaines avec des yeux inquiets, et au 1 août, dans chaque poste, une vingtaine de métis et d'Indiens parcouraient les pistes en prévision des incendies. Les habitants de la forêt qui n'étaient pas allés estiver dans les postes attendaient et veillaient dans leurs cabanes ; le matin, à midi et le soir, ils grimpaient sur de grands arbres et regardaient à travers le brouillard palpitant pour déceler le moindre indice de fumée. Pendant des semaines, le vent souffla invariablement du sud-ouest, sec comme s'il eût passé sur les sables arides d'un désert. Les mûres se desséchaient sur les ronces : le fruit du sorbier sauvage se recroquevillait sur sa tige. Les ruisseaux étaient taris, les marais transformés en fours à tourbe. Les peupliers laissaient pendre leurs feuilles étiolées et sans vie, trop flasques pour frémir à la brise. Une fois ou deux, tout au plus, au cours de sa vie, l'habitant de la forêt peut voir les feuilles de peuplier cuites de cette façon par le soleil d'été. C'est un Kiskewahoun ou signal de danger, présage non seulement de mort possible par l'incendie, mais encore de chasses médiocres pour l'hiver à venir.

Miki et Nioua se trouvaient dans une contrée marécageuse lorsque survint le 5 août. Dans ces parties basses, la chaleur était suffocante. Nioua laissait pendre sa langue et Miki haletait le long d'un ruisseau noir et indolent, semblable à un gros fossé plein d'une eau aussi morte que la lumière du jour même. Le ciel s'empourprait d'une lueur sinistre, mais le soleil restait invisible ; ses rayons essayaient en vain de percer le brouillard qui s'épaississait sur la terre. Miki et Nioua ne furent pas pris dans ce nuage d'obscurité croissante, parce qu'ils se trouvaient dans une poche, c'est-à-dire une étendue de terrain accidenté en contrebas des environs.

Àcinq milles plus loin, ils auraient pu entendre le tonnerre des sabots fourchus et les heurts des corps pesants fuyant éperdument devant la terrible menace de l'incendie. Au lieu de cela, ils errèrent à loisir dans le marais desséché ; il était midi quand ils en atteignirent le bord, et franchissant une lisière d'arbres verts, gagnèrent le sommet d'une petite crête. Ni l'un ni l'autre n'avaient encore subi la redoutable épreuve des forêts ardentes. Ils allaient en connaître l'horreur. D'ailleurs, il n'y eut pas besoin d'initiation. Les instincts accumulés d'un millier de générations firent explosion dans leurs cervelles et dans leurs organes. Leur monde était sous la griffe d'Iskoutao, le démon du feu. Un drap mortuaire, sombre comme la nuit, l'enveloppait au sud, à l'est et à l'ouest ; et de l'autre côté du marécage qu'ils venaient de traverser, ils purent apercevoir les premières volutes de flammes livides.

De cette même direction, maintenant qu'ils étaient sortis de la poche de terrain, leur parvenait un vent ardent, accompagné d'un grondement sourd et monotone qui ressemblait à la plainte d'une

lointaine cataracte. Ils attendaient et observaient, essayant de s'orienter, l'esprit momentanément en dérive dans la gigantesque opération par laquelle l'instinct se transforme en raisonnement et intelligence.

Nioua, comme tous les ours, avait la vue courte : il ne pouvait distinguer le noir tourbillon de fumée qui refluait vers eux, ni les flammes qui s'élançaient du terrain bas. Mais il pouvait sentir : son museau était tout plissé de rides, et il se préparait à la fuite avant Miki lui-même, qui, malgré sa vue perçante de faucon, restait comme fasciné sur place.

Le grondement devenait plus distinct et semblait provenir de toutes les directions à la fois. Mais c'est du sud que s'abattit le premier tourbillon de cendre, avant-garde silencieuse de l'incendie, puis le premier nuage de fumée. C'est alors que Miki se retourna avec un étrange gémissement ; mais, tout de suite, ce fut Nioua qui prit la tête, Nioua dont les ancêtres avaient soutenu, des milliers de fois en des milliers de siècles, cette course affolée contre la mort. Il n'éprouvait plus maintenant le besoin d'une vue perçante. Il savait à quoi s'en tenir. Il savait ce qu'il y avait derrière eux, ce qui se passait de chaque côté, et dans quelle direction se trouvait l'unique voie de salut. Il flairait dans l'air le voisinage de la mort. Deux fois le chien essaya de dévier leur course vers l'est, mais Nioua ne voulait rien savoir. Les oreilles aplaties, il poursuivait droit au nord. Trois fois Miki se retourna pour faire face au danger qui galopait sur leurs talons, mais l'ours ne s'arrêta pas un instant, allant toujours au nord où sont les hauteurs, les grandes étendues d'eau et les plaines découvertes.

Ils n'étaient pas seuls. Un caribou les dépassa avec la vitesse du vent.

— Vite, vite, vite, criait à Nioua son instinct, mais longtemps ! car le caribou, qui va plus vite que le feu, tombera bientôt d'épuisement et sera la proie des flammes. Hâte-toi, mais dure !

Et tranquillement, stoïquement, Nioua menait le train de son allure furtive.

Un élan, venant de l'ouest, traversa leur route, à bout de souffle et haletant comme s'il avait la gorge coupée. Il portait de graves brûlures et courait aveuglément à la rencontre du rideau de flammes oriental.

Derrière et de chaque côté, les hordes flamboyantes précipitaient leur féroce et impitoyable invasion, et le tribut mortel qu'elles prélevaient était une réalité aussi vaste qu'effroyable. Dans les creux d'arbres, sous les abatis, parmi les hautes et épaisses branches, et jusqu'au sein de la terre, les menues créatures du Wild cherchaient un refuge et trouvaient la mort. Les lièvres devenaient des boules de feu bondissantes, puis s'affaissaient, racornis et carbonisés ; les martres rôtissaient dans leurs arbres ; les chats-pêcheurs, les loutres et les hermines rampaient au plus profond des abatis et y cuisaient à petit feu. Les hiboux s'enlevaient de leurs sommets d'arbres, battaient un instant des ailes dans l'air enflammé, puis retombaient au cœur du brasier. Aucune créature ne faisait entendre le moindre son, sauf les porcs-épics, qui en mourant criaient comme des petits enfants.

Dans la haute futaie, parmi les sapins et les cèdres dont l'épaisse ramure chargée de résine prenait feu comme une masse explosive, l'incendie se propageait avec un rugissement terrible. Nul homme ni animal n'y pouvait échapper en droite ligne. De ce monde en conflagration un seul cri, une prière unique aurait pu

monter vers le ciel : De l'eau ! de l'eau ! de l'eau ! Partout où il y avait de l'eau il restait de l'espoir et de la vie. Les antipathies de race et les inimitiés de la vie sauvage étaient oubliées en cette heure de grand péril. Tout lac devenait un havre.

C'est à l'un de ces refuges que parvint Nioua, guidé par un instinct infaillible et par un odorat que surexcitaient les grondements et rugissements de la tempête de feu déchaînée derrière lui. Miki était complètement perdu ; ses sens étaient émoussés ; ses narines ne percevaient plus d'autre odeur que celle d'un monde en flammes ; aussi suivait-il aveuglément son camarade.

Le lac était enveloppé de feu sur sa rive occidentale, et ses eaux étaient déjà occupées par une population compacte. C'était un lac de peu d'étendue ; de forme presque ronde, il ne mesurait guère plus de deux cents mètres de diamètre. À quelque distance du bord se trouvaient une vingtaine de caribous et d'élans, dont quelques-uns nageaient, mais dont la plupart gardaient pied, la tête seule hors de l'eau. Nombre d'autres créatures, plus courtes de pattes, dérivaient sans but de côté et d'autre, remuant les membres juste assez pour se maintenir à flot. Sur la rive, près de l'endroit où s'étaient arrêtés Nioua et Miki, se tenait un gros porc-épic, qui bavardait et gloussait de façon stupide, et semblait s'en prendre au monde entier d'avoir été dérangé dans son dîner. Il finit par se mettre à l'eau. Un peu plus loin, un chat-pêcheur et un renard se pressaient tout contre la ligne d'eau, hésitant à mouiller leur précieuse fourrure avant d'avoir la mort sur les talons ; et, comme pour leur signaler l'approche du danger, un autre renard se traîna épuisé sur la rive, amolli comme un chiffon par sa fuite à la nage du rivage opposé, où déjà les flammes se dressaient comme un mur. Et tandis que ce renard émergeait du

lac pour se mettre en sûreté, un vieil ours, deux fois gros comme Nioua, sortant à grand fracas et tout haletant du sous-bois, plongeait et nageait vers le large. D'autres créatures plus petites se glissaient et s'esquivaient sur le bord : de fluettes hermines aux yeux rouges, des martres, des loutres, des lièvres, des écureuils et des gophers babillards, et tout un peuple de souris. Et, en fin de compte, Nioua entra lentement dans l'élément liquide au milieu de toutes ces bêtes qu'il eût si gloutonnement dévorées en d'autres circonstances.

Miki le suivit jusqu'à ce que l'eau lui parvînt à la hauteur des épaules, puis il s'arrêta. Le feu était maintenant tout près et avançait à l'allure d'un cheval de course. Des nuages de fumée et de cendre se rabattaient par-dessus la ceinture de grands arbres qui protégeait le lac. Celui-ci ne tarda pas à être atteint et transformé en un chaos de noirceur, de fumée et de chaleur d'où s'élevaient des cris étranges et vibrants : le bêlement d'un jeune élan condamné à mort, et le mugissement terrifié par lequel répondait sa mère ; le hurlement d'agonie d'un loup ; l'aboi éperdu d'un renard et, par-dessus tout, l'horrible piaillement d'un couple de plongeons dont la demeure avait été transformée en fournaise.

Àtravers la fumée épaissie et la chaleur grandissante, Nioua lança son appel ordinaire à Miki, au moment où il perdait pied, et Miki, répondant par un gémissement, plongea à sa suite et se mit à nager si près de son gros frère noir que son museau lui touchait le flanc. Au milieu du lac, Nioua fit comme les autres bêtes qui s'y étaient réfugiées, pédalant juste assez pour se maintenir à flot ; mais Miki, doué de gros os et dépourvu d'une bouée de graisse, trouvait la tâche moins facile. Obligé de nager pour rester à la surface, il fit une douzaine de fois le tour de Nioua, puis, sem-

blant saisir tout à coup la solution du problème, s'approcha de l'ours et lui posa tranquillement ses pattes sur les épaules.

Le lac était maintenant encerclé d'une muraille solide de feu. Des flambées embrasaient de bas en haut les arbres résineux et bondissaient à cinquante pieds dans l'air irrespirable. Le grondement de cette conflagration était assourdissant, et noyait les cris d'agonie de tous les êtres vivants. Et la chaleur était effroyable. Pendant quelques terrifiantes minutes, Miki crut respirer du feu. Régulièrement, à quelques secondes d'intervalle, Nioua plongeait la tête sous l'eau ; mais Miki n'avait pas l'instinct d'en faire autant. Comme le loup, le renard, le chat-pêcheur et le lynx, il était dans sa nature de préférer la mort à une submersion complète.

L'embrasement passa aussi vite qu'il était venu : à la place des murailles de verdure de naguère se dressaient des moignons racornis et carbonisés. Le bruit décrût avec la flamme et se réduisit bientôt à un sourd et profond murmure.

Les créatures vivantes se rapprochèrent lentement du rivage noirci et brûlant. De toutes celles qui s'étaient réfugiées dans le lac un grand nombre avaient péri. Les porcs-épics, entre autres, s'étaient tous noyés.

Àpeu de distance du rivage, la chaleur était encore intense, et pendant plusieurs jours le feu couva sur le sol. Tout le reste de cette journée et la nuit suivante, nul être vivant ne quitta l'eau peu profonde ; cependant aucun animal ne songea à faire sa proie de son voisin. Le grand péril avait uni toutes les bêtes en une vaste famille.

Un peu avant l'aurore se consomma la défaite du feu. Il tomba une averse diluvienne. Quand parut le jour et que le soleil brilla

dans un ciel sale, il ne restait aucun vestige des scènes animées auxquelles le lac avait servi de théâtre, sauf les carcasses animales flottant à sa surface ou gisant sur ses rives. Les acteurs, et parmi eux Nioua et Miki, étaient retournés dans le désert ravagé.

26

Pendant plusieurs jours après le grand incendie, ce fut Nioua qui mena le couple. Leur monde n'était plus qu'une désolation noire et inanimée, et Miki n'aurait même pas su de quel côté se diriger. S'il se fût agi d'un feu local et d'étendue restreinte, il aurait fini, à force de vagabonder, par sortir de sa route carbonisée. Mais la conflagration avait été immense. Elle avait balayé une vaste étendue de pays, et pour la moitié des créatures qui avaient réussi à se réfugier dans les lacs et les rivières, il ne restait actuellement d'autre perspective que de mourir de faim.

Mais il n'en était pas ainsi pour Nioua et ceux de sa race. De même qu'il n'y avait pas eu la moindre indécision dans l'allure et l'orientation de sa fuite devant le fléau, aussi n'hésita-t-il pas un instant sur la direction à prendre pour retrouver un être vivant.

C'est vers le nord-ouest qu'il fila droit comme une flèche. Lorsqu'ils rencontraient un lac, Nioua le contournait jusqu'en face de son point d'arrivée sur la rive opposée, puis reprenait invariablement la direction du nord-ouest. Il marchait constamment, jour et nuit, avec seulement de brefs intervalles de repos ; et l'aurore au second jour trouva Miki plus épuisé que l'ours.

Divers symptômes indiquaient qu'à partir de ce point le feu avait commencé à s'épuiser. Ils rencontraient des îlots d'arbres verts, des marais laissés intacts par les flammes, et de même des lopins de prairies verdoyantes.

Ils faisaient bombance dans ces oasis, refuges d'une multitude de proies plus faciles les unes que les autres à saisir et dévorer. Cependant, pour la première fois de sa vie, Nioua se refusait à faire halte dans un endroit où la nourriture était abondante. Le sixième jour, ils se trouvaient à une distance de cent milles du lac où ils avaient cherché refuge contre l'incendie.

C'était une contrée merveilleuse ou les hautes frondaisons alternaient avec de vastes plaines et de nombreux lacs et cours d'eau, coupée par tout un réseau d'Usavos (petites crêtes basses) qui en faisaient le meilleur des terrains de chasse. Comme elle était bien arrosée, l'eau y courant entre les crêtes et de lac en lac, elle n'avait pas souffert de la sécheresse comme la région méridionale. Pendant un mois, Nioua et Miki chassèrent dans ce nouvel éden, et redevinrent gras et prospères.

Un jour de septembre ils rencontrèrent une étrange construction au bord d'un marais. Miki crut tout d'abord que c'était une cabane. Mais, plus petite qu'aucune hutte, à peine plus grande que la cage de perches où Le Beau l'avait tenu prisonnier, elle était construite de lourds billots, encochés de telle façon que rien ne pût les ébranler : ces billots, au lieu de se joindre, étaient séparés par des interstices de six à huit pouces ; et il y avait une porte grande ouverte. De ce bizarre édicule émanait une forte odeur de poisson avancé. Ce fumet, s'il répugnait à Miki, constituait une puissante attraction pour Nioua, qui persistait à s'attarder au voisinage en dépit des efforts du chien pour l'entraîner

ailleurs. Finalement, choqué du mauvais goût de son camarade, Miki s'esquiva pour aller chasser tout seul.

Il s'écoula quelque temps avant que Nioua osât risquer sa tête et ses épaules dans l'ouverture. Le relent du poisson faisait briller ses petits yeux. Avec précaution, il s'aventura à l'intérieur de ce curieux enclos. Rien ne se produisit. Il vit le poisson, autant qu'il en pouvait manger, de l'autre côté d'une perche sur laquelle il devait faire pression pour l'atteindre. Il s'approcha résolument de la perche, s'y appuya et…

Patatras !

Il se retourna comme s'il eût reçu un coup de feu. À l'endroit par où il était entré, il n'y avait plus d'ouverture. Une porte suspendue, à laquelle la perche servait de loquet, venait de se rabattre, et Nioua se trouvait prisonnier. Il ne s'irrita pas, mais accepta la situation le plus tranquillement du monde, convaincu sans doute en son for intérieur qu'il devait y avoir quelque part entre les billots un espace assez large pour qu'il s'y glissât. Après quelques reniflements inquisiteurs, il se mit à dévorer le poisson. Il était absorbé dans son odorant festin lorsqu'un Indien surgit d'un bosquet de cèdres nains à quelques mètres, puis, ayant rapidement saisi la situation, tourna le dos et disparut.

Une demi-heure après, cet Indien arrivait en courant dans une clairière où se dressaient les bâtiments récemment construits d'un nouveau poste. Il se dirigea vers le magasin de la Compagnie. Dans un bureau dont le plancher était recouvert de fourrures un blanc se penchait amoureusement vers une femme. L'Indien les vit en entrant et rit en lui-même. Sakewawine (le couple d'amour) était le nom déjà attribué par les gens du Poste

du Lac Bain à cet homme et à cette femme qui leur avaient donné un grand festin lorsque le missionnaire les avait mariés il n'y avait pas très longtemps. L'homme et la femme se redressèrent à l'entrée de l'Indien, que la dame accueillit par un sourire. Elle était belle. Ses yeux brillaient et ses joues étaient en fleurs. L'Indien se sentit le cœur réchauffé d'une sorte d'adoration pour elle.

— Oui, nous avons pris l'ours, dit-il. Mais c'est un na-pao (un mâle). Il n'y a pas d'ourson, Iskwao Nanette.

L'homme blanc se mit à rire.

— N'aurons-nous pas la veine de te trouver un ourson en guise de joujou, Nanette ? demanda-t-il. J'aurais juré que cette mère et son petit étaient faciles à prendre… Un ours mâle ? Il faudra que nous le relâchions, Moutag. Sa fourrure n'est bonne à rien. Veux-tu venir avec nous voir l'opération, Nanette ?

Elle fit un signe de tête, accompagné d'un petit rire qui contenait toutes les joies de l'amour et de la vie.

— Oui, ce sera drôle de le voir partir.

Challoner prit les devants, tenant une hache d'une main et donnant l'autre à Nanette. Moutag suivait avec son fusil, prêt à toute éventualité. Derrière l'épais rideau de cèdres, Challoner s'arrêta pour observer, puis il fit un trou dans les branches afin que Nanette pût voir la cage et le prisonnier. Pendant une minute ou deux elle retint son souffle, regardant Nioua qui se promenait de long en large, très excité maintenant. Soudain, elle poussa un léger cri, et Challoner se sentit pincé dur par ses petits doigts. Avant qu'il pût prévoir ce qu'elle allait faire, elle s'était précipitée à travers l'écran de cèdres.

Tout contre la prison de billots, fidèle à son camarade à l'heure du péril, était couché Miki. Épuisé d'avoir creusé le sol en dessous du billot de base, il n'avait rien senti ni entendu des survenants jusqu'au moment où il aperçut Nanette debout à moins de vingt pas. Son cœur bondit dans sa gorge pantelante. Il fit un effort comme pour avaler un gros morceau. Un instant, il regarda fixement. Puis, avec un gémissement soudain, plein de désir contenu, il s'élança vers elle. Laissant échapper un hurlement d'angoisse, Challoner bondit du bosquet, la hache levée. Mais déjà le chien était dans les bras de Nanette. Challoner laissa tomber son arme avec un hoquet de surprise et proféra ce seul mot :

— Miki !

Moutag, d'un air hébété, vit l'homme et la femme s'empresser autour d'une bête d'aspect étrange et sauvage qui lui faisait l'effet de n'être bonne qu'à tuer. Ils avaient oublié l'ours. Miki, fou de joie d'avoir retrouvé son maître et sa maîtresse bien-aimée, n'y pensait pas non plus. Ce fut un prodigieux « Whouf ! » émis par Nioua lui-même qui ramena sur lui leur attention. Comme un éclair, Miki revint à la cage et se mit à flairer le museau de l'ours entre deux billots, se démenant de la queue pour essayer de lui faire comprendre ce qui était arrivé.

Challoner s'approcha lentement du piège. Dans son cerveau naissait une pensée qui lui faisait oublier toute autre chose que ce gros monstre noir enfermé là. Il était impossible que Miki se fût lié d'amitié avec un autre fauve que l'ourson de jadis. Tout à coup l'observateur retint son souffle. Nioua venait de fourrer le bout de son nez brun entre deux billots, et Miki le lui léchait ! Challoner étendit la main vers Nanette, et quand elle fut près de lui, il

montra la scène pendant quelques instants sans pouvoir prononcer une parole.

Puis il dit :

— C'est l'ourson, Nanette, tu sais, l'ourson dont je t'ai parlé. Ils ont tenu bon ensemble pendant tout ce temps, depuis que j'ai tué la mère ourse voilà un an et demi, et que je les ai attachés tous deux au même bout de corde. Je comprends maintenant pourquoi Miki nous a fait faux-bond à la cabane. Il était retourné vers l'ours.

Aujourd'hui, si, partant du Pas, vous allez droit au nord et que vous mettiez à flot votre pirogue sur la rivière du Rat ou sur le réseau de la Grassberry, vous pourrez pagayer ou vous laisser porter par le courant, en descendant la rivière du Caribou et en longeant la côte orientale du lac de ce nom, jusqu'à ce que vous arriviez au Cochrane et au Poste du Lac Bain. C'est l'une des régions les plus merveilleuses de tout le Pays du Nord. Trois centaines d'Indiens, de métis et de Français y viennent vendre leurs fourrures. Et parmi eux il n'existe pas un homme, une femme ou un enfant qui ne connaisse l'histoire de l'ours apprivoisé du Lac Bain, le favori de l'ange blanc, de la femme du Facteur.

L'ours porte un collier bien fourbi et vagabonde à son gré en compagnie d'un grand chien ; cependant, comme il est devenu gros et gras, il ne s'éloigne jamais beaucoup du poste. C'est une loi non formulée mais respectée dans tout le pays qu'il ne faut pas lui faire de mal, et qu'aucun piège à ours ne doit être établi à moins de cinq milles des bâtiments de la Compagnie.

L'ours ne s'éloigne jamais au delà de cette distance. Quand vient l'hiver et le moment de son sommeil prolongé, il se glisse

dans une caverne profonde et tiède qui a été creusée pour lui sous le magasin de la Compagnie.

Mais toujours, à la tombée de la nuit, Miki, le chien, va dormir près de lui.

FIN

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Nomades_du_Nord. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.